



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

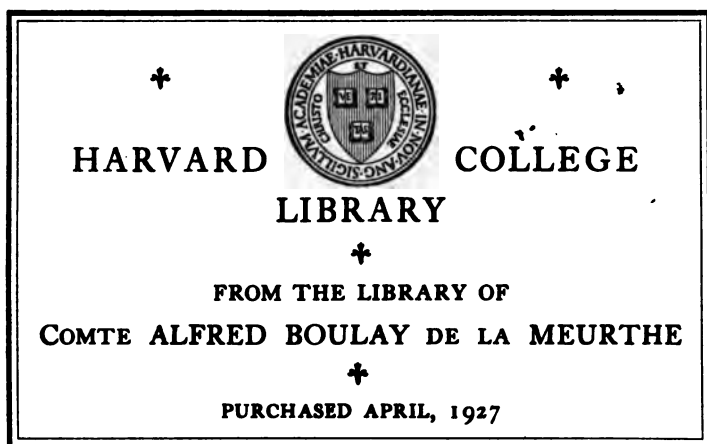
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 2044 010 710

Fr 1377.20.45







LA VIE ET LES ŒUVRES  
DE  
L'ABBÉ GRÉGOIRE

(1<sup>re</sup> PARTIE. — 1750-1789)

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE STANISLAS

*Accompagné de notes et d'appendices*

PAR M. L. MAGGIOLO

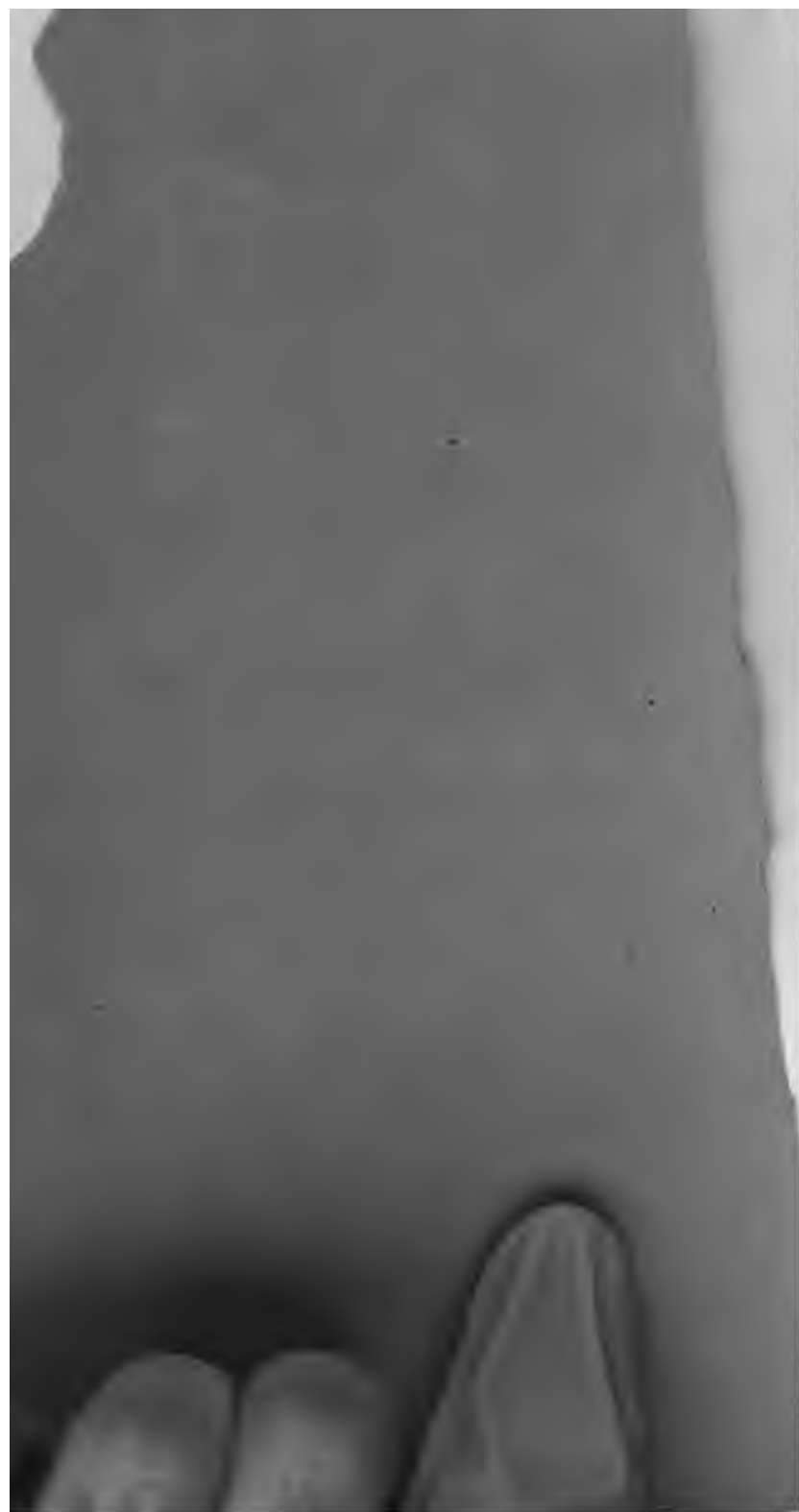
*Docteur en Sorbonne*

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRULT ET C<sup>ie</sup>

RUE JEAN-LAMOURE, 11

1873





LA VIE ET LES ŒUVRES  
DE  
L'ABBÉ · GRÉGOIRE

(1<sup>re</sup> PARTIE, 1750 - 1789)

---

*Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas.*

---

LA VIE ET LES ŒUVRES  
DE  
L'ABBÉ GRÉGOIRE

(1<sup>re</sup> PARTIE. — 1750-1789)

---

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE STANISLAS

*Accompagné de notes et d'appendices*

PAR M. L. MAGGIOLO

Recteur honoraire

---

NANCY  
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>

RUE JEAN-LAMOUR, 11

---

1873

Fr 1377.25.43

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
FROM THE LIBRARY OF  
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE  
APRIL 1927

# L'ABBÉ GRÉGOIRE

1750 — 1789

---

DISCOURS DE RÉCEPTION

---

MESSIEURS,

L'amertume de mes deuils privés, la douleur de nos désastres publics m'ont empêché d'acquitter plus tôt la dette de ma reconnaissance <sup>(1)</sup>. Ce que je dois à votre Académie, je le sens mieux que je ne saurais le dire; vos séances solennelles étaient pour ma jeunesse des fêtes impatiemment attendues, j'aimais à entendre la voix de mes maîtres, les Haldat, les Blau, les Lamoureux, les Caumont, qui, le 22 décembre 1802, faisaient revivre, dans notre province, une Compagnie illustre, dont le royal et bienfaisant Fondateur avait lui-même édicté

les statuts et dirigé les travaux <sup>(\*)</sup>. En 1810, la fille de Stanislas, comme on l'a si bien appelée, mettait au concours l'éloge de Gilbert, de Dom Calmet, de M<sup>me</sup> de Graffigny <sup>(\*)</sup>.

Je n'ai pas oublié le jour où le jeune et brillant auteur de l'éloge de Gilbert, lauréat de l'Académie en 1817, aujourd'hui son Nestor aimé, son vaillant et vénéré doyen, célébrait, aux applaudissements enthousiastes d'un auditoire d'élite, les splendeurs de cette cour de Lunéville, « habitée par le mérite et visitée par le génie <sup>(\*)</sup>. » Oui, Messieurs, je le répète avec le sentiment d'une vive gratitude, c'est à vos exemples, à vos couronnes, que je dois ce goût ou plutôt cette passion des recherches et des études historiques, qui a fait l'agrément de mes jours heureux et qui reste encore, à l'heure des tristesses et de l'épreuve, une consolation, une force, un remède assuré contre l'inconstance de la fortune et la fragilité des choses humaines.

Fidèle aux traditions séculaires de la Compagnie, je vous parlerai de l'enfance, de la jeunesse, des premiers travaux de l'un de nos confrères, l'abbé Grégoire, lauréat de l'Académie en 1773, membre associé de 1802 à 1831 <sup>(\*)</sup>.

Retracer l'histoire complète du célèbre abbé, qui a soulevé tout à la fois des admirations et des haines aveugles, exagérées, violentes, sera une œuvre longue, difficile, périlleuse, je le sais. Aussi, sans mettre le pied sur le terrain brûlant des

controverses, que la sagesse de nos statuts nous interdit, je dirai simplement ce qu'il était, au point de vue moral, religieux, politique, lorsqu'en 1789 il abandonna, non sans regrets, sa chère paroisse d'Emberménil, pour se rendre aux États généraux.

Il y a plus de quarante ans que j'étudie le caractère, les actes, les œuvres de notre Confrère, et que je cherche, pour me servir d'une expression de Pascal, à démêler l'embrouillement de cette vie si calme au début, si agitée, si troublée en son cours, si tourmentée jusqu'au dernier soupir <sup>(6)</sup>.

Professeur au collège de Lunéville, en 1830, j'étais lié par de respectueuses sympathies avec M. l'abbé Jennat, le compatriote, le condisciple préféré de Grégoire, son vicaire, son ami toujours fidèle, le confident de ses plus intimes pensées, le dispensateur de ses pieuses libéralités <sup>(7)</sup>.

Ce que j'ai entendu de la bouche de cet homme de Dieu, ce que j'ai recueilli dans les archives, dans les traditions, les souvenirs, les récits des vieillards, j'ai hâte de le dire <sup>(8)</sup>. Le temps en effet, *tempus edax*, accomplit chaque jour son œuvre; la mort moissonne, les uns après les autres, les témoins de cette instructive et dramatique époque, et, lorsque leur trace fugitive aura disparu, il sera difficile que la lumière se fasse et que l'histoire, qui doit être juste pour tous, prononce une sentence équitable sur cet homme, qui n'a pu ni prévoir, ni maîtriser

•

toujours les événements terribles auxquels il a été mêlé.

Baptiste Henri-Grégoire, naquit à Vého, paroisse de l'archidiaconé de Marsal, au diocèse de Metz, dans le bailliage de Blâmont, le 4 décembre 1750 (\*). Son père, Bastien Grégoire, tailleur d'habits, était un homme de bien, et sa mère, Marguerite Thiébault, une femme douce, gracieuse, craignant Dieu. Ils n'avaient d'autre richesse que leur piété, leur vertu, leur bonne renommée et cette affection réciproque, qui les rendait heureux l'un par l'autre. J'ai visité la maison chétive où ils élevèrent, dans la pratique de la religion, ce fils unique, qui n'oublia jamais ni leurs traits chéris, ni le son touchant de leur voix, ni leur tendresse inexprimable.

Cet enfant, d'ailleurs, était merveilleusement doué; son front large, élevé, ses yeux grands et vifs, son regard profond, son intelligente physionomie, la fierté de sa démarche, ses rêveries *au bord de la fontaine, où il agitait l'eau limpide pour y voir remuer le ciel*, tout indiquait qu'il n'était pas destiné à vivre du travail de ses mains et de la vie paisible des champs (10).

A l'âge de huit ans, il savait lire et écrire, il racontait avec attendrissement les scènes de la Bible; le Maître d'école n'avait plus rien à lui apprendre, il faisait la leçon à ses petits camarades, qui l'écoutaient avec respect, et lorsque, dans le



saint lieu, il présentait au Prêtre l'encens sacré, on prévoyait déjà qu'il remplirait un jour les hautes dignités de l'Église.

Son heureuse mère le confia aux soins du curé d'Emberménil, l'abbé Cherrier, qui élevait chez lui des jeunes gens des grandes familles du pays ; Henri fut leur condisciple, leur émule, je voudrais dire qu'il devint leur ami.

A douze ans, il avait étudié la grammaire de Port-Royal, il expliquait Virgile, il lisait Racine, il aimait avec passion les Saintes-Écritures ; sa vocation ecclésiastique semblait décidée, il fallait l'éprouver.

Le curé Cherrier, qui appréciait l'intelligence de son élève, les qualités de son cœur, ce qu'il y avait d'étrange dans sa forte et originale nature, le conduisit à Nancy, chez l'un de ses amis, l'abbé Sanguiné, docteur en théologie, dont le jeune Grégoire mérita bientôt et conserva toujours l'estime et l'affection <sup>(1)</sup>. Il était là comme un fils dans la maison de son père ; il y jouissait d'une entière liberté, dont il n'abusa jamais. A l'exemple du grand Évêque, dont il portait le nom, il ne connaissait que deux chemins, celui de l'église et celui des écoles ; je me trompe, il savait aussi le chemin de la bibliothèque. Il y allait souvent ; la première fois qu'il y entra, le sous-bibliothécaire, l'abbé Marquet, lui demanda ce qu'il désirait. « Des livres pour m'amuser, répondit l'enfant. » — « Mon ami, reprit

l'abbé, vous vous êtes mal adressé, on n'en donne ici que pour s'instruire. » Grégoire aurait pu répondre que pour lui s'amuser c'était s'instruire ; il n'en fit rien, il remercia et il n'oublia jamais la leçon <sup>(12)</sup>.

De 1763 à 1768, il fit avec beaucoup de succès, au Collège dirigé par la Compagnie de Jésus, ses classes d'humanité et de rhétorique <sup>(13)</sup> ; il y suivit les cours de mathématiques, d'histoire et de géographie, que Stanislas y avait transférés en 1760 et en 1761.

On peut, avec Pascal et le grand Arnault, discuter et combattre les opinions des Pères Jésuites, leur esprit, leur politique, mais on ne saurait méconnaître, sans injustice, ni leur influence sur la haute éducation intellectuelle, ni la grande et légitime renommée de leur Collège de Nancy et de leur Université de Pont-à-Mousson. N'est-ce pas à leur école que s'est formée cette légion d'élite de magistrats illustres, d'ecclésiastiques savants, d'hommes instruits, spirituels, ingénieux, qui ont honoré et servi le pays, sous les règnes fortunés de Léopold et de Stanislas, comme dans les jours orageux de notre réorganisation politique et de nos tumultes révolutionnaires ?

Pour moi, Messieurs, ce que j'envie aux Révérends Pères, ou plutôt ce que j'admire, c'est le secret merveilleux d'inspirer aux élèves le double sentiment du respect et de la reconnaissance, sans les-

quels l'œuvre de l'éducation reste incomplète et stérile.

Durant de longues années, j'ai rempli aussi la noble mission et le difficile devoir d'instruire et de diriger la jeunesse, je sais ce qu'il y a de bonheur dans l'affection et le cher souvenir de l'enfant qu'on a élevé ! Sur la fin de sa carrière, Grégoire parlait de ses maîtres avec une émotion qui va au cœur : « J'étudiai chez les Jésuites de Nancy, où je ne recueillis que de bons exemples et d'utiles enseignements. Combien j'eus de plaisir lorsque, à Oxford, quarante ans après les avoir quittés, le Père Leslie me rappela que ses confrères m'aimaient tendrement... Je conserverai jusqu'au tombeau un respectueux attachement envers mes professeurs, quoique je n'aime pas l'esprit de la défunte Compagnie <sup>(14)</sup>. »

Il était l'élève de la Compagnie, en 1768, au mois de juillet, lorsque, *par un édit perpétuel et irrévocable*, le Roi de France, le Roi très-chrétien, *de l'avis de son conseil et de sa certaine science, pleine puissance et autorité royale*, la supprima en Lorraine.

Certes, la mesure était violente et l'arrêt impitoyable ; si j'en rappelle les termes, c'est que, plus tard, notre confrère y cherchait un prétexte à sa haine si peu chrétienne contre la royauté <sup>(15)</sup>. Ses accusations de tyrannie n'avaient rien de fondé : le droit d'enseigner, en 1768, était encore l'un des

droits essentiels de la couronne, un droit régalien. La liberté d'enseignement est une idée moderne, dont notre vieille société française n'eut jamais conscience.

Condamnés par un arrêt, qui ne fut ni perpétuel ni irrévocable, les Jésuites, pour la plupart, prirent le chemin de l'exil ; comme autrefois les solitaires de Port-Royal-des-Champs, que j'ai appris à admirer dans les pages éloquentes que Grégoire, en 1801 et en 1809, consacre aux ruines de ce monastère, *les chères délices de saint François de Sales* <sup>(16)</sup>.

En même temps, le Roi, par lettres patentes datées de Compiègne (5 août), avait réorganisé l'enseignement en Lorraine. « L'autorité spirituelle en est à Monsieur l'Évêque, selon les loix de la province, l'autorité et juridiction temporelle à la Cour souveraine. » Le 3 novembre de cette même année, la rentrée des classes eut lieu à la nouvelle Université de Nancy, Grégoire y continua ses études en philosophie et en théologie <sup>(17)</sup>.

Sous le toit hospitalier qui abritait sa pauvreté <sup>(18)</sup> et sa jeunesse, il rencontra des protecteurs et des amis : l'ancien secrétaire de Stanislas, M. de Solignac, historien, philosophe, bel esprit ; M. l'abbé Gautier, ancien professeur des Pages du Roi, mathématicien, naturaliste, poète (il publiait des traités de géométrie et une traduction en vers du quatrième livre de l'Énéide) ; le poète Gilbert, dont l'Académie

avait ajourné l'admission et qui s'en vengeait par des épigrammes <sup>(19)</sup>.

Dans cette société polie, élégante, lettrée, on gardait les habitudes de la cour du bon Stanislas, mais on n'avait plus ni ses vertus, ni ses convictions religieuses; la foi de Grégoire, sa vocation y furent soumises à de rudes et salutaires épreuves <sup>(20)</sup>.

L'étude avait pour lui un charme infini; il admirait Pascal et Bossuet <sup>(21)</sup>, il détestait Voltaire et J.-J. Rousseau <sup>(22)</sup>, il aimait les œuvres qui, au seizième siècle, représentent le mieux l'esprit de révolte : les *Vindiciæ contra tyrannos*, publiées par le protestant Hubert Languet, sous le nom de *Junius Brutus*, et le *De justa Henrici tertii abdicatione* de Boucher, prieur de Sorbonne, recteur de l'Université avant d'être curé de Saint-Benoit <sup>(23)</sup>. Que de fois, en comparant les expressions et les théories révolutionnaires du conventionnel Grégoire avec celles de ces fougueux et fanatiques prédicateurs de la Ligue, dont la lecture avait eu pour lui un attrait fatal, j'ai déploré leur funeste influence et je leur ai appliqué l'anathème de Dante :

« Galeotto fu il libro e chi lo scrisse. »

En 1772, il se rendit à Metz, au séminaire diocésain, pour y achever ses études en théologie et y recevoir les ordres sacrés. Ordonné prêtre en 1775, il fut envoyé, comme vicaire, dans cette paroisse de Marimont-la-Basse, où il était venu, enfant,

passer ses vacances au château de MM. de Bor—  
roger (24).

Avant de vous le montrer dans l'exercice du saint ministère, je ne veux dire qu'un mot du premier de ses travaux littéraires, l'*Éloge de la poésie* (25), dont le mérite essentiel, à mes yeux, est de nous révéler sa physionomie morale, avant qu'elle ne fût altérée par les déceptions de la vie et les emportements de la politique. Ce tableau complet et animé des merveilles de la poésie profane et sacrée, dans le monde ancien et dans les temps modernes, ne manque pas, au fond, d'une certaine valeur. Il y a de chastes et gracieux souvenirs des jardins d'Eden, de ce bonheur dont une faute nous a privés, de cette charmante et glorieuse dame qui fut, vivante ou morte, l'éternel sujet de la lyre du plus harmonieux des poètes :

Questa leggiadra e gloriosa Donna  
Ch'è nudo spirto e poca terra.

Que j'aime à l'entendre, notre jeune lauréat, célébrer la gloire de Léon X, de François I<sup>er</sup>, de Louis-le-Grand, du bon Stanislas « que les Muses  
« ont placé au temple de Mémoire, entre les Titus  
« et les Théodose, entouré des Barclay, des Calmet,  
« des Hugo, des Graffigny, de tous ceux qui ont  
« illustré sa patrie. » Son cœur est ému, son âme attendrie lorsqu'il parle de l'innocence de la vie des champs, des grâces naïves de la nature, des

douceurs de l'amitié, du toit rustique de son père, des églantiers qu'il a plantés, de ces bois où sa main enfantine a cueilli la violette et la fraise... Deux concurrents se disputaient le prix offert par l'Académie; l'abbé Grégoire l'emporta sur l'abbé Ferlet, régent de seconde au collège de Nancy, déjà chargé des lauriers de la Compagnie (26).

Les docteurs de l'Université, les maîtres de Port-Royal auraient pu reprocher au vainqueur de n'avoir pas gardé assez le goût antique sous une tutelle austère, de s'être laissé séduire aux apparences trompeuses des nouveautés et des faux brillants, mais ses anciens professeurs, il y en avait plusieurs parmi les juges, lui surent gré d'être resté fidèle aux théories de l'enseignement classique et mythologique de la Renaissance, et d'avoir paré de fleurs les buissons de la science, parce que *les buissons plaisent, dit le P. Jouvençy, lorsqu'ils sont fleuris.*

Le P. Jouvençy a raison, les fleurs au printemps font espérer les fruits de l'automne, comme le doux éclat du matin annonce les belles journées. Jeunes gens, qui assistez à nos fêtes académiques, croyez-en un ami qui vous est toujours dévoué : aimez les fleurs, aimez la poésie, les pieuses émotions, les patriotiques enthousiasmes. L'amour pour le beau, la passion pour les héros et pour les martyrs sont, ne l'oubliez pas, l'une des forces de l'esprit français, l'un des traits de notre caractère national. Méfiez-

vous de cette littérature aride, malsaine, sensuelle, qui dessèche la raison, l'esprit et le cœur ; puisez sans cesse à ces sources vives et intarissables, où les âmes se retrempent et se désaltèrent... Ne vous hâtez pas de vieillir : sachez admirer, obéir et croire, et répétez avec un poète :

L'illusion féconde habite dans mon sein,  
J'ai les ailes de l'espérance !

En 1773, Grégoire n'avait pas seulement les ailes de l'espérance, il avait aussi la foi, une foi active, une imagination chaste et pure, *juvenum inexhausta pubertas*, une ardeur infatigable pour le travail, *nulla dies sine linea*.

La poésie était le seul délassement qu'il se permit : ses maîtres, MM. de Solignac et Gautier, aimaient à revoir ses vers et à les corriger. Il les brûla plus tard, lorsque la politique le rendit injuste envers le grand Roi, les grands hommes, les grandes choses, dont il avait chanté les louanges (<sup>27</sup>).

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Lorraine comme en France, malgré des bruits sourds, de sinistres nuages précurseurs de la tempête, l'esprit semblait la seule affaire ; tout le monde faisait des vers, dans les livres, à l'Académie, dans les salons. Pour ne parler que des membres de notre Compagnie (<sup>28</sup>), Saint-Lambert, les jésuites de Menoux et Leslie, le bénédictin Colin, M. de Bouteiller, le chevalier Stanislas de Boufflers et le fils du maître d'école de



Saffais, élève boursier et professeur de poésie au Collège épiscopal de Toul, le sénateur comte François de Neufchâteau, à qui Voltaire écrivait en 1767 :

Il faut bien que l'on me succède  
Et j'aime en vous mon héritier.

Le 15 avril 1782, l'abbé Grégoire, vicaire de Marimont depuis 1776 (3 janvier), fut appelé à la cure d'Emberménil <sup>(29)</sup>. Avec quelle tendre sollicitude il visitait les pauvres et les malades ! Comme il veillait à l'éducation des enfants ! J'en ai connu plusieurs de ces enfants parvenus à la vieillesse, pas un seul n'avait oublié ni les instructions, ni les exemples, ni les vertus du bon curé. Il avait une bibliothèque uniquement destinée aux habitants de la campagne, il leur prêtait des livres de piété, d'hygiène, d'agriculture surtout. Tout entier à ses devoirs de pasteur, à ses études sur les Pères et sur l'Écriture sainte, qui n'est pas, disait-il, une science de l'esprit, mais une science du cœur, il s'éloignait rarement de son cher troupeau <sup>(30)</sup>. S'il entreprit, en 1784, en 1786, en 1787, quelques voyages dans les Vosges, en Alsace, en Suisse, c'était pour consulter les manuscrits et les trésors des bibliothèques des monastères, se mettre en relation avec des savants, des lettrés, ou pour aller, comme Dom Calmet <sup>(31)</sup>, célébrer les saints mystères à Notre-Dame-des-Hermites, que son père avait visitée, le bâton de pèlerin à la main <sup>(32)</sup>.

Ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie ; il le répétait souvent, *qui bene latuit bene vixit*. « Un bon curé, disait-il, est *un ange* de paix ; sa modique « fortune hypothéquée à la misère est le patrimoine « du pauvre. » Et plus tard, dans une lettre à ses confrères, il ajoutait : « Qu'elles sont attendrissantes « ces paroles du Souverain, par lesquelles il appelle « aux États ces bons et utiles pasteurs, qui con- « naissent mieux que personne les besoins et les « appréhensions du peuple <sup>(33)</sup>. »

Aussi, lorsqu'on apprit à Emberménil son élévation à l'épiscopat, les sympathies et les regrets furent unanimes. Dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de reconnaissance, *la paroisse, par l'organe de sa municipalité*, le supplie de laisser Madame sa mère au presbytère. Rien de plus touchant que cette lettre, si ce n'est la réponse du pasteur à *ses chers enfants*, comme il a le droit de les appeler, puisqu'il a toujours eu pour eux la tendresse d'un père <sup>(34)</sup>.

Le 25 août 1788, la Société royale des sciences et des arts de Metz, l'antique et valeureuse cité si française par le cœur, couronna un *Essai* du curé d'Emberménil *sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*. Ce n'est plus, comme l'*Éloge de la poésie*, l'œuvre légère d'un rhétoricien, d'un lettré, c'est une étude sérieuse, un traité complet, une dissertation savante sur une grave question proposée par l'illustre Compagnie, dont les Mem-

bres, après une horrible tempête, ont trouvé, dans l'Académie de Stanislas, une patrie nouvelle et des confrères dévoués !

Avec quelle logique, quelle chaleur d'âme, quelle sobriété et quelle vigueur de style, il réclame la liberté de conscience, la liberté politique, l'égalité des droits civils pour ce peuple infortuné, que le souffle de l'Éternel a dispersé sur la terre, et dont l'histoire écrite en caractères de sang accuse la cruauté des nations ! Prêtre catholique, il oppose la férocité des princes de la terre, de ce roi d'Angleterre, par exemple, qui vend les Juifs à son frère, le comte Richard (*ut quos rex excoriaverat, comes evisceraret*), à la mansuétude des souverains Pontifes, qui leur ouvrent des asiles dans Rome, et qui, au jour de leur exaltation sur le chemin de Saint-Jean-de-Latran, reçoivent, avec les hommages des fils d'Abraham, les tables de la loi de Moïse ! Écoutez cette belle et chrétienne invocation, l'accent en est profond et sincère : « O nations, depuis dix-huit siècles, vous foulez aux pieds les débris d'Israël ! La vengeance divine déploie sur eux ses rigueurs, mais vous a-t-elle chargées d'être ses ministres ? La fureur de vos pères a choisi ses victimes dans ce troupeau désolé ; quel traitement réservez-vous aux agneaux timides échappés au carnage et réfugiés dans vos bras ? Est-ce assez de leur laisser la vie, en les privant de ce qui peut la rendre supportable ? Enfants du même père, dérobons tout prétexte à l'aversion

de nos frères.... par nos prières, nos vœux, notre tendresse, hâtons le moment où réunis sous l'étendard de la croix, dans le même bercail, ils confondront avec nous leurs adorations au pied des mêmes autels ! <sup>(35)</sup> »

Nous sommes à la veille de la révolution, Messieurs, ou plutôt la révolution est faite dans les esprits et dans les mœurs ; le règne de Louis XVI a inauguré un régime nouveau, plus en accord avec les besoins et les lumières du temps.

Le restaurateur de la liberté, le meilleur ami de la nation, comme l'appelait Bailly <sup>(36)</sup>, le Roi accepte et proclame ce qu'il y a de justice et de vérité dans les idées modernes. A sa voix, la France se lève en quête de son idéal : l'autorité, l'ordre, la liberté !

Fidèle aux traditions de sa fière indépendance, notre Lorraine est en tête de ce mouvement réparateur et libéral <sup>(37)</sup>. Ouvrez les registres des requêtes et des mémoires présentés à l'assemblée provinciale de 1787 à 1789 ; lisez les discussions, les discours du Clergé, de la Noblesse, du Tiers ; consultez les vœux des célèbres cahiers improprement appelés de doléances, et dites-moi s'il y a un abus qui ne soit signalé, une réforme utile qui ne soit indiquée et réclamée <sup>(38)</sup> ?

Le 20 janvier 1789, les députés des Trois-Ordres sont réunis à Nancy : en présence d'une grande assemblée et d'une grande cause, le curé d'Ember-

ménil se sent orateur, il débute par un succès dans la carrière politique. Sans autre caractère, sans autre mission que le droit, qu'on ne peut lui contester, de chérir ses concitoyens, ses confrères, son état, il formule et il développe, en faveur des 1,500 curés de la province, une proposition accueillie par l'acclamation unanime : *Cela est juste !*

Le même jour, il s'installe à l'hôtel des Trois-Maures, il fait imprimer son discours, et le surlendemain, 22 janvier, il en envoie un exemplaire à tous les curés lorrains et autres ecclésiastiques séculiers du diocèse de Metz. Il les conjure de s'associer à la sainte énergie qui anime tous les esprits dans les Trois-Ordres, il leur demande des observations et des mémoires <sup>(39)</sup>.

Sa merveilleuse activité, l'austérité de sa vie, l'intégrité de sa foi, la renommée de ses travaux couronnés par deux Académies, son expérience des misères du pauvre peuple, sa déférence pour son évêque, son respect pour le roi, tout le désignait au suffrage de ses confrères ; son nom sortit le premier de l'urne électorale.

Personne ne pouvait mieux que lui porter aux États généraux cet esprit de science, de conseil, de paix et de progrès, qui distinguait le clergé lorrain. A-t-il réalisé ces belles espérances ? a-t-il su, malgré sa volonté, ses luttes, son courage, ses contradictions étranges, résister toujours aux entraînements, aux passions, aux colères de la politique ? a-t-il pu

surtout dégager complètement sa responsabilité morale des crimes de cette tourmente révolutionnaire, dont il a flétri, avec tant d'énergie, le vandalisme et l'impiété sacrilège? Non, Messieurs, je le dirai avec une entière et douloureuse franchise.

Mais ce que j'ai voulu démontrer aujourd'hui, ce que j'ai le droit d'affirmer, à l'honneur de notre sage et patriotique Lorraine, c'est que, le 7 juin 1789, cinq semaines après son arrivée à Versailles, lorsque déjà son amour-propre en souffrance, ses illusions déçues, les excitations fatales des clubs l'éloignent des voies de la modération et de la justice, il proteste encore, avec une éloquence indignée, contre les accusations adressées au Tiers de vouloir confondre les classes de citoyens, attaquer les propriétés, ébranler la monarchie, porter atteinte au catholicisme <sup>(40)</sup>. « Appelés par leur souverain au milieu de la nation assemblée, les curés français se montreront dignes d'être les prêtres de la patrie et de la religion.... Unissant leurs destinées à celles d'un monarque, que l'on peut louer sans flatterie, ils travailleront à régénérer l'un des plus beaux empires de l'univers <sup>(41)</sup>. »

Vous l'avez entendue, Messieurs, cette profession de foi si spontanée, si accentuée, si loyale; vous ne l'oublierez pas lorsque, dans la suite de cette étude, j'aurai à examiner, à discuter et à combattre les opinions et les actes du célèbre Curé successivement

Évêque constitutionnel de Blois, Conventionnel, Sénateur et Comte de l'Empire (\*).

Et maintenant, Messieurs, permettez-moi de terminer par un vœu ce discours commencé par un cher et pieux hommage à la mémoire des Anciens de cette Compagnie, dont votre dévouement à la science, votre activité laborieuse, conservent noblement les traditions de travail et d'honneur. Que les tristesses du présent, que le souvenir amer de nos malheurs fortifient dans nos âmes l'énergie morale, l'espérance, la foi surtout, une foi invincible dans les destinées et la fortune de notre chère Patrie, que Dieu protège toujours ! Puisse l'Académie de Stanislas, fière de son passé, forte du concours et de l'appui de cette grande et complète Université, dont, au lendemain de nos désastres, je réclamaï l'installation et le retour à Nancy, être, à l'avant-garde de la France, pour son relèvement, son salut et sa gloire, un centre large et fécond de hautes études, un foyer puissant d'où s'échappent et rayonnent l'intelligence, la lumière, la chaleur et la vie !

---

## NOTES.

1. Lauréat de l'Académie en 1837, membre associé le 7 juin 1837, titulaire le 2 février 1866.

2. Le mercredi, 1<sup>er</sup> nivôse an xi (22 décembre 1802), la Société académique dissoute, en 1794, reprit ses travaux. « Il est arrivé enfin ce moment heureux, grâce au 18 brumaire de l'an viii, à la victoire, à la paix, au retour de l'ordre, grâce à Napoléon Bonaparte, premier Consul et protecteur de notre Société. » (Discours du citoyen Haldat, secrétaire.) En 1751, le Primat de Lorraine, à Lunéville (11 mars), s'exprimait en ces termes : « Notre Société, Sire, formée par V<sup>otre</sup> Majesté, jouit d'un avantage bien plus précieux encore : vous daignez honorer notre assemblée de votre présence, vous venez nous aider, nous soutenir, nous guider dans nos travaux. » Le bon roi répondit : « Monsieur le Primat, vous m'ouvrez le cœur et vous me fermez la bouche. » Le tome I<sup>er</sup> des Mémoires de l'Académie comprend, outre l'édit du 28 décembre 1750, les statuts de la Société royale de Nancy, le règlement du 27 décembre 1751, la liste des titulaires et celle des illustres associés de l'Académie : Montesquieu, Fontenelle, le président Hénault, Palissot, de Maupertuis, l'un des quarante de l'Académie française, etc., etc. Pour combler la lacune qui existe dans nos Mémoires, j'ai rétabli, à l'aide des almanachs publiés chaque année, le nom des membres de la Compagnie. En 1792, rien n'est changé dans les catégories des membres ; la Société a des honoraires, des titulaires, des associés étrangers. En 1793, les membres honoraires, MM. de Saint-Lambert, de Boufflers, Cœurderoy, ne figurent plus que parmi les citoyens associés, la liste commence par les citoyens académiciens titulaires. En 1794, le petit almanach de Nancy, publié chez Guirard, place de la République, 17, pour la troisième année de la République française, une, indivisible et démocratique, ne comprend que quelques couplets patriotiques, le nouveau calendrier, le nom des départements, la nomenclature des anciens et nouveaux noms des édifices ; portes, places,



faubourgs, rues et impasses de la commune de Nancy. Les cultes, l'instruction, l'académie, l'armée, tout a disparu!

3. En 1810, M. Béer propose à l'émulation des littérateurs et des savants l'éloge de Gilbert, de Dom Calmet, de M<sup>me</sup> de Graffigny. « Proposer l'éloge de dom Calmet, c'est proposer celui de la science et de la vertu, » dit le rapporteur en 1811. Ce concours, annoncé pour le 1<sup>er</sup> juin 1813, fut prorogé jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1814. En 1837, l'Académie couronna l'éloge historique de Dom A. Calmet, abbé de Senones, que j'avais soumis à son jugement.

4. Le 3 juillet 1817, l'Académie applaudit aux *sentiments*, à l'*érudition*, au *goût* qui ont dicté l'éloge de Gilbert; ils annoncent un bon Français et un littérateur formé à une bonne école; elle admet au nombre de ses associés correspondants l'auteur dont le nom ignoré avant le jugement est M. Dumast fils, adjoint aux commissaires des guerres, distingué par des talents précoces, souvent applaudis du public. Dans une liasse de manuscrits et papiers inédits (n° 2345), j'ai trouvé une note de Grégoire sur le compte rendu de cette séance, il y parle avec éloge du jeune lauréat. Le catalogue des divers écrits imprimés de P.-G. de Dumast, à la date du 1<sup>er</sup> février 1873, démontre mieux que les plus éloquentes paroles comment cet homme de bien, de cœur et d'intelligence, a réalisé les espérances de l'Académie.

5. « J'entrai dans la carrière littéraire, en publiant l'*Éloge de la poésie*, in-8° de 72 pages, couronné par la Société de Nancy », écrivait Grégoire dans ses Mémoires (1808). Inscrit au nombre des membres associés, en 1802, il remercie en ces termes : « Je suis extrêmement flatté d'être membre d'une  
« Société établie pour le progrès des connaissances utiles,  
« dans la contrée qui m'a donné le jour. Mon agrégation se  
« lie à une foule de souvenirs chers à mon cœur. L'émotion  
« que j'éprouve acquiert plus d'énergie en parcourant la liste  
« de mes nouveaux collègues..... Si je puis les seconder, en  
« acquittant un devoir je goûterai un plaisir. » J'ai vu à la Bibliothèque de Nancy les diplômes qu'il reçut des Académies de Nancy et de Metz et de vingt autres Sociétés savantes de France et de l'étranger.

En 1814, Grégoire fit hommage à la Compagnie de son histoire des sectes religieuses (2 vol. in-8°, 1810). Son ancien collègue, le régicide Fouché, ministre de la justice, mit l'interdit sur ce livre; il en prévint l'auteur par une lettre de Paris, 11 janvier 1810, dont je cite un extrait : « Monsieur le « sénateur, je viens de donner l'ordre de ne point mettre en « vente cet ouvrage, qui renferme sans doute quelques vues « utiles, mais dans lequel se trouvent des opinions et des « détails, que je ne puis approuver. Je prends plus d'intérêt à « votre repos qu'à votre gloire. » L'interdit dura quatre ans.

En 1832, on lit dans le rapport du secrétaire : « Depuis la dernière publication, l'Académie a perdu M. Grégoire (le comte), ancien évêque de Blois et sénateur, auteur d'un grand nombre de savants écrits sur des sujets de philanthropie, de religion et de politique. »

6. Je partage l'histoire de Grégoire en trois époques, de 1750 à 1789. A Vého, à Emberménil, à Nancy, à Metz, à Marimont, sa vie est calme, laborieuse, honorée, exempte de tout reproche. C'est ce que j'ai voulu prouver dans ce discours.— De 1789 à 1801, c'est l'époque des combats, du délire révolutionnaire, *des jours caniculaires*; en quelques chapitres, je dirai son rôle au club des Bretons, des Jacobins, à la Constituante, à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents, et, enfin, les actes de son épiscopat. — Du 8 octobre 1801 au 28 mars 1831, il est brisé par la lutte, il n'a plus d'illusions, il cherche dans le travail et dans sa foi une consolation qu'il ne trouve pas complètement; il ne sait pas pratiquer la soumission de Fénelon! J'indiquerai et je résumerai son attitude hostile à l'Empire et à la Restauration, ses voyages, sa correspondance, ses brochures, ses ouvrages nombreux sur l'histoire, l'archéologie, l'économie politique et agricole, les matières religieuses et théologiques; je parlerai, sans passion et sans colère, de son élection à Grenoble, des douloureuses circonstances de sa mort et de ses funérailles; je publierai son testament et les codiciles, dont je cite ici quelques lignes que je livre aux méditations des hommes de bonne foi : « Je remercie Dieu de tous les bienfaits dont il m'a comblé et spécialement d'avoir été

élevé par des parents vertueux et chrétiens. Je crois tout ce que l'Eglise croit et enseigne, je condamne tout ce qu'elle condamne, elle est la colonne de la vérité, et je lui fus toujours tendrement attaché, ainsi qu'à son chef, successeur de saint Pierre..... Je désavoue ce qui pourrait être répréhensible dans mes écrits; j'ai tâché d'ailleurs d'y montrer mon respect invariable pour la religion, les mœurs et la liberté. Je demande pardon à tous ceux que j'aurais pu offenser, je pardonne de même à tous ceux dont j'ai éprouvé des offenses... (Testament de 1804.) Je lègue 12,000 fr. à Vého où je suis né, et à Embarménil où j'ai été curé..... Je me recommande aux prières des fidèles de ces deux paroisses, où s'est conservé sans doute le souvenir des vertus de mon père et de ma mère, dont je m'efforce de suivre les exemples. Sur le revenu de la fondation, on entretiendra les tombes, croix, inscriptions ou épitaphes de mon père et de ma mère..... Le surplus sera employé pour payer les mois d'école des enfants pauvres, leur procurer des livres élémentaires..... Je désire qu'on appelle les pauvres à mon convoi, je veux emporter leurs bénédictions..... Je veux être enseveli par des hommes..... Sur ma tombe, on placera une croix de pierre, avec mon nom et cette inscription : Mon Dieu, faites-moi miséricorde, et pardonnez à mes ennemis..... Je désavoue dans mes ouvrages imprimés et manuscrits tout ce qui peut être *condamnabile, inexact et déplacé*; je les sou mets au jugement de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; elle est la colonne de la vérité, l'Arche sainte hors de laquelle il n'y a point de salut; mes derniers souhaits sont pour son triomphe. Je recommande mon âme aux prières de la sainte Vierge, des saints, de mon ange gardien et à celles de mes amis. Je me prosterne aux pieds de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu mort pour mes péchés..... Je meurs dans l'espérance que Dieu me pardonnera mes péchés par les mérites de mon Sauveur, son divin Fils, et si, d'un côté, je tremble à l'aspect de ses jugements, de l'autre je m'abandonne à sa miséricorde. » (1825, 24 mai.)

7. M. l'abbé Jennat, né à Vého en 1756, mourut à Lunéville, le 11 août 1844. Prêtre assermenté, il n'a pas cessé, durant les plus mauvais jours, de prodiguer les consolations religieuses

aux habitants de Vého, de Vancours, de Xousse et d'Emberménil. Sa foi vive, son ardente charité, sa bonté indulgente, sa rétractation, sa pénitence austère, lui méritèrent la vénération des fidèles et du clergé. Je dois à sa bienveillance des détails intimes sur la jeunesse de Grégoire, sur les circonstances les plus critiques de sa vie, sur sa pieuse et inépuisable générosité envers les pauvres et les églises. Il me lisait ses lettres et il rappelait avec émotion, en présence de l'abbé Colin (le Père Nicolas) qui avait remplacé Grégoire à la cure d'Emberménil, les souvenirs de leur laborieuse jeunesse et de leur constante et réciproque affection. J'ai gardé longtemps les livres qui avaient servi à leurs études : une grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, un Virgile, un Racine, dont plusieurs passages étaient soulignés, l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs de Dom Calmet. L'abbé Jennat éprouvait quelques scrupules à confier à un jeune homme des ouvrages qui contenaient des doctrines condamnées par l'Eglise, et il ne cessait de prier Dieu de faire miséricorde à son ami. Il connaissait ses volontés dernières, il regrettait amèrement la perte de ce *testament moral*, que Mme Dubois avait promis de faire imprimer. Sans jamais accepter de discussions au sujet de la foi de Grégoire, il affirmait la sincérité, la droiture de ses vues et de ses intentions. Combien de fois il a exprimé devant moi sa douleur de le savoir entouré d'hommes intelligents, dévoués, honorables, sans aucun doute, mais hostiles à ses convictions religieuses. J'ai vu des larmes dans ses yeux lorsque je m'indignais devant lui des manifestations impies qui se produisirent au cimetière Montparnasse, autour de la tombe de l'ancien évêque de Blois, le 31 mai 1831. Je ne citerai qu'une des anecdotes qu'il aimait à raconter. « En floréal, an II, des sans-culottes de Lunéville arrivent à Emberménil ; ils se dirigent vers l'église pour la profaner. Le bon peuple, qui n'a oublié ni les leçons, ni les exemples de son curé, ni sa lettre de 1791, s'enfuit ou se cache ; l'un des commissaires court au presbytère (qui ne trouva d'acquéreur que le 12 thermidor an IV), il force la mère de Grégoire à assister à la dévastation du saint lieu, en lui répétant : « Citoyenne, c'est ton fils qui nous envoie pour briser les autels et détruire la superstition. » L'impression de cette scène horrible altéra gravement la santé de cette pieuse

et sainte femme ; l'abbé Jennat et le Père Nicolas, cachés à Martincourt pendant ces dévastations, eurent beaucoup de peine à calmer son effroi et sa terreur ; il ne fallut rien moins qu'une lettre de son fils pour lui rendre la certitude qu'il réprouvait les sacrilèges dont elle avait été le témoin. A son lit de mort, le 22 septembre 1799, elle chargeait encore Jennat et Colin, qui l'assistaient, de transmettre à l'abbé, avec ses dernières bénédictions, la prière de conserver intacte la foi qu'elle lui avait donnée. Personne mieux que Grégoire n'a flétri en termes énergiques les fêtes de la Raison, à Lunéville (14 brumaire et 31 germinal an II), à Nancy (30 brumaire an II), à Dieuze (5 fructidor an II), où l'agent du district invite les communes de son arrondissement à remplacer, dans les temples, les idoles des prêtres par les bustes de Marat et de Lepelletier ; à Sarreguemines (13 ventôse an II). (Voir les détails surtout dans l'*Histoire des sectes religieuses*, t. I<sup>er</sup>, chap. III à chap. XVII).

On lit dans le testament de Grégoire : « Je lègue à M. Jennat, prêtre à Lunéville, mon ami, mon condisciple, compatriote et un peu parent, ma montre à répétition. Je voudrais faire aussi un legs à M. Colin, curé d'Emberménil, mon successeur ; je prie Mme Dubois d'en déterminer l'objet et la quotité. »

Le 13 décembre 1831, M. l'abbé Jennat remercie M. Marchal de lui avoir fait parvenir la montre « que le respectable M. Grégoire lui a destinée, dernière marque de cette inépuisable bonté de cœur qui le caractérisait d'une manière si rare jointe à tant d'autres qualités... Je n'avais pas besoin, pour me souvenir de lui, de ce legs ; mort comme vivant, il ne pouvait qu'occuper habituellement ma pensée. »

J'aurai à parler plus tard de Mme Dubois, que Grégoire appelait sa seconde mère. Les extraits suivants de ses testaments ne laissent aucun doute sur la nature de l'amitié qui les unissait : « (1<sup>er</sup> messidor an XII). Depuis quinze ans que j'ai presque toujours résidé à Paris, Mme Marie-Anne Brenier, épouse de M. Dubois, a eu la bonté de s'occuper de mes affaires temporelles, que je n'aurais pu gérer parfaitement, soit à raison de mon éloignement pour ce genre de travail, soit à raison de mes fonctions ecclésiastiques et politiques ; dans les chagrins et les maladies

qui m'ont affligé, dans les persécutions dont j'ai été l'objet, elle m'a constamment témoigné le plus vif intérêt; la reconnaissance m'impose des devoirs à l'égard de cette vertueuse et respectable dame. En conséquence, n'ayant pour parents que des collatéraux au second degré, je l'institue mon héritière unique et légataire universelle... Elle sait d'ailleurs mes intentions. » Le 24 mai 1825, dans son codicile ou testament supplémentaire, il écrit : « Mme veuve Dubois a eu pour moi l'amitié d'une sœur et la tendresse d'une mère; ces sentiments ont été invariables à travers les orages de la révolution, elle est ma légataire universelle pour tout ce qui m'appartient, biens meubles et immeubles, présents et futurs, excepté pour ce qui concerne ma bibliothèque, mes manuscrits, ma correspondance et mes papiers autres que ceux de mes affaires temporelles... » Le 10 mai 1831, dans un deuxième codicile ou dernier testament, il veut que Mme Dubois et ses exécuteurs aient la *saisine* des exécuteurs testamentaires; il élève le chiffre des legs faits à ses trois nièces, il lègue *au respectable Guillon*, nommé à l'évêché de Beauvais, *tous ses livres suspects en diversés langues* et aussi son reliquaire. Il donne 200 fr. à l'asile des vieillards, dont le vénérable fondateur, M. l'abbé Renard, curé de Lunéville, avait, en 1809, refusé de lui rendre les honneurs réservés aux évêques.

8. Depuis 1835, comme délégué des écoles, comme inspecteur d'académie, comme propriétaire, j'ai eu de fréquentes et continuelles relations avec les contrées dans lesquelles Grégoire a exercé les fonctions ecclésiastiques. J'ai trouvé dans les archives et dans mes conversations avec ses contemporains le moyen de refaire l'histoire de sa jeunesse, que ses amis politiques n'ont pas connue et qu'ils ont mal appréciée.

9. Sur un registre à demi-rongé, dans la maison d'école de Vého, j'ai copié l'acte de naissance, que je reproduis textuellement : « 1750 le quatrième décembre est né Baptiste-Henry, fils de Bastien Grégoire et de Marguerite Thiébaut, ses père et mère; il a été baptisé le 5<sup>e</sup> du même mois, il a eu pour parrain Henry Thiébaut et pour marraine Anne Janot, paroisse d'Esrail, qui ont signé avec moi. Ch. Christophe, Ch. Régulier, Henry-Joseph Thiébaut, Bastien Grégoire, Ane (*sic*) Janot.

10. Le musée de Nancy possède un buste de Grégoire, exécuté par David, et un beau portrait offert par M. Marchal, qui a donné aussi à notre Bibliothèque, en 1869, des manuscrits, des papiers, des notes, des objets qui ont appartenu à Grégoire, entre autres : 1° une mitre en soie tramée d'or, hauteur, 0<sup>m</sup>,40; largeur, 0<sup>m</sup>,32; bandelettes et franges, longueur, 0<sup>m</sup>,38; 2° une mitre en soie blanche, hauteur, 0<sup>m</sup>,38, largeur, 0<sup>m</sup>,32; bandelettes et franges, longueur, 0<sup>m</sup>,40; 3° une crosse épiscopale en cuivre doré, en trois morceaux; 4° un bougeoir en cuivre doré; 5° une croix pectorale en cuivre; 6° mules, soie rouge brodée d'or; 7° un encrier de poche, cuir bouilli, garni de cuivre, forme ovale, renfermant un tube en verre et six tuyaux de plumes d'oie; 8° *Breviarium blesience, pars verna; Parisiis*, 1787, 1 vol. in-12, maroquin rouge, étui; 9° un cadre doré entourant un portrait, largeur, 0<sup>m</sup>,22; hauteur, 0<sup>m</sup>,26. François, *pinxit*, 1801. Legros, *delin. et direxit*. Lecomte, *sculpsit*, 1819; 10° un médaillon rectangulaire portant une mèche de cheveux gris. (Je consacrerai un chapitre spécial à l'inventaire des manuscrits, des diplômes et autres pièces curieuses que notre zélé et savant confrère, M. Benoit, et ses intelligents Auxiliaires ont dressé avec un soin digne d'éloge.)

11. M. l'abbé Sanguiné, docteur en théologie, agrégé de la Faculté (4 août 1768), fut nommé professeur de théologie au collège de Pont-à-Mousson. En 1791, il refusa le serment et partit pour l'Allemagne. Appelé à la cure de Saint-Epvre, au retour de l'émigration, il y mourut en 1806, emportant l'estime et les regrets de la paroisse. Il avait été la providence du jeune Grégoire, qui en parle plus d'une fois : « La disparité  
« d'opinions n'altéra jamais l'intimité qui nous unissait;  
« dans toutes ses lettres, aux expressions de tendresse il  
« entrelaçait toujours celles du respect le plus profond pour  
« le caractère épiscopal, dont son élève était revêtu. »  
(*Hist. de l'émigration ecclésiastique*, chap. II.) En 1803, il reçut l'hospitalité chez le curé de Saint-Epvre, mais il ne fit pas visite à son *révérendissime évêque et confrère*, M<sup>sr</sup> d'Osmont, évêque de Nancy, qui n'avait pas dû répondre à une lettre confidentielle que Grégoire publia dans ses Mémoires (t. II, page 415).

« Parmi les ecclésiastiques du diocèse de Nancy, Sanguiné, « insermenté, doit être cité comme un modèle de sagesse ; « il fut toujours l'ami de la paix. La transfusion de ses « principes dans l'âme de tous les dissidents eût été le gage « certain d'une réunion franche et loyale. » En 1808, il a des paroles amères contre l'évêque de Nancy et contre les administrateurs de Lunéville, qui lui refusèrent l'entrée de l'église ; il les accuse d'ignorance, ce sont des *brouillons orgueilleux, haineux, vindicatifs*.

Cependant, par une de ces contradictions étranges qui lui sont ordinaires, il avoue que très-peu de diocèses dirigés par des dissidents présentent autant d'impartialité dans la répartition des places..... Il en fait honneur moins à l'évêque qu'à cette foule de pasteurs instruits, inflexibles et vénérables, et à la masse de la population sympathique aux constitutionnels. Dans son histoire des évêques de Toul, M. l'abbé Guillaume (t. V) donne de curieux détails sur le voyage de Grégoire en Lorraine (compte rendu de la situation du diocèse au 30 thermidor an x (18 août 1803). « Il y sema verbalement les doctrines consignées dans ses écrits. » J'ai lu dans les papiers inexplorés plusieurs documents qui justifient les assertions de l'honorable historien. Il y a parmi les autographes conservés à la Bibliothèque une lettre de Grégoire (Paris, 17 avril 1807), concernant la succession d'un de ses amis, M. Sanguiné, auquel lui-même, en 1803, il avait fait un legs, par son testament,

12. En 1803, retrouvant la signature de l'abbé Marquet, dans une lettre que lui adressait notre école centrale, il acquitta par sa réponse le devoir de la reconnaissance, en rappelant l'anecdote. « Il en est un parmi vous auquel j'ai une obligation spéciale, dont il ne se doute pas... » Et il raconte sa visite à la Bibliothèque, puis il ajoute : « Des citoyens voués aux fonctions respectables de l'instruction, me pardonneront d'avoir intercalé ici une anecdote que j'accompagne du sentiment de ma reconnaissance L'école centrale de Nancy est citée parmi celles dont la composition et les succès sont les plus éclatants... »

L'école centrale du département de la Meurthe, fixée à Nancy par une loi du 18 germinal an iv, est trop peu connue, je crois utile d'en dire ici quelques mots. Le 12 floréal an iv,



sur le procès-verbal des élections faites au concours, le jury d'instruction, composé de trois membres, MM. Mengin, ingénieur; Bouteillier, adjoint à la mairie; Saladin, juge au tribunal d'appel, et de deux suppléants, MM. Schuller, juge au tribunal d'appel, et Salle, de Pont-à-Mousson, ancien administrateur du département, nomme les professeurs dans l'ordre ci-après : 1<sup>o</sup> École de dessin, Laurent; 2<sup>o</sup> Histoire naturelle, Willemet; 3<sup>o</sup> École de langues anciennes, Lamoureux fils et Mollevaux fils aîné, adjoint; 4<sup>o</sup> École de mathématiques, Spitz; 5<sup>o</sup> École de physique et de chimie expérimentale, Haldat; 6<sup>o</sup> École de grammaire générale, Mongin; 7<sup>o</sup> École de belles-lettres, Nicolas; 8<sup>o</sup> École d'histoire, Coster; 9<sup>o</sup> École de législation, Thiriet. Bibliothèque centrale, Marquet, bibliothécaire. Le 1<sup>er</sup> prairial an iv, l'école est ouverte dans les bâtiments dits de l'Université et de la Visitation; son règlement est du 9 du même mois. La rétribution est fixée à 25 fr. Le préfet a le droit d'exempter les indigents. Il y a sept jours d'enseignement par décade. La durée des classes est en général d'une heure. L'installation de cette école fut accueillie avec reconnaissance; la révolution avait détruit nos beaux établissements scolaires; en 1801, les citoyens Gérard, Henriot, Milot enseignent les langues française et latine et professent les belles-lettres; le citoyen Becquilly donne chez lui des leçons de mathématiques... Quel contraste et aussi quels enseignements!

13. En 1763, le personnel du collège de Nancy, fondé par M. de Porcelet, évêque de Toul en 1710, fut augmenté par le roi de Pologne de deux professeurs de philosophie, d'un professeur de mathématiques et d'un professeur d'histoire et de géographie. En 1768, au moment de la dissolution de la Société (1<sup>er</sup> septembre), le personnel du collège se composait ainsi : le P. Masson, recteur; le P. Guénot, préfet du collège. Faculté de philosophie agrégée à l'Université de Pont-à-Mousson, le P. Lefebvre, doyen, professeur de physique; le P. Billy, professeur de mathématiques; le P. Guénot, professeur de logique. Faculté des arts : le P. Munier, professeur d'histoire et de géographie; le P. Couturier, professeur de rhétorique pour l'éloquence, et le P. Thiéry, professeur pour la poésie; le P. Douzé, professeur d'humanités. Quatre autres professeurs

pour les classes inférieures. En 1768, Louis XV, par lettres patentes du 3 août, transféra, à Nancy, l'Université fondée à Pont-à-Mousson, par le duc Charles III et le cardinal de Lorraine, en 1752, et en enleva la direction à la Compagnie de Jésus. J'ai exposé ailleurs la constitution de cette célèbre école, où l'on enseignait la théologie, le droit, la médecine, la philosophie, les mathématiques, la géographie, l'histoire, ainsi que les droits et privilèges que lui accordèrent successivement Louis XIII, Louis XIV, le duc Léopold et le roi de Pologne. Voici un extrait de l'édit du roi, donné à Versailles, en juillet 1768, enregistré le 8 août : « Nous nous sommes fait rendre un compte exact de tout ce qui concerne la Société des Jésuites, et nous avons résolu de faire usage du droit qui nous appartient essentiellement, en expliquant nos intentions à ce sujet. A ces causes et autres à ce nous mouvant, de l'avis de notre conseil, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons dit, statué, ordonné et par notre présent édit perpétuel et irrévocable, disons, statuons, ordonnons vouloir et à nous plait qu'à l'avenir la Société des Jésuites n'ait plus lieu dans notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance .... permettant néanmoins à ceux qui étaient dans ladite Société de vivre en particulier dans nos États, sous l'autorité spirituelle des ordinaires des lieux, en se conformant aux loix de notre royaume et se comportant en toutes choses comme bons et fidèles sujets La Cour a donné acte de la lecture et publication; ouï ce requérant, le Procureur général du Roi ordonne qu'il sera suivi et exécuté selon sa forme et teneur, et enregistré en ses greffes; ce faisant, les Jésuites tenus d'évacuer au 1<sup>er</sup> septembre prochain les collèges, maisons, séminaires, missions et autres habitations par eux occupés sous son ressort. Fait à Nancy, audience publique tenant, ce jourd'hui, huitième jour du mois d'août. » (*Recueil des ordonnances et règlements de Lorraine*, t. XI, p. 370.)

En vertu des lettres patentes du roi portant règlement pour la régie et administration des biens possédés par les Jésuites dans les duchés de Lorraine et de Bar, données à Compiègne le 5 août 1768, tous les biens de la Compagnie furent régis et

administrés par le sieur Forneron, nommé et établi économesequestre de tous lesdits biens.

Par suite d'une mauvaise gestion, en 1776, les revenus des biens des Jésuites ne suffisant plus à solder leurs pensions et à rétribuer les professeurs et employés des collèges de Nancy, de Pont-à-Mousson et d'Épinal, Louis XVI accorda les cours de philosophie et d'humanités desdits collèges à la Congrégation des chanoines réguliers de notre Sauveur. (Lionnois, t. III, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy.*)

La même année 1768, après le départ des Jésuites, 3 novembre, le collège de l'Université de Nancy fut organisé ainsi qu'il suit :

*Bureau d'administration.* — M. de Cœurderoy, premier président de la Cour souveraine; M. de Marcol, procureur général de la Cour souveraine; M. Dumat, recteur de l'Université; M. Viot, lieutenant-général de police; M. Breton, conseiller de l'Hôtel de Ville pour la noblesse; M. André de Pirouel, avocat à la Cour, nommé par le bureau pour le maintien de la police dans l'intérieur du collège; M. Richer, conseiller trésorier de l'Hôtel de Ville; M. l'abbé Lionnois, principal; le sieur Béchet, secrétaire et receveur.

*Personnel du Collège, au 3 novembre 1768.* — M. J. B. Lionnois, prêtre, principal; M. Ch. Xavier Desvillers, prêtre, sous-principal; J. François Larcher, prêtre, professeur de rhétorique; Edmond Ferlet, clerc, régent de seconde; J. B. Massieux, prêtre, régent de troisième; J. B. Maignet, prêtre, régent de quatrième; André-Ch. Therrin, acolythe, régent de cinquième; Guillaume Thoirret, prêtre, régent de huitième; Jean-François Maillet, professeur d'histoire et de géographie.

*Personnel de l'Université de Nancy, en 1769.* — Recteur, M. Pierre-Antoine Dumat; vice-chancelier, M. Claude-Fr. Meynier, curé de Chaligny.

*Faculté de théologie.* — MM. François Mézin, prêtre, doyen; J. B. Alexandre de Baranger, prêtre, professeur; M. Joseph-Henry Sanguiné, prêtre, agrégé;

*Faculté de droit.* — MM. Pierre-Antoine Dumat, doyen; professeurs: MM. Claude-François Breton, François-Xavier

Chavane, Dominique Guillaume; agrégés : MM. André-Élie Schuller, Sébastien, Hubert Guillaume.

*Faculté de médecine.* — MM. Jean-André Tournay, doyen ; Nicolas Jadelot, Gandozerode-Fusey, professeurs.

*Faculté de philosophie.* — MM. Christ Marc, prêtre, professeur de physique, doyen ; Laurent Crud, professeur de mathématiques ; Joseph Gaillot, prêtre, professeur de logique. Officiers de l'Université, notaire et receveur : MM. Antoine Meynier, Gauvain et Desvillers.

14. Avant 1789, le Clergé lorrain, en général, partageait les doctrines de Port-Royal et de Bossuet ; il était dévoué à ce que l'on appelait alors les libertés de l'Église gallicane. Si pour Pascal et les Arnault la querelle avec les Jésuites avait été une affaire de famille, elle était pour Dom Calmet et pour Grégoire une querelle d'école. Adversaire de quelques dévotions recommandées par les Pères de la Compagnie, il en combattit les dangers, en s'appuyant sur l'écriture, sur les canonistes français et italiens, sur l'autorité de Pie VI. (*Hist. des sectes religieuses, des confesseurs, Ruines de Port-Royal.*) Il attaque surtout leur esprit dominateur, leur politique. « Les règlements rédigés, en 1602, sous le titre de *Monita secreta* de la Société, décèlent le vaste projet de gouverner le monde par l'ascendant de la religion devenue entre leurs mains un instrument de règne, un ressort politique. » — « De toutes les congrégations, la Société de Loyola seule a fait des règlements pour diriger la conduite de ses membres, qui seraient chargés de la direction spirituelle des princes. » — « Chez eux, le caractère personnel disparaît et ne laisse voir que celui de la société. » Cependant, cet homme de colère et de bien et si peu enclin au pardon, comme l'appelle Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. II), se montra relativement mesuré dans ses appréciations sur les membres de la Compagnie ; il ne méconnut surtout ni leur moralité exemplaire, ni les services rendus à l'éducation de la jeunesse et à la propagation de la foi dans les contrées infidèles. En dépit des haines politiques qui le rendent souvent si injuste et si cruel, il reconnaît que, dans le nombre des Jésuites confesseurs de princes, *plusieurs doivent être cités avec de justes éloges.* « Ils ont rendu de très-grands

services surtout pour l'éducation et les missions; à travers tous les dangers, ils sont allés porter l'Évangile et planter la croix dans les contrées les plus lointaines; par surcroît de zèle, ils en ont fait connaître les productions, les usages, ils ont été utiles aux sciences. »

A l'Assemblée nationale, le 11 février 1790, en défendant les ordres religieux, il dit : « Les moines ne sont pas nécessaires à l'agriculture, mais ils lui sont très-utiles; on sait combien les campagnes ont perdu à la suppression des Jésuites... Je conviens, quant à l'éducation, qu'il n'est pas *indispensable* de les charger *encore* d'y concourir; lorsqu'ils auront été élevés dans les principes de notre constitution, ils pourront être plus propres à ces sortes de fonctions que *des citoyens libres*, que *des prêtres séculiers*. Relativement aux sciences, voyant ce qu'ils ont été, on verra ce qu'ils peuvent être. »

C'est surtout quand il parle de ses anciens maîtres qu'il trouve des paroles émues et des éloges mérités. On lit, au chap. III du premier volume des *Sectes religieuses*, le récit dramatique de l'entrée à la Convention du *peuple de Paris, qui, après avoir célébré sa régénération dans le temple de la raison, vient la cimenter dans le temple des lois*... C'était le 20 brumaire an II la Déesse de la liberté prend place à côté du Président qui lui donne l'accolade... Par un décret, la ci-devant église de Notre-Dame est convertie en un temple consacré à la raison... La moitié de l'assemblée part avec cette horde athéo-fanatique pour aller livrer l'antique basilique à une tourbe de prostituées, d'histrions et d'atroces persécuteurs. Alors me revint à la mémoire le passage d'un discours de mon ancien professeur, le P. Beauregard, jésuite émigré, qui, prêchant dans cette église treize ans avant la révolution, s'écriait : Oui, c'est à la religion que les philosophes en veulent; la hache et le marteau sont entre leurs mains, ils n'attendent que l'instant favorable pour renverser l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit! Mais, qu'entends-je? grand Dieu! que vois-je? aux cantiques inspirés, qui faisaient retentir ces voûtes sacrées, succèdent des chants lubriques et profanes. Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici

même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, l'asseoir sur le trône du Saint des Saints et y recevoir l'encens de tes nouveaux adorateurs ! »

En 1751, le P. Leslie présenta à Stanislas une épître en vers, à l'occasion de la création de notre Académie, qui excitait une noble émulation chez *un peuple ami des autels, des vertus et des arts*.— Membre titulaire de 1754 à 1768, il figure sur nos registres avec le titre de P. Leslie de la Compagnie de Jésus.— De 1769 à 1779 il n'est plus que l'abbé Leslie, docteur en théologie. En 1780, je ne vois plus son nom ni parmi les titulaires ni parmi les associés. J'avais perdu la trace de ce laborieux confrère qui fut, en 1773, l'un des juges du concours pour l'éloge de la poésie, lorsque je retrouvai dans les Mémoires de Grégoire (t. I<sup>er</sup>, p. 336) la note touchante que j'ai citée.— Émigré, en 1790, il était curé des catholiques à Oxford, lorsque son élève, en 1802, se rendit en Angleterre.

15. Parmi les cent mille vexations de l'ancien gouvernement qui a tant pesé sur la France, on doit compter celle qui a été exercée sur un ordre célèbre, les Jésuites, il faut les faire participer à votre justice. (Discours de Grégoire à l'Assemblée nationale, 19 février 1790.) Il propose que la moindre pension pour les religieux sortis du cloître soit de 800 fr. jusqu'à 50 ans, de 1,000 fr. jusqu'à 70 ans, de 1200 fr. au delà, et que cette disposition soit commune *avec les Jésuites*.

16. De 1833 à 1840, j'ai eu entre les mains et j'ai lu et relu avec émotion, les dix chapitres des ruines de Port-Royal (1 vol. gr. in-8° de 175 p., 1809), dans l'exemplaire que l'abbé Jennat avait reçu de son ami. J'y ai puisé l'inspiration de mon éloge de Dom Calmet et aussi une respectueuse admiration pour ces *bons religieux* qui, placés *entre le monde et l'éternité*, consacrent leur vie à la contemplation et à l'étude. Commencé en 1801, considérablement augmenté en 1809, ce livre contient une notice sur les deux monastères de Port-Royal, celui des champs et celui de la ville, des détails très-précis sur les causes de la persécution et de la destruction, sur l'état actuel des ruines, sur la maison *des Granges* habitée par ces solitaires qui ont rendu de si grands services *à la morale, à la religion, aux sciences, à la liberté publique, à l'éducation religieuse,*

sans laquelle, écrit-il (chap. VII), « toutes vos lois répressives, « vos tribunaux, vos échafauds seront insuffisants pour assu-  
 « rer la tranquillité publique; toutes vos institutions préten-  
 « dues libérales, vos théories sur la nature et le principe de la  
 « vertu, iront se perdre dans le débordement de tous les vices  
 « et de tous les crimes! Voyez l'état de la France et osez sou-  
 « tenir le contraire! » Dans les chap. VIII et IX, il cherche à  
 éclairer quelques faits relatifs à l'histoire du Port-Royal et à  
 l'état du jansénisme; le terrain est brûlant, Grégoire est triste,  
 « il a besoin de protester de sa foi... « Quel que soit le sort que  
 « nous réserve la justice ou la miséricorde divine, restons  
 « invariablement unis à cette Église catholique qui, traversant  
 « les âges, élève sa tête radieuse au milieu des sectes, qu'elle  
 « voit successivement s'élever, s'écrouler autour d'elle, et  
 « qui, appuyée sur les promesses de son divin fondateur,  
 « marche à la consommation des siècles... » Le x<sup>e</sup> et dernier  
 chapitre sur les sentiments religieux, que doit inspirer l'année  
 séculaire de la ruine de ce monastère, est surtout remar-  
 quable; il a été loué même par Sainte-Beuve, qui n'a été juste  
 ni pour Grégoire *érudit, mais sans critique, sans goût, esprit*  
*aussi illogique et aussi peu ordonné que MM. de Port-Royal*  
*étaient au contraire lumineux...*, ni pour une brochure *inté-*  
*ressante, en somme, mais pleine de faits entassés pêle-mêle*  
*comme des cailloux* (t. I, 19; t. II, 31; t. III, 244). En sa qualité  
 d'incroyant et de sceptique, M. Sainte-Beuve ne peut pardonner  
 à l'abbé Grégoire ni son aversion pour Voltaire, ni son respect  
 pour la religion catholique! Napoléon, en 1809, chargea le  
 comte Garnier de faire part au sénateur Grégoire du mécon-  
 tentement que lui causaient quelques pages sévères de ce livre  
 sur le despotisme de Louis XIV. Il se borna à répondre que  
 « ce mécontentement se manifestait bien tard, car le Premier  
 « Consul lui avait demandé et avait reçu de sa main, en 1801,  
 « un exemplaire de cet ouvrage. »

Le jeune conquérant de l'Italie et de l'Égypte rencontrait  
 souvent l'évêque, à Auteuil, chez la veuve d'Helvétius, M<sup>lle</sup> de  
 Ligniville, élève et nièce de M<sup>me</sup> de Graffigny, l'amie des phi-  
 losophes, des gens de lettres et des politiques.

17. Voulant donner une pleine exécution au projet formé par

le feu roy de Pologne, son très-honoré frère et beau-père, de transférer l'Université de Pont-à-Mousson à Nancy, le roi ordonne que le *collège* de cette ville sera composé d'un principal à 1200 l. de pension, d'un sous-principal à 1,000 l., de deux professeurs de théologie et un de rhétorique à 800 l., cinq régents, depuis la seconde à la sixième, à 600 l., le tout cours de France. Tous seront tenus d'habiter le collège. On y établira un pensionnat. Le 4 août, homologation d'une délibération provisoire du bureau du collège, qui fixe la rentrée des classes au 1<sup>er</sup> octobre. Dans son assemblée du 18 du même mois, vu l'impossibilité, le bureau ajourne la rentrée au 3 novembre.

18. La famille de Grégoire n'avait aucun patrimoine; il fut, comme tant d'autres, élevé à l'aide des bourses fondées pour le recrutement du sacerdoce, et surtout par la générosité des membres du clergé qui se faisaient un devoir d'appeler auprès d'eux, pour les instruire, les enfants dont l'heureuse physiologie et les qualités dénotaient l'aptitude et la vocation.

A la mort de son père, en 1783, il fit venir sa mère à la cure d'Emberménil et il ne cessa de la soutenir. Voici comment il parle de ses ressources : « Après la perte de mon « traitement d'évêque, la friponnerie des remboursements en « papier fit une nouvelle brèche à ma très-modique fortune, « le naufrage fut complet... » l'Évangile m'apprend que *le Fils de l'homme* n'eut pas où reposer sa tête... toujours je me fis gloire d'être au nombre de ses disciples... A cette époque (1795), je défiai le soleil d'éclairer un coin de terre qui m'appartint, excepté les six pieds destinés à recouvrir mon cadavre..... Je ris encore de pitié en me rappelant (1808) que, lorsque je fus sans crédit, *les chers amis* enfilaient l'autre côté de la rue, du plus loin qu'ils m'apercevaient... Patience, me disais-je, si jamais je me retrouve en place éminente, je les verrai humblement revenir chez moi... *Je les ai vus*... Je remontai mon âme au point de dire : Je sais souffrir, je ne sais pas m'avilir... J'étais éclaboussé par des brigands en place, mais qui n'auraient pas osé lever les yeux en ma présence. Ma bibliothèque fut vendue à vil prix et dispersée; elle se composait de livres, dont plusieurs sont à peu près introuvables. Ma douleur ne peut être



appréciée que par des gens de lettres... Avant de me résoudre à ce sacrifice, j'avais interrogé mes bras... Saint Pierre faisait des filets, et saint Paul des tentes, rien n'est honteux que le vice; mais, pour cultiver, il faut des avances et des forces, il fallait surtout, pour ne pas contrister la plus tendre des mères, lui dérober la connaissance de ma détresse et lui procurer le superflu, même en me privant du nécessaire. Eh! que ne puis-je à ce prix la ramener à la vie et jouir du bonheur de la posséder! » La Restauration suspendit pendant quelques années son traitement de sénateur, il restreignit ses dépenses et vendit encore une partie de sa bibliothèque... Il ne se plaignit pas, les pauvres seuls en souffrirent, il n'avait aucun besoin personnel. Au retour d'une mission dans les Alpes-Maritimes, il disait à M<sup>me</sup> Dubois : « Devinez combien mon souper de chaque soir coûtait à la nation? Juste deux sous, car je soupais avec deux oranges; aussi, je n'ai pas dépensé tout mon argent, voyez ce que je rapporte au trésor public... » Il montrait nouée dans le coin d'un mouchoir la petite somme épargnée sur ses frais de voyage.

19. Dans sa jeunesse, il chercha toujours (il aimait à le dire) l'amitié des personnes plus âgées que lui, afin de *s'assurer une hypothèque sur l'expérience des autres*. M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet et des commandements de Stanislas, avait été secrétaire général de la Lorraine et du Barrois. Membre de l'Académie de Rome et de celle de La Rochelle, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, bibliothécaire, censeur et secrétaire perpétuel de notre Société littéraire, il a publié une histoire de Pologne en cinq volumes. — M. Gautier, chanoine régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur, professeur de mathématiques et d'histoire des cadets-gentilshommes à Lunéville, publia plusieurs savants Mémoires de géométrie appliquée, dont un sur la manière d'augmenter l'action du vent dans les voiles des vaisseaux, une réfutation du Celse moderne, une critique du discours de Rousseau sur l'utilité des sciences, une traduction en vers du quatrième livre de l'Énéide, un poème sur l'arc-en-ciel, où l'on trouve ces vers :

Pour vous, fils d'Apollon, c'est l'écharpe d'Iris,  
Pour Newton, c'est un prisme aux célestes lambris.

Passionné pour l'histoire naturelle, il en avait rassemblé un riche cabinet; il était en relations avec les Académies de Paris et de Londres; son érudition était très-étendue, il a souvent rempli et animé nos séances et nos recueils académiques par ses lectures et ses travaux.

« Je fis connaissance, à Nancy, avec Gilbert qui, mécontent de notre Académie qui avait ajourné son admission, s'en vengea en poète, c'est-à-dire par des épigrammes, qu'il avait plaisir à me communiquer. J'en citerai une qui n'est pas, je crois, dans ses œuvres. L'Académie avait ajourné sa séance publique du 8 mars, à cause de la maladie de Louis XV; Gilbert fit courir le sixain suivant :

Messieurs, vous êtes avertis  
Que demain notre Académie  
Se proposait de décerner ses prix;  
Mais quand le deuil de la patrie  
A loin de nous chassé les ris  
Peut-on donner la comédie ?

20. « J'ai connu des hommes de toute croyance et sans croyance, et tout m'a fortifié dans les principes dont je suis imbu .. Après avoir été dévoré de doutes par la lecture d'ouvrages prétendus philosophiques, j'ai ramené tout à l'examen et je suis catholique, non parce que mes pères le furent, mais parce que la raison aidée de la grâce de Dieu m'a conduit à la révélation... Une éducation chrétienne et raisonnée est l'un des plus grands bienfaits de la Providence, par là elle m'avait prémuni contre les dangers. »

21. On trouve dans tous ses écrits la preuve de son admiration pour Pascal, les Arnauld, Bossuet, Bourdaloue, le docte et sage abbé Fleury, dom Calmet, tous les défenseurs de l'Église gallicane. (Voir les *Ruines du Port-Royal*, l'*Histoire des sectes religieuses*, l'*Histoire des confesseurs* et même son *testament*.)

22. Voltaire était pour lui un gentilhomme libertin, un docteur d'impiété et de cynisme. Il le poursuit partout et toujours. Dans l'*Éloge de la poésie*, il en parle à peine. A l'Assemblée nationale, il s'oppose à ce qu'on accepte la dédicace de ses œuvres *entachées d'impuretés*... M. de Syllery déclare que l'éditeur Palissot retranchera tout ce qui attaque

la religion et les mœurs, l'archevêque de Paris adhère à l'opinion du curé d'Emberménil, en ajoutant toutefois qu'une édition de Voltaire, purgée de tout ce qui est nuisible au cœur humain, ne peut qu'être avantageuse. (*Moniteur*, 1789, n° 62, p. 256.)

Les écrivains qui ont attaqué la religion ont souillé leur conduite et leurs ouvrages par des tableaux lubriques, l'auteur du *Dictionnaire philosophique* est aussi l'auteur de *la Pucelle*... Marmontel, un jour, défendait Voltaire devant lui. « Sans les Jésuites, disait-il, qui ont irrité son amour-propre, il aurait été un saint Paul, un saint Augustin. Voltaire, répondit Grégoire, n'aurait jamais eu d'autres guides que sa vanité et sa cupidité. » « J'ignore s'il est vrai que Voltaire ait trompé ses libraires, mais on sait qu'il volait, à Berlin, des bougies. Ce fait m'a été attesté de nouveau par l'excellente princesse douairière Amélie de Weimar. » « Voltaire veut que l'on tire à balle sur les Jésuites et les jansénistes pendant qu'ils se mordent... ; écrasez l'infâme... » (*Lettre du 26 janvier 1762 à d'Argental*.) « Pascal, qui avait forcé les hommages de Bayle, fut attaqué par Voltaire ; on fit imprimer ses pensées, en les mutilant... » « Tout est pur, dit l'Apôtre, pour ceux qui ont le cœur pur, et rien ne l'est pour ceux qui sont impurs et infidèles ; Voltaire n'en fournit que trop d'exemples par son affectation, non de traduire, mais de travestir les textes sacrés dans le style grossier du libertinage... » « Il fut le vil adulateur du libertin Richelieu et de la Pompadour, l'ami intime de la marquise du Châtelet... » « Le chevalier La Barre, condamné à mort pour avoir mutilé un crucifix et avoir mêlé le sacrilège à la débauche, déclare que son malheur était d'avoir lu le *Dictionnaire philosophique* et *la Pucelle*. » On décida, au club des Jacobins, la translation des cendres de Voltaire, de Romilly à Sainte-Geneviève, le marquis de Villette appuyait la motion, un décret de l'Assemblée nationale (30 mai 1791), sanctionné par le Roi, autorisa l'apothéose. « Le temple dédié à la patronne de Paris reçut, le 4 juillet, les restes d'un écrivain qui avait publié tant d'ouvrages impies et obscènes... Quatre chevaux blancs fournis par la Reine traînèrent le char surmonté du sarcophage, autour duquel étaient gravées des

inscriptions. Les corps scientifiques et littéraires, les théâtres, les collèges envoyèrent des députations; des troupes de femmes vêtues en blanc, couronnées de fleurs, suivaient le cortège... A ces vestales d'un nouveau genre furent associés des enfants des deux sexes... On décréta successivement l'admission au Panthéon de l'auteur d'*Héloïse* et des *Confessions*, où des détails licencieux sont revêtus de tous les charmes du style... »

J'ai choisi presque au hasard ces citations, qui montrent avec quelle énergie Grégoire, dont l'âme était chrétienne et pure, détestait les doctrines immorales et impies; il fallait un certain courage pour attaquer Voltaire, à l'époque de son triomphe; il se montra d'ailleurs impitoyable envers *ces jongleurs philosophiques*, comme il les appelle, qui *entonnent* la trompette pour célébrer les potentats, et *empoisonnent* le peuple par des écrits irréligieux et obscènes; il n'en épargne aucun, ni Bayle, ni J.-J. Rousseau, ni Diderot, ni Saint-Lambert, ni Parny, ni Pigault-Lebrun, ni Mirabeau, ni Nageon, ni le marquis de Condorcet, qui, élevé par une mère pieuse et par les Jésuites, devint l'un des ennemis les plus acharnés et les plus lâches de la royauté et de la religion! Comparez sa vie, son éducation, sa conduite à l'Assemblée nationale, les 19 et 20 juin 1792, ses écrits et sa mort, avec la vie, les œuvres, le testament de Grégoire, et jugez lequel des deux mérite le plus les circonstances atténuantes et l'indulgence de la postérité!

23. « J'aimais surtout l'ouvrage de Boucher *De Justa Henrici tertii abdicatione* et les *Vindiciæ contra tyrannos*, publiées par Hubert Languet, sous le nom de Junius Brutus. Comme mes ennemis vont profiter de cet aveu, que j'aurais pu supprimer, afin de m'imputer un caractère séditieux que je n'eus jamais! Pour se divertir ne jette-t-on pas quelquefois à certains animaux des os à ronger? » J'ai étudié, dans les mêmes livres que Grégoire, les doctrines détestables de ces deux ligueurs, et je crois utile de les résumer ici pour montrer comment notre confrère en fit une servile et coupable imitation, dans ses trois écrits le plus odieusement révolutionnaires (*Adresse aux députés de la seconde législative*, lue à la So-

ciété des amis de la Constitution séante aux Jacobins de Paris, et imprimée, par son ordre, pour être distribuée aux nouveaux députés et envoyée aux Sociétés affiliées, 1791, in-8°. *Opinion du citoyen Grégoire concernant le jugement de Louis XVI; séance du 15 novembre 1792, in-8°. Essai historique et politique sur les arbres de la liberté, 1794.)*

En 1579, Hubert Languet, l'ami de Camérarius et de Mélanchthon, publia un livre intitulé : *Vindiciæ contra tyrannos, sive de Principis in Populum, populique in principem legitima potestate, Stephano IVNIO Bruto celta auctore.* (Edimburgt, 1579, p. in-8°, 236 pp.). Ce traité se divise en 4 parties : 1° il est permis aux sujets de désobéir aux princes, qui commandent ce que la loi de Dieu réprouve. *Id est utri potius Deo an Regi obediendum sit.* L'insurrection contre le tyran est un devoir. *Si obediamus, rebelles sumus.* 2° Est-on obligé de résister à un prince qui veut enfreindre la loi de Dieu ou ruiner l'Église ? Oui, certainement. *Item quibus, quomodo et quatenus ?* C'est une obligation pour les magistrats et pour les États, mais non pour l'individu. Le tyrannicide n'est licite qu'à la condition d'une mission manifeste. *Cæterum, ni extra ordinem ad id munus vocatos evidenter appareat.* 3° La résistance à un prince qui opprime l'État est légale et obligatoire. La royauté, en effet, est à la fois l'œuvre de Dieu et du peuple. La souveraineté du peuple est inaliénable. Le roi doit consulter la représentation nationale et respecter les privilèges des provinces. Si un roi légalement élu devient tyran, les États, et non les particuliers, ont le droit de le frapper par le glaive. Si c'est un usurpateur, chacun a le droit de le tuer ; car il n'y a pas eu contrat, c'est un ravisseur. *Non regem amplius, sed tyrannum, non judicem, sed prædonem, non legis custodem sed violatorem esse.* 4° Les princes voisins peuvent secourir des sujets insurgés pour la vraie religion. Les exemples sont nombreux dans l'histoire, à Rome, en Grèce, en France, chez le peuple de Dieu surtout : Joad ne chasse pas seulement l'impie Athalie, il la fait massacrer. *Non modo e solio exturbat, verum etiam e medio tollit; probatur Joiadæ facinus et merito, justa causa movebatur, tyrannidem enim, non regnum oppugnabat.* « Voilà, dit Junius, les doctrines de la

sainte Écriture : *Et ea quidem omnia ex scriptura sacra constare videntur.* » C'est au nom de la piété, de la justice, de la charité, qu'il importe de défendre l'Église, de réprimer l'audace des tyrans, de venir en aide aux opprimés. *Qui vero hæc tollunt, pietatem, justitiam, charitatem de medio tollere et extinguere omnino volunt.*

Dix ans plus tard, un théologien fanatique publie le traité *De justa Henrici tertii abdicatione e Francorum regno, libri quatuor*. Les doctrines sont violentes, implacables, sanguinaires :

1° L'Église et le peuple ont le droit de déposer les Rois. L'Église par l'intermédiaire du Pape, le peuple en vertu de son droit souverain. Il élit les Rois; *Reges a Populis constitutos*; il a sur eux droit de vie et de mort.

2° Henri III doit être déposé par le Pape, et cela pour dix raisons : il est parjure, assassin, meurtrier, fauteur d'hérésies, schismatique, simoniaque, sacrilège, magicien, excommunié, impie. *Quod Henricus plane impius sit crimen decimum*; ses partisans aussi sont excommuniés : *Qui cum Henrico stant et præliantur omnes quoque excommunicati.*

3° Henri III doit être déposé par le peuple pour huit raisons : il est perfide, dissipateur des finances, tyran, cruel, inutile au gouvernement, adultère, coupable de tous les vices; il s'est condamné de sa propre bouche. *Henricus proprio ore damnatus, crimen octavum* (p. 345).

4° Dans les conjonctures présentes, il y a urgence; on ne peut attendre la formule de déposition et il faut recourir aux armes. « *Frustra ab Henricianis ad concilium futurum provocari.* » On ne peut lire sans horreur le récit, dans le texte, du meurtre de Henri III (p. 451). *Mors Henrici inopina ac cædes mirabilis... Henricus nudus percussus, cum adhuc alvum exoneraret... Admirabile judicium dei in Henrici cæde... in stercorearia sede percussus.* « Il n'insulte pas seulement le mort, qu'il dévoue aux supplices de l'enfer, il attaque aussi le Béarnais : il est relaps, excommunié, hérétique. *Tot sceleribus ac crudelitatibus insignem.* » Il faut le chasser, le combattre sans trêve et sans merci. *Felix conditio in qua et pulchrum vincere et mori securum est* (p. 455).

Le même Jean Boucher, persévérant dans sa haine, publia en 1594, en français, neuf sermons prononcés en l'église Saint-Merry, à Paris, sur la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn, à Saint-Denis, en France, le dimanche 25 juillet 1593. »

Voir, entre autres, le discours de Grégoire contre l'inviolabilité du roi à la convention (*Moniteur*, 1792, n° 322), et son éloge de *l'Œuvre immortelle* de Languet, p. 5 du rapp. du 22 germinal an II, sur la bibliographie

24. MM. de Jankowitz de Lunéville et Euskerkem de Borroger avaient été, chez le curé d'Emberménil, les condisciples de Grégoire, que l'on recevait avec bonté au château de Marimont-la-Basse, qui était le siège d'une baronnie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le contraste des privations du foyer de son père avec les splendeurs de la vie de château, exercèrent, si j'en crois les récits que j'ai entendus, une fâcheuse influence sur l'esprit du petit paysan de Vého. Il y a dans ses premiers écrits une certaine amertume, une sorte d'animosité mal déguisée contre la noblesse, qui « regarde le peuple comme son esclave, le roi comme son rival, le clergé comme sa proie. » (Lettre de 1789.) J'ai vainement cherché dans ses ouvrages et dans ses mémoires un mot de reconnaissance pour les honorables familles, dont le souvenir est encore cher dans le pays. Je m'expliquais peu le legs de 400 fr. qu'il laissait aux pauvres et aux écoles de ce village, lorsque je trouvai sur les registres la preuve qu'il y exerça les fonctions de vicaire, du 6 janvier 1776 au 15 avril 1782. J'ai constaté le soin qu'il apportait à la rédaction des actes de baptême, de mariage et de décès. En 1778, M. de Borroger, seigneur du dit lieu, donne à la commune des bois pour la reconstruction de l'église ; le vicaire a dirigé les travaux ; la bénédiction a lieu le 15 novembre ; le curé de Basing et M. de Borroger signent le procès-verbal rédigé de la main de Grégoire, dont le nom ne figure pas dans l'acte. On voit à la bibliothèque de Nancy une note manuscrite sur la statistique des actes de l'état civil de Marimont. Il aimait à répéter que sa roture remontait probablement jusqu'à Adam : « Né plébéien comme Chevert, André del Sarto, persuadé que chacun est le fils de ses œuvres, je ne veux jamais séparer ma

cause du peuple.... Heureux habitants des hameaux, n'enviez pas le faste de nos cités ni ces palais habités par l'orgueil; ma naissance m'avait destiné à partager votre félicité, faut-il que j'en sois réduit à chanter les plaisirs que j'aurais goûtés! » (1773). « Les hommes ne sont que trop enclins vers les préjugés; sur cent qui vont en voiture, on peut croire que quatre-vingt-quinze se préfèrent au malheureux piéton et oublient qu'ils doivent passer du carrosse dans le corbillard. »

Il reprochait à la noblesse de partager les idées des philosophes et de négliger la pratique de la religion. « J'ai connu un sot titré qui se croyait un grand homme, parce qu'il bravait les préceptes de l'Église sur l'abstinence. Quand il avait répété avec emphase les vers de Voltaire :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense...

Et ceux-ci de saint Lambert :

Le triste ennemi des plaisirs  
L'est aussi du Dieu qui les donne....

il croyait avoir justifié son incrédulité et ses débauches.» (*Hist. des sectes relig.*, t. VI.)

25. Un des amis de sa vieillesse, dans une notice historique dont j'aurai à discuter les assertions sur plusieurs points essentiels, ne cite que pour mémoire cette *petite production*, *quoiqu'elle ne manque pas d'une certaine valeur littéraire*. Que M. H. Carnot néglige l'une des œuvres qui révèle le mieux peut-être la physionomie morale de Grégoire, je ne m'en étonne pas; il n'avait aucune de ses convictions religieuses, et même en politique il ne partageait pas ses opinions sévères sur certains hommes, sur certains événements, surtout sur la Convention. Une sèche analyse ferait mal ressortir le plan, l'ordonnance, la richesse des développements de cet éloge, qui compte 72 pages; il faut le livre pour apprécier la puissance de sa forte et brillante éducation et pour comprendre dans quelle large mesure l'élève des Jésuites ressentait les charmes de l'élégance attique et de l'urbanité romaine. Je me borne, à regret, à quelques citations : « L'émulation m'entraîne dans la carrière qu'ont parcourue ceux que vous avez couronnés..... Né avec un penchant décidé



pour la poésie, je veux faire son éloge : qu'elle soit agréable et charmante, tout le monde en convient ; qu'elle soit utile, tout le monde n'en convient pas ; heureux si je puis prouver utilement et agréablement qu'elle joint l'utile à l'agréable. Du reste, Messieurs, n'attendez pas de ma jeunesse ce qui est au-dessus de ses forces, je veux dire un ouvrage digne de vous. L'homme, déchu de l'état d'innocence, est devenu la victime de l'erreur ; un penchant malheureux le pousse au vice... il connaît le bien, il fait le mal. En vain le Stoïcien lui crie tristement que la vertu seule le rend heureux..... Orgueilleux philosophe, prétends-tu par ta morale aride et sévère enchaîner son cœur ? Le poète seul le peut entraîner ; chez lui le vice n'est point une manière d'être de l'âme contraire à la raison (ma main trace avec peine ces mots arides), c'est un monstre qui traîne à sa suite les remords, le dégoût, le désespoir ; c'est un chemin qui mène à l'abîme, c'est un serpent caché sous les fleurs. Mille chimères embellies par la muse se réalisent à mes yeux étonnés ; les bois, les fontaines ont la vie, le zéphir folâtre, l'écho s'attendrit.... C'est le secret magique de la poésie qui arrache des pleurs à saint Augustin, lorsqu'il voit Didon sur le bûcher. L'empire de la poésie s'est fait sentir à tous les peuples et à tous les siècles .... Le vieil Homère a des mausolées, des statues et des temples. .. Horace et Virgile, nés dans la poussière, brillent à l'ombre du diadème, dans une ville qui mettait sur la même ligne ses plus beaux triomphes et la muse informe d'Eunius..... Corneille, le grand Corneille, pourrait seul former un héros par la sublimité de ses idées et la noblesse de ses sentiments.. .. ses œuvres sont le meilleur traité d'éducation que l'on puisse mettre aux mains de la jeunesse. Écoutons la poésie chanter, la lyre en main, les sages et les héros : quelle fermeté dans Régulus ! Des tourments affreux l'attendent à Carthage, il le sait et il y retourne, dit Horace, d'un œil sec et intrépide.... Quel modèle dans Stanislas ? Né héros, il obtint une couronne et sut la porter. Quand le poète (Gresset) me le peint aussi grand au sein de l'adversité que sur le trône, quand il le montre inébranlable au milieu des revers, je crois voir ce juste, qui est tranquille, tandis que l'univers s'écroule avec fracas. Le poète assure que ses chants ne sont que l'écho de la voix pu-

blique. Hélas ! Messieurs, qui le sait mieux que nous ? Faut-il rappeler la perte de notre père et renouveler des cris superflus ? Puisque nos larmes ne pourront jamais nous le rendre, jouissons de ses bienfaits et bénissons sa mémoire ! » Plus tard Grégoire insulta à la majesté des princes ; à la Convention, il invita Barrère à retirer de l'un de ses rapports l'éloge de Louis XII, et il promit de prouver que ce prétendu père du peuple en a été le fléau (*Monit.* 1793, n° 215) ; mais il resta juste envers Stanislas. En parlant « des potentats qu'une prostitution adulatrice appelait *grands, sages*, il ajoute : « La postérité offre à l'amour des peuples Stanislas le bienfaisant et jette son gendre *le bienaimé* dans l'égout de l'histoire. »

Dieu lui-même s'est servi du langage de la poésie pour dicter ses oracles... La première, la plus sublime, la plus majestueuse poésie est celle des Hébreux, que toute la richesse des muses profanes n'égalerait jamais. J'ouvre David, quelle énergie ! quelle noblesse ! quelles images ! Tantôt c'est un Dieu terrible qui s'arme de son courroux, tantôt miséricordieux, il ouvre sa main... Que cette lyre est touchante lorsqu'elle nous mène pleurer sur les bords du fleuve de Babylone les malheurs d'Israël !... Sion, la sainte Sion, hélas ! est désolée, ses enfants captifs errent sur un rivage ennemi. . Comment répéter sur une terre étrangère nos cantiques sacrés !..... Divine poésie, la religion concourt à ta gloire, étends ton empire sur l'univers.....

Mais, dit-on, les poètes ont abusé de la poésie.. Je condamne les panégyristes du vice, j'abhorre les apôtres d'irréligion, je défends la poésie et non les poètes... Catulle, Tibulle, Ovide, tant d'autres anciens et modernes ont chanté l'amour en dépit des chastes muses, qui les désavouent ; .... ils ont abusé du plus beau des talents, leur faute n'est pas celle de l'art..... Ainsi pensaient Platon, Cicéron, le grand Augustin, dont les hymnes et le goût pour la poésie font bien voir qu'il n'en condamnait que l'abus... La gloire que donnent les Muses ne vieillit pas.... Ilion n'est plus, mais sa valeur vit encore dans Homère, les vainqueurs olympiques ne remportaient que de frêles couronnes, Pindare leur en a donné d'immortelles.....

« Sophocle, Euripide, Virgile, Horace font encore notre admiration ; les roses d'Anacréon conservent toute leur fraîcheur..... » La poésie a le privilège de plaire à tous, jeunes et vieux, savants et ignorants..... courbé sous le poids des ans, le vieillard aime encore la peinture des ris et des grâces ; prêt à payer le tribut à la nature, il sacrifie encore à la beauté des Muses, il cadence encore des chansons... Tel, il m'en souvient, mon bisaïeul chantait à mon enfance les triomphes de Louis-le-Grand... » La péroraison est empruntée à la mythologie : « Peintre téméraire, peut-être deviendrai-je le ministre de Morphée en continuant à défigurer les beautés de la poésie ; qu'elle paraisse elle-même et ses grâces parleront plus éloquemment que ma faible voix ... Tel autrefois Hypéride, plaidant pour une beauté phrygienne, vit échouer sa rhétorique devant l'inflexible aréopage ; mais Phryné parut avec ses charmes et Phryné eut raison, car elle était belle ! »

Dans sa vieillesse, Grégoire désavoua plusieurs passages de son *Histoire des arbres de la liberté*, ainsi que son rapport au sujet de la Savoie, et il parut regretter que le ton de son *Éloge de la poésie* fût peu convenable à la dignité de ses fonctions ecclésiastiques.

26. Edmond Ferlet, clerc, régent de seconde au collège de Nancy depuis 1768, avait été plusieurs fois couronné par l'Académie. « Très-piqué de n'avoir pas obtenu la palme, il exhala son humeur dans une préface à la tête de son mémoire qu'il fit imprimer. Il a mis aussi au jour, en deux volumes, un recueil d'observations sur Tacite ; l'ouvrage est savant, mais quand on est royaliste, pourquoi travestir des auteurs républicains ? » (Mém., t. 1<sup>er</sup>, pag. 390.)

En 1773, notre Académie comptait 13 membres honoraires et 16 titulaires, dont voici le nom et la qualité : *Honoraires* : MM. le cardinal de Choiseul, prince du Saint-Empire, primat de Lorraine, archevêque de Besançon ; Poncet de la Rivière, ancien évêque de Troyes ; le comte de Tressan, lieutenant général des armées de France ; de Saint-Lambert, mestre de camp de cavalerie, de l'Académie française ; le comte de Custines ; Drouas, évêque, comte de Toul ; le chevalier de Boufflers, abbé de Longeville et de Béchamp ; de La Galaizière, intendant de Lorraine ; le comte de Lucé ; le marquis de Voger de Paulmy ;

le duc de Fleury, gouverneur général de Lorraine; le comte du Rouvrois, directeur; de Cœurderoy, premier président de la Coursouveraine. — *Titulaires* : MM. le chevalier de Solignac; Thibault, conseiller d'État, procureur général de la Chambre des comptes de Lorraine; de Tervenus, écolâtre de l'insigne église primatiale; Gautier, chanoine régulier; Leslie, prêtre; Bayard, président du collège royal de médecine; Haumant, médecin de l'hôpital Saint-Stanislas; Cupert, docteur en médecine; Liébault; André du Pirouel, avocat consultant; de Niceville, avocat, sous-directeur; Pierre de Sivry, président à mortier; Durival, lieutenant-général de police honoraire; le P. Husson, cordelier, provincial de Lorraine; Jadelot, professeur de médecine en l'Université; Boutier, maire royal de Nancy, de la Société des arts et sciences de Metz. Le nombre des membres associés était de 75.

27. Recevez, aimables muses, l'hommage de mes faibles essais; daignez sourire aux efforts d'un jeune rimeur occupé sans cesse à captiver vos regards..... Un duvet léger naissait à peine sur mon menton et déjà je tentais de gravir le Parnasse..... Oh! si, pour prix de ma constance, je pouvais être reçu au nombre de vos nourrissons, les bords de la Vezouse embellis dans mes vers..... Tantôt prenant un essor plus hardi, j'oserais m'élancer au sein de la divinité et célébrer les bienfaits du Père des humains.... (*Éloge de la poésie.*) « MM Gautier et de Solignac corrigeaient mes essais poétiques, j'ai tout brûlé; je regrette cependant un ouvrage en vers de neuf syllabes..... (Mém., t. 1<sup>er</sup>.) » Je me souviens avoir lu chez l'abbé Jennat plusieurs pièces de vers de Grégoire, paraphrases de psaumes, invocations à l'amitié, souvenirs de jeunesse, et cette traduction en vers d'une épigraphe prophétique composée pour la nouvelle église de Sainte Geneviève, et imprimée dans le tome 1<sup>er</sup> de l'*Histoire des sectes religieuses* :

Aujourd'hui dans tes murs, ô reine des cités,  
Un temple se construit digne de ta patronne;  
Mais ce n'est plus le temps de nos solennités.  
Tardive piété, ta dernière heure sonne;  
Avant que ton encens fume dans ce saint lieu,  
Lutèce n'aura plus de prêtres ni de Dieu!

Je préfère de beaucoup le texte latin :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,  
Orbe et patrona virgine digna domus.  
Tarda nimis pietas, vanos moliris honores,  
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis.  
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe  
Impietas templis tollet et urbe Deum...

et je pardonne à notre confrère d'avoir brûlé ses œuvres poétiques; luttteur intrépide et passionné, il n'a ni le *mens diviniior*, ni le *os magna sonaturum*, dont parle Horace. Cependant il aimait les vers, surtout les vers latins; il en faisait, il en citait volontiers, et à propos. J'ai trouvé dans ses notes inexplorées une pièce de vers de « M. Meynier, curé de Chaligny, ci-devant chancelier de l'Université de Nancy, homme de mérite et de vertu, « *Religionis querelæ*, » qui mériterait d'être publiée.

28. Les fêtes de la cour de Léopold et de Stanislas avaient attiré en Lorraine des artistes, des philosophes, des poètes; notre noblesse admirait les théories de Rousseau, les doctrines de Montesquieu et d'Helvétius; l'esprit de Fontenelle et de Saint-Lambert qui, à la porte du tombeau, publiait, en trois volumes, un catéchisme impie; les beaux vers surtout et le scepticisme de M. de Voltaire, l'hôte de l'Abbé de Senones, le pieux Dom Calmet, et du Roi bienfaisant. Je ne dirai rien qu'un mot sur ceux que j'ai cités, ils appartiennent à notre histoire de Lorraine :

Le P. de Menoux, de la Compagnie de Jésus, supérieur des missions royales, confesseur de Stanislas, membre des Académies de Rome et de La Rochelle, connu par quelques intrigues et quelques brochures (Grégoire, *Hist. des Confesseurs*, p. 183), mourut à Lunéville en 1866. Il était, en 1751, membre de notre Société, et il prononça, le 11 mars 1752, un discours remarquable consigné dans nos Annales. Je copie textuellement une note trouvée dans les manuscrits de Grégoire : « Le P. de Menoux, homme d'un rare mérite et bien capable, a dirigé les études du P. Cérutti qui, à l'âge de vingt-deux ans, immortalisa sa plume et son nom par un ouvrage intitulé : *Apologie de l'institut des Jésuites*. » Cet ex-jésuite, en 1791,

entra à l'Assemblée législative ; il prononça l'oraison funèbre de Mirabeau et mourut en 1792; il était l'un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*. »

Le P. Collin, à Bar-le-Duc, bénédictin, était un poète latin... (Digot, t. VI, p. 329.)

M. de Bouteiller, président de l'Académie, en 1803, avait été reçu dans la Compagnie le 23 août 1776. (Voir son éloge dans nos Mémoires, 1819.)

Boufflers (Stanislas, chevalier de), né à Lunéville en 1737, fut élevé à la cour par sa mère, la belle et spirituelle marquise (née Beauvau-Craon) ; il publia des poésies légères et des contes trop souvent licencieux (*Aline, reine de Golconde*, 1761; divers poèmes critiques, 1763); membre de l'Académie française (1788), il fut grand bailli de Nancy et député de la noblesse aux États généraux. Émigré en 1790, il rentra en France en 1800, et donna lui-même, deux ans avant sa mort, une édition complète de ses œuvres (2 vol. in-8°, 1813).

Dans son essai historique sur la vie et les écrits de François de Neufchâteau (Paris, an vn), M. de Cubières dit qu'il naquit près de Vaucouleurs, le 17 octobre 1751. C'est une erreur : notre célèbre confrère Nicolas François est le fils légitime de Nicolas François, régent d'école, et de Marguerite Gillet, son épouse ; il est né le 17 avril 1750, sur les cinq heures du soir, à Saffais (Meurthe), et il a été baptisé le lendemain. Comme Grégoire, François avait une intelligence précoce, de plus, il était né poète. En 1761, le bailli d'Alsace, qui habitait Neufchâteau, l'envoya achever ses études au collège de Toul. A quatorze ans, il écrivait à Voltaire, il publiait des poésies fugitives et un *Éloge des roses*; à dix-huit ans, il était nommé au concours, et par acclamation, professeur de poésie au séminaire épiscopal de Saint-Claude. En 1789, le 1<sup>er</sup> mars, il fut chargé de porter à l'assemblée du bailliage de Toul le cahier du bourg de Vicheray, adopté par huit villages. Membre de la Législative, il en fut successivement secrétaire et président; les feuilles du temps répétaient qu'il était *un modéré, un coquin de philosophe, qui ne tarderait pas à recevoir la peine de ses crimes*... Cependant il composait des hymnes patriotiques et notamment une prière républicaine *que Robes-*

*Pierre* lui avait commandée pour la fête de l'Être suprême, dont le peintre David dessina l'ordonnance. On l'accuse d'être l'auteur d'une fable ignoble : « *Le Porc et la Panthère*, » *fable nouvelle pour orner la mémoire des petits sans-culottes, par un émigré*. Ministre de l'intérieur, François, en l'an vii, arrêta que le *Catéchisme de morale si purement, si élégamment, si philosophiquement rédigé par l'illustre Saint-Lambert, serait imprimé en placard et affiché dans toutes les écoles primaires*. « De l'an v à l'an vii, dit Grégoire, la persécution religieuse fut violente, exaspérée. L'empereur Julien n'eût été qu'un novice sous la Convention et sous le Directoire, qui a raffiné en astuce et en perfidies. » François de Neufchâteau suivait les conseils qu'on lui donnait : « C'est la religion prétendue catholique qui a inondé la France de sang, elle est la plus ardente menace de la liberté des peuples... ; on dit cette hydre terrassée, prenez garde qu'elle ne renaisse ; vous êtes le Ministre de l'intérieur, c'est à vous qu'il appartient d'appliquer le fer à ces têtes demi-coupées ; ce n'est pas par la persécution que vous en viendrez à bout, mais par cette arme, que Voltaire maniait si bien et qu'il vous a lèguée, par le ridicule. Favorisez les ouvrages où sont dévoilés les crimes du sacerdoce, ceux où l'on inspire pour lui une profonde horreur, ceux où l'on se moque de son charlatanisme, faites circuler ces ouvrages dans la République comme le meilleur de tous les contre-poisons. »

A la distribution des prix du Prytanée français, le 6 fructidor an vi, à midi, le Ministre de l'intérieur entre dans la salle, au son des instruments qui répètent les airs chers aux républicains et aux cris répétés de : Vive la République ! Après un discours des citoyens Abrial et Champagne et la lecture d'une ode plate et fade par un élève-citoyen suivant les cours de l'école polytechnique, le Ministre (le fils du maître d'école, l'élève boursier du séminaire de Toul) prend la parole pour insulter l'ancien régime : « Ils ne sont plus les jours où la bassesse, l'adulation, la cupidité, monstres nés de la monarchie, arrachaient les palmes aux plus dignes pour en décorer le fils privilégié de l'homme puissant. »

Secrétaire du Sénat conservateur en 1801, président en

1804, il remet le sceptre impérial à Napoléon, au nom du Sénat, du Peuple et de l'Armée... « Dieu protège la France, lui dit-il, puisqu'il vous a créé pour elle ... » Il félicite le Pape d'avoir été désigné par la Providence pour sacrer l'Empereur. En 1814, il adhère à la déchéance, et présentant au Roi une députation de la Société d'agriculture, il parle *« du gouvernement tutélaire du père de famille, qui nous est rendu. »*

Si j'ai insisté sur quelques incidents de la vie de cet homme distingué à plusieurs titres, c'est que j'ai dû justifier le peu d'estime que son collègue Grégoire avait pour lui; il lui reprochait son irréligion, il le classait dans la catégorie de *« ces grands républicains qui, après avoir capté avec des mots la faveur populaire, sont devenus des adulateurs si vils, qu'on cherche inutilement des mots propres à les peindre. »* J'aime à dire que François, ministre, créa tout exprès pour l'Évêque de Blois, dénué de ressources, une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, avec 4,000 fr. de traitement. Notre confrère n'oublia pas combien cet emploi lui avait été utile; il légua par son testament à cette bibliothèque sa riche collection de livres et de documents relatifs à la traite et à l'esclavage des nègres.

29. Le 15 avril 1784, il succéda, à Emberménil, au curé Cherrier, qui avait administré cette paroisse depuis 1757.

Le travail, la prière, l'exercice de la charité occupaient tous ses instants; il avait mérité l'estime de ses confrères et l'affection des fidèles; les renseignements que j'ai recueillis de la bouche de ses contemporains sont unanimes pour attester l'intégrité de ses mœurs et l'austérité de sa vie. « Vicaire et curé par goût, je formai le projet de porter aussi loin qu'il est possible la piété éclairée, la pureté des mœurs et la culture de l'intelligence chez les campagnards, non-seulement sans les éloigner des travaux agricoles, mais en fortifiant leur attachement à ce genre d'occupations. J'avais une bibliothèque uniquement destinée aux habitants de la campagne; elle se composait de livres ascétiques bien choisis et d'ouvrages relatifs à l'agriculture, à l'hygiène, aux arts mécaniques.... La confession établit dans la religion catholique des rapports plus immédiats entre les pasteurs et les fidèles; or, telle était, en gé-



néral, la confiance de mes paroissiens, que si je n'avais posé des bornes nécessaires à leurs révélations spontanées, souvent ils les auraient franchies. De là je concluais à la nécessité pour les prêtres d'avoir une conduite d'autant plus sévère pour eux-mêmes, que le ministère offre quelquefois des dangers personnels. » (Mém. t. II.)

30. J'ai pu constater sur les registres de la paroisse les rares absences du curé, et j'ai trouvé dans ses papiers inexplorés, conservés en 3 cartons, 2 custodes et une liasse à la bibliothèque de Nancy, des notes, des remarques, des souvenirs très-curieux sur ses voyages dans les Vosges, en Alsace et en Suisse. J'ai examiné surtout, avec le plus grand intérêt, un manuscrit autographe de Mgr. l'évêque Grégoire intitulé : *Promenade dans les Vosges*, 8 feuillets de préliminaires, 126 feuillets pour la relation. Je publierai quelques fragments de ces voyages, où il parle avec émotion du B. P. Fourier, de ses bienfaits, de son apostolat, sans oublier le pasteur Stuber, ministre luthérien, et le vertueux Oberlin du Ban de Roche, l'ami et le père de cette peuplade.... « Il leur distribuait des prix et souvent *des matières premières*. »

31. Il avait pour Dom Calmet une grande vénération ; il étudiait ses œuvres, il admirait sa piété, il imitait sa vertu de chasteté. Il fait, dans tous ses écrits, l'éloge de ce religieux « que les gens superficiels ne connaissent que par ses *Vampires*. » Il alla, comme lui, visiter le sanctuaire vénéré d'Ensielden, dont il avait lu la description dans le *Diarium helveticum* de l'abbé de Senones, et comme lui il entreprit de continuer l'histoire générale de notre province. « La vertu, disait Hall, peut être louée par Platon ou Shaftesbury, mais elle tire toute son autorité et son efficacité de la religion. Je déclare n'avoir trouvé de vertus solides que sous son égide.... Par quelle fatalité la plupart des écrivains qui ont attaqué la religion ont-ils aussi souillé leur conduite ou leurs ouvrages par des tableaux lubriques ?... Elle doit être bien horrible l'agonie d'un homme qui, en mourant, peut se dire : Je laisse un ouvrage qui me survivra pour corrompre jusqu'à la dernière postérité ! » (Mém. t. II.)

Certes, ces pensées, si bien affirmées et développées, dans

chacun des testaments, dont nous avons les copies certifiées à la bibliothèque, sont bien celles d'une âme chrétienne!

32. On ne saurait trop louer la piété filiale de Grégoire ; il honora son père et sa mère, depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'au dernier jour de sa vie: il accomplit le précepte divin avec une rare perfection. M<sup>me</sup> Grégoire était d'ailleurs une femme distinguée par l'intelligence et par le cœur, elle inspirait le respect, et sans croire, comme l'a dit un biographe, qu'elle fût janséniste, j'ai pu m'assurer qu'elle avait exercé sur son fils une véritable influence. En 1803, il vint lui-même pleurer sur la tombe de son père et de sa mère, revoir les lieux qui lui rappelaient les chers souvenirs de sa jeunesse; rien de touchant comme la pieuse méditation où il résume les sentiments que ce voyage excita dans son cœur. Aujourd'hui les tombes et les inscriptions ont disparu au cimetière de Vého comme au cimetière d'Emberménil. Les dernières volontés de Grégoire n'ont pas été remplies; mais on n'a oublié ni le lieu où reposent ses parents, ni les simples mots inscrits sur leurs tombeaux, que je ne désespère pas de relever.

Des mains pieuses ont recueilli, à Vého, la plaque en tôle qui porte l'inscription suivante : « Ci-git, attendant la résurrection, le corps de Sébastien Grégoire, fabricant des trépassés, époux de Marguerite Thiébaut inhumée à Emberménil, décédé à l'âge de 54 ans, le 27 août 1783, muni des sacrements de la Sainte Église. En érigeant ce monument à la mémoire d'un père chéri Henri son fils, ancien évêque de Blois, remercie Dieu d'avoir été élevé chrétiennement par ses vertueux parents, qu'il espère rejoindre dans l'heureuse éternité; il réclame... (La rouille couvre les dernières lignes qui étaient des prières pour le père et le fils.) La plaque a 0<sup>m</sup>,53 de long sur 0<sup>m</sup>,42 de large. Voici l'épithaphe de sa mère : « L'an de J.-C. 1803, Henri Grégoire, ancien curé de cette paroisse et ancien évêque de Blois, par piété et par reconnaissance, fit ériger ce monument à la mémoire de Marguerite Thiébaut, veuve de Sébastien Grégoire, sa mère, morte le 22 septembre 1799, à l'âge de 72 ans, munie des sacrements de la Sainte Église. Priez Dieu pour la mère et le fils. » J'ai vu sur le registre de l'état civil d'Emberménil, à la date du 11 nivôse an VII, l'extrait de décès de M<sup>me</sup> Grégoire, dont on vénérât la piété et les vertus.

33. Le bonheur a fui loin de moi depuis mon entrée dans les fonctions publiques (Mém. 1808). « Les curés sont des hommes *dévoués par choix, consacrés par état* à secourir et à soulager cette classe de citoyens, qui a le plus besoin de soulagements et de secours; ils sont obligés par les motifs les plus impérieux, les plus sacrés, de regarder cette patriotique et religieuse occupation comme un de leurs premiers devoirs, comme une de leurs plus indispensables obligations. Est-ce que les curés ne sont pas les protecteurs-nés de l'indigent ? Ils en ont été toujours l'appui et la consolation, et depuis tant de siècles ils ont été honorés du nom si tendre et si respectable de leurs pères ! Nous connaissons la province dans toute son étendue, les besoins des peuples, les vrais moyens de les soulager, l'industrie de l'homme de la campagne, celle des artisans des villes, le genre de travail propre à chaque sexe. » (Discours du 20 janvier 1789). On trouve les mêmes idées dans une brochure de 28 pages, intitulée : *Nouvelle lettre d'un curé à ses confrères*; Paris, juillet 1789. « Personne n'est lié à la société par tant de liens de bienfaisance que les curés. Unis au peuple par des relations intimes et permanentes, ils généralisent leurs affections et mettent au rang de leurs devoirs tout le bien qu'ils peuvent opérer... La nation espère beaucoup de ceux qu'elle honore de la qualité de pères spirituels..... Presque tous les cahiers exigent l'amélioration du sort des curés et des vicaires. » S'adressant au peuple, il ajoute : « Ne sommes-nous pas vos pères ? N'êtes-vous pas nos enfants ? Dans ces champs arrosés de vos sueurs, vos vœux ardents s'élèvent au ciel et sanctifient vos fatigues. Dociles à la voix des ministres qui nous remplacent, conservez fidèlement, dans vos familles, le dépôt des vérités saintes, que vous avez reçues de nous. Quand vos cœurs émus nous ont fait de touchants adieux, vous avez confié, abandonné vos intérêts à notre zèle. » A l'Assemblée nationale, il propose de charger les curés de ramener l'ordre en provoquant l'exécution des mesures décrétées. « Qui de vous ne voudrait être en ce moment au milieu de ses paroissiens pour leur faire entendre des paroles de paix et de confiance dans les travaux de l'Assemblée (23 juillet 1789). » Le 8 octobre, il énumère les services rendus par le

clergé, les dîmes abandonnées, le casuel aboli, les dons patriotiques offerts, et, pour récompense, le peuple de Paris insulte les ecclésiastiques, il les outrage, il leur fait d'odieuses menaces ! Le dimanche 11 avril 1790, dans un excellent discours, il prouve que l'intérêt des pauvres, des mœurs et de la patrie exige que les curés soient dotés en fonds territoriaux : « Les pauvres ne demandent pas d'argent, mais du pain; il y a des pauvres honteux dont l'administration ne connaîtra jamais la détresse; ils viennent vers nous et ils sont consolés. »

34. Il conserva comme un monument honorable la lettre par laquelle les paroissiens d'Emberménil lui exprimaient leurs regrets; en voici quelques extraits : « La bonté affectueuse, les soins généreux, dont vous avez bien voulu nous honorer dans la carrière pastorale, que vous avez si dignement parcourue au milieu de nous, en pénétrant nos cœurs de la plus vive reconnaissance excitent en nous les regrets les plus douloureusement sentis.... Gémissant sur notre perte, nous ne pouvons que porter envie au bonheur des peuples que votre sagesse va gouverner et qui vont devenir les ouailles d'un pontife aussi distingué par ses vastes lumières que par ses solides vertus et son zèle infatigable. Fasse le ciel que leurs cœurs partagent notre tendresse et notre attachement et fassent votre bonheur comme vous ferez le leur et avez fait le nôtre ! Tel est le vœu de toute la paroisse, qui ne vous oubliera jamais... Daignez agréer et faire agréer à Madame votre mère, qui nous restera sans doute, et dont la présence nous rappellera sans cesse l'estime et la reconnaissance que nous vous devons, l'entier dévouement des cœurs comme des services, que toute la paroisse lui fait... Elle sera pour nous un objet de tendresse auquel nous nous efforcerons de donner la preuve du respect profond et de l'attachement sincère avec lequel nous avons l'honneur d'être, vos très-humbles et très-obéissants serviteurs et paroissiens. »

Le 4 août, de Paris, l'évêque de Blois répond : « Mes chers enfants, je puis bien vous appeler ainsi, car j'ai toujours eu pour vous la tendresse d'un père, la lettre touchante que la municipalité m'écrivit le 7 mars, en votre nom, attendrit mon cœur jusqu'aux larmes; j'ai tardé d'y répondre jusqu'à ce que

j'eusse un successeur. Vous avez, ainsi que moi, désiré le révérend Père Nicolas ; les électeurs du district ont secondé vos vœux. Je suis charmé que vous passiez sous la conduite de celui qui, me remplaçant depuis mon départ, vous éclairait par ses instructions et vous édifiait par sa conduite. En me séparant de vous, mon cœur éprouva une vive émotion ; depuis mon départ de la Lorraine, mes regards se sont tournés fréquemment vers le lieu où j'ai coulé une partie de mes jours, où j'ai encore une tendre mère.. Le plus grand sacrifice que j'aie jamais fait a été de consentir à être évêque. Je sentais combien il était douloureux de m'arracher à mes parents, à mes amis, à mes paroissiens. Je ne vous dis pas adieu, car j'espère vous revoir bientôt, vous revoir tous les ans, vous revoir surtout dans l'éternité... Plus j'avance, plus je me pénétre de cette vérité que vous avez souvent entendue de ma bouche : c'est que tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir. La vie est un éclair : depuis que j'ai commencé à être votre pasteur, combien n'en avez-vous pas vu tomber autour de vous et disparaître du séjour des vivants ! La mort moissonne tous les jours et nous attend. Vous connaissez, mes frères, tous mes travaux pour vous conduire au bien, pour développer l'éducation de vos enfants. Ils conserveront sans doute et le fruit de mes soins et le souvenir de ce que j'ai fait pour eux. Témoins de mes discours et de ma conduite, je crois pouvoir vous interpellier comme Samuel, et dire que je vous ai prêché de parole et d'exemple. Quel compte n'aurais-je pas à rendre à Dieu si, par une complaisance coupable, j'avais toléré les vices !... Dieu perpétue parmi vous le ministère de Jésus-Christ et l'enseignement des vérités saintes... soyez toujours soumis aux lois de la religion et de l'État... Vous avez un curé selon le cœur de Dieu, ne contristez pas son âme... son fardeau est plus pesant que le vôtre. Dans toutes les paroisses, il est des brebis égarées... Voyez si ceux qui se montrent les ennemis de leurs curés ne sont pas presque toujours les plus mauvais sujets d'une paroisse.. Veillez à l'éducation de vos enfants, fréquentez les sacrements ; aidez-vous, aimez-vous les uns les autres ; que la charité unisse vos cœurs. Je crois avoir quelques droits à vos prières, je ne vous oublierai pas dans les miennes. Vous me serez toujours chers et si jamais je puis encore vous être utile, je me

croirai heureux de concourir à votre bonheur. Je vous embrasse tous en Jésus-Christ et je souhaite que la paix du Seigneur soit toujours au milieu de vous.

« HENRI, évêque de Blois. »

J'ai dit (note 6) qu'il avait légué 12,000 fr. à Vého et 12,000 fr. à Emberménil pour célébrer à perpétuité une messe haute suivie *du Libera* pour le repos des âmes de son père et de sa mère. A la suite de contestations entre les exécuteurs testamentaires et l'évêché de Nancy, une ordonnance du Roi (29 avril 1837) déclara qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser l'acceptation de ce legs. Le 19 décembre 1840, le préfet, par un arrêté motivé, autorisa l'acceptation par chacun des bureaux de bienfaisance de Vého, de Vaucourt et d'Emberménil, d'une somme de 500 fr. à partager également entre les pauvres de ces paroisses et les écoles des pauvres.

35. J'ai retrouvé, à Metz, dans les archives de la Société royale des sciences et arts, établie par lettres patentes du Roi (juillet 1760) et enregistrées au parlement (28 août suivant), le programme de la question proposée en 1785; le voici : « Est-il des moyens de rendre les juifs plus utiles et plus heureux en France? La Société désire que les auteurs s'attachent spécialement à examiner : si les changements qu'ils proposent peuvent s'accorder avec les lois religieuses et politiques des juifs et avec leurs préjugés; si une révolution dans leur constitution politique n'altérerait pas ce qu'il peut y avoir de louable dans leur constitution morale; si leur constitution physique ne s'opposerait pas aux changements qu'on se proposerait de leur faire éprouver; si les lois religieuses, politiques, fiscales, ainsi que les préjugés populaires peuvent admettre des modifications, et quelle serait l'influence de ces modifications sur le commerce national, l'agriculture et les arts; enfin quels sont les effets qu'ont produits les lois récentes publiées en leur faveur chez les nations voisines et ce qu'on peut en inférer. Le programme, on le voit, est sérieux, il soulève les problèmes les plus divers et les plus graves; trois concurrents présentèrent des mémoires, je les ai lus: le premier est de M. Thiéry, avocat au Parlement de Nancy (in-8°, 105 p, avec cette épigraphe:

« Il faut finir des juifs le honteux esclavage. » Le second est d'un juif polonais, M. Galkind-Hourwitz (in-8°, 65 p.) : « *Veniam pro laude peto.* » L'Académie plaça en tête des lauréats M. Grégoire, curé d'Emberménil, près de Lunéville, pour son « *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* (in-8°, 258 p.). « *Dedisti nos tanquam oves escarum et in gentibus dispersisti nos,* » (ps. 43.) Ce mémoire, couronné le 25 août 1788, comprend 27 chapitres et des notes très-curieuses, en ce qui concerne surtout l'établissement et la population des juifs à Metz. Voici en quelques mots le sommaire de chaque chapitre : I et II, considérations générales sur l'état du peuple juif depuis sa dispersion jusqu'à nos jours, tableau animé des horreurs qu'il eut à endurer. Saint Bernard, après avoir prêché la croisade, prêche contre la cruauté des croisés. On accuse le clergé d'intolérance, sa conduite envers Israël prouve sa charité; les évêques Sidoine Appolinaire et Ferréol les protègent; aux funérailles de saint Hilaire d'Arles, les juifs mêlent leur larmes à celles des chrétiens et chantent des cantiques pour célébrer sa mémoire. — III et IV, réfutation de plusieurs calomnies dont on les a chargés pendant le moyen âge, discussion des accusations portées contre eux, motifs de la haine respective des juifs et des autres nations. — V à XI, uniformité constante d'opinions et d'usages chez les juifs; réflexions sur leur caractère moral. La persécution est cause de leurs vices. On ne peut pas leur reprocher le libertinage qui flétrit et dépeuple nos villes; ils n'ont aucun de ces livres détestables, dont le but est d'attiser le feu de la débauche; la décence est chez eux une vertu presque innée. Leurs docteurs statuant sur une foule de cas particuliers ont donné un recueil de décisions, qu'on pourrait appeler le code de la modestie (p. 36, 37, 42 et surtout p. 213). Remarques savantes sur leur constitution physique; détails physiologiques, examen des causes de la fécondité de la race juive. XII à XVIII, de l'usure, du mercantilisme, des moyens de les combattre; « accordez aux juifs les droits du citoyen, vous en ferez des ouvriers intelligents, de braves soldats, des agriculteurs laborieux. Leurs ancêtres, en Palestine, toujours voués aux travaux champêtres, ne connurent que momentanément le commerce, lorsqu'on vit la flotte de Salomon cingler d'Aziangaber à Ophir. »

XIX à XXVI, la réforme, ou plutôt la révolution qu'il propose, avec de sages restrictions temporaires, n'a rien que de conforme au vœu du christianisme ; elle se concilie avec les lois politiques, civiles, fiscales des nations ; elle a un intérêt d'utilité publique ; admettez-les aux charges civiles, à la noblesse ; ouvrez-leur les académies, occupez-vous de leur éducation, reconnaissez leur droit à la propriété, et le succès de la réforme est assuré !

Le résumé et la conclusion du chap. XVII sont vraiment remarquables : le jeune curé d'Emberménil proteste en termes émus et éloquents en faveur de ce peuple « dépositaire des archives les plus antiques, des vérités sublimes les plus consolantes, qui depuis dix-huit siècles se traîne dans tous les coins de la terre pour y mendier des asiles ; calomnié, chassé, persécuté partout, il existe partout... et dans les temps déterminés par l'éternel il consolera l'Église de l'apostasie des Gentils. »

Grégoire avait entrepris une histoire générale des juifs, il voulait rectifier les erreurs de Basnage et *réfuter ses mensonges sur Saint-Cyrille* ; la révolution vint interrompre ce travail. Il était venu à l'Assemblée constituante avec l'intention d'y plaider la cause des juifs, il tint parole ; il y dénonça les vexations exercées contre ceux d'Alsace ; il demanda que le décret qui leur accorda l'état civil fût appliqué aux juifs portugais, espagnols, avignonnais.... Quant aux allemands, il réclama un ajournement à jour fixe pour réfuter *les Paralogismes* de l'abbé Maury. (*Monit.*, 1790, n° 30.) Le mercredi 14 octobre 1789, sur la demande des députés de Lorraine, plusieurs envoyés juifs des trois évêchés d'Alsace et de Lorraine sont admis à l'Assemblée nationale. Leur président M. Berr expose sa requête à *Messeigneurs les députés* et il remet un mémoire. L'Assemblée leur donne séance à la barre et arrête que leur affaire sera traitée dans la présente session. (*Mon.* 1789, n° 74.) Les synagogues de France votèrent des remerciemens à Grégoire. Il raconte, dans ses mémoires, qu'à Amsterdam, entouré des juifs les plus distingués, tels qu'Acosta, président de l'Assemblée nationale de Hollande, Cappadoce, savant médecin, Asher, avocat, etc., etc., il alla visiter les synagogues portugaises, allemandes et celle qu'on nomme *Felix libertate* Assis au milieu des *Parnassim*, il écouta les harangues des rabbins



qui, au nom de leurs frères, lui adressaient des félicitations; il entendit son nom intercalé dans les strophes d'un cantique d'actions de grâces. Plus tard, en Allemagne, il reçut le plus cordial accueil chez les juifs de Francfort, de Berlin, de Dessau surtout et de Seezen.... « On a tellement à cœur, dit-il, que l'intelligence des enfants franchisse le cercle étroit des idées commerciales, que, dans les écoles, on travaille sans cesse à les en éloigner, » les élèves du lycée de Seezen ont chacun un petit jardin, et le fondateur, M. Jacobson, se propose d'établir une colonie de juifs agricoles dans un vaste domaine, dont il projette l'acquisition. Pour éveiller le zèle des juifs de France, d'Allemagne, de Hollande, Grégoire publia sous le titre d'*Observations nouvelles* divers opuscules, qu'on traduisit en hollandais, en allemand, en italien. Une partie de la traduction italienne est due au patriarche de Venise, Yamboni, avec des notes en faveur des juifs de cette contrée.

Dans l'*Histoire des sectes relig.*, t. III, liv. V (1828), Grégoire consacre 13 chapitres à l'exposé des sectes judaïques; il complète et rectifie la dissertation savante couronnée par l'Académie de Metz en 1788. Je ne citerai qu'un passage : « Le grand nombre de juifs devenus les uns protestants, les autres catholiques, est un des faits remarquables du XIX<sup>e</sup> siècle... De ces conversions, il en est qui ont eu pour motif des considérations secondaires, mais d'autres sont étayées sur la conviction de l'esprit, la pureté des intentions, la grâce du Rédempteur. L'impulsion est donnée et cette révolution morale, que les gouvernements, les juifs et les chrétiens envisagent sous des aspects différents, n'est que l'intermédiaire par lequel la Providence accélère l'accomplissement de ses décrets. — La dispersion des juifs et leur conservation seraient incompréhensibles, si elles n'étaient point miraculeuses. Les mêmes oracles qui ont prédit cette dispersion annoncent qu'après avoir erré pendant des siècles sur le globe, sans chef, sans temple, sans autel, ils reconnaîtront celui que leurs ancêtres ont percé et qu'ils en verseront des larmes de douleur. (Zach., 12, 10.) L'Église catholique conserve la douce espérance qu'ils entreront dans son sein et la consolera de ses pertes (p. 428).

36. Louis XVI, dont le curé d'Emberménil avait *admire*

(c'est le mot de l'abbé Jennat et des contemporains!) *la bonté, la justice, l'esprit de progrès*, tenta de son propre mouvement toutes les améliorations réclamées plus tard; il avait donné le rare exemple d'un prince prévenant les besoins de ses sujets... il le disait avec raison à l'Assemblée le 4 février 1790 : « Vous savez qu'il y a plus de dix ans, et dans un temps où le vœu de la nation ne s'était pas encore expliqué sur les assemblées provinciales, j'avais commencé à substituer ce genre d'administration à celui qu'une longue et ancienne habitude avait consacré. » Le 19 octobre 1789, le président de l'Assemblée donne au roi un titre plus touchant que celui de *restaurateur de la liberté*, c'est celui du *meilleur ami de la nation*. (Visite au roi et à la reine, *Monit.* 1789, n° 74, p. 308.)

37. Voir entre autres les trois brochures de Mory d'Elvange, notre confrère, lauréat de l'Académie en 1780, martyr de la Révolution en 1794; États, droits, usages en Lorraine; Fragments historiques; Serments, pouvoirs, instructions (n° 716, 717, 719, 734, cat. Noël). Il était l'ami des libertés publiques, il démontre que la Lorraine jouissait autrefois des droits que le roi de France accordait au peuple français, par arrêt du Conseil d'État concernant la convocation des états généraux du royaume (5 juillet 1788); il avait rassemblé les documents les plus précieux pour une histoire complète du droit public en Lorraine, deux gros recueils in-folio, dont l'inventaire fort incomplet commence au n° 323 du catalogue raisonné de M. Noël. « Nos privilèges, dit-il au prince, peuvent vous paraître des chaînes, c'est la loi constitutive de notre province, où le prince avait le pouvoir de faire le bien, mais était dans l'heureuse nécessité de ne point être despote. »

38. Consulter aux archives de la Meurthe les six registres de documents analysés et collationnés par notre infatigable et savant confrère, M. H. Lepage. On y trouve, outre les délibérations de l'assemblée provinciale de 1787 à 1789, un ensemble très-curieux de requêtes, de mémoires, de lettres et les noms les plus autorisés de la province : Mory d'Elvange, le marquis de Clermont-Tonnerre, le baron de Custines, le prince de Beauvau, M. Coster, les évêques de Nancy et de Saint-Dié... Tout y est traité : corvées, chemins, agriculture, tarifs, impôts

directs et indirects, commerce, navigation de la Sarre, bois, forêts, bibliothèques, postes, ponts, hospices, etc., etc... Le ton des délibérations, des discussions, des discours, est fort digne. — Le procès-verbal du 10 août 1787 est signé par l'évêque de Nancy, président, par M. de la Porte, intendant de la province (l'intendant est l'homme du roi, l'homme de la loi, l'homme du peuple), par M. Gossin, lieutenant-général du bailliage de Bar. Le 17 juin 1788, requête du curé de Nomexy, au sujet d'une contestation avec M. Gaudel, qui a pris dans l'assemblée municipale la qualité de *seigneur*, qui n'est *due qu'au roi*. Le 30 octobre 1788, on réclame le rétablissement des états généraux ; — correspondance, très-curieuse avec MM. Necker, le comte de Brienne, le comte de Custines ; deux circulaires à MM. les curés de la province (4 août et 21 décembre 1789). On refusait de payer les tailles, on s'insurgeait dans les cantons de Fénétrange et de Sarrebourg.

Il n'existe aucune collection complète des célèbres cahiers, ainsi que le prouve cette lettre de la Commission intermédiaire, que j'ai trouvée aux archives ; elle est adressée de Nancy, le 18 avril 1789, à M. Dailly, conseiller d'État, qui demandait communication de ces cahiers : « *Vu le petit nombre des bailliages de notre province ayant fait imprimer leurs cahiers et les autres ne jugeant pas à propos de les communiquer, nous ne pouvons répondre complètement à votre désir. Pour vous montrer notre bon vouloir, nous avons prié M. Duquenoy, l'un de nous, député aux états, de vous présenter de notre part tous les exemplaires qu'il nous sera possible de réunir avant notre départ.* »

39. A l'aurore de la Révolution, je crus sourire à la liberté, je me livrai à cet élan avec la loyauté et le dévouement sans bornes qui animaient un cœur brûlant du désir de concourir au bien de ses semblables, de ramener la vertu, le bonheur sur la terre... C'est ainsi que Grégoire s'exprime dans ses mémoires, en 1808, lorsque des déceptions amères ont remplacé ses illusions... « Dans les dix-neuf siècles révolus depuis 19 ans, « on a fait sur le cœur humain un cours expérimental le plus « complet, le plus désolant... » (p. 456). Écoutons-le, lorsque, le

20 janvier 1789, il parlait *au nom de tous ses confrères*, en l'assemblée des Trois-Ordres, tenue à Nancy (14 p. in-8°).

« En ces jours si désirés et si longtemps attendus, jours que  
« l'on peut appeler l'aurore du bonheur de l'empire français  
« et auxquels notre auguste monarque, écartant pour jamais de  
« son trône l'odieux despotisme, y a fait asseoir la vérité, la  
« justice, la bonté, et nous annonçant qu'il ne veut régner que  
« par les lois, se propose de leur donner bientôt une sanction  
« vraiment constitutionnelle, en rassemblant la nation, pour, au  
« milieu d'elle, comme un père au sein de sa famille, régler  
« la dépense, la combiner avec la recette, réformer les abus,  
« voir le mieux et le faire.... Oui, sans doute, les curés vont se  
« permettre d'élever la voix, avec la franchise qui convient à  
« leur caractère, avec la loyauté de ces temps auxquels tout  
« citoyen pouvait sans craindre réclamer ses droits, exposer  
« ses griefs, les faire juger par ses pairs, les proposer à la na-  
« tion assemblée, les mettre même sous les yeux de son  
« prince, sûr d'être écouté et jugé sans acception de personne.  
« Le clergé n'est qu'un en lui-même, mais il est juste et même  
« nécessaire d'en classer les différents ordres pour leurs repré-  
« sentants aux états :

« 1° Celui de MM. les évêques, le premier de tous incontes-  
« tablement ; — 2° les chapitres de cathédrales, auxquels il faut  
« joindre les collégiales ; 3° les abbés réguliers et séculiers,  
« avec les autres prélats inférieurs, titrés, réguliers ou en  
« commande ; 4° les curés, vicaires et autres ecclésiastiques  
« séculiers ; 5° les maisons religieuses des deux sexes.

« Citoyens comme eux, nous avons un droit incontestable  
« d'avoir des représentants de notre ordre et choisis par nous.  
« Nosseigneurs les évêques, que nous respectons et que nous  
« honorons comme nos supérieurs ecclésiastiques, rendent  
« souvent les services les plus essentiels aux provinces par  
« leurs vertus patriotiques, leurs lumières et leur crédit. Dans  
« les temps calamiteux, ils peuvent en être la ressource, comme  
« vient de nous en convaincre le digne Prélat de ce diocèse,  
« qui, par son active charité, ses aumônes abondantes, ses  
« sages précautions..... Nous considérons les prélats du se-  
« cond ordre, les membres des chapitres ; nous estimons les

« religieux, persuadés qu'il est avantageux non-seulement à  
« l'Église, mais encore à l'État d'en avoir. .... Nous serons ap-  
« puyés par NN. SS. les évêques auxquels on a souvent ouï dire  
« que plus leurs curés seront honorés, plus ils le seront eux-  
« mêmes.... par les religieux, ils nous sont attachés, nous som-  
« mes souvent leur appui, plusieurs partagent nos peines et nos  
« travaux..... Nous demandons donc qu'aux états provinciaux  
« les curés de la province et autres ecclésiastiques classés avec  
« eux aient des représentants pris dans leur ordre et choisis par  
« eux, eu égard à leur nombre et à la masse des revenus qu'ils  
« portent à la contribution, proportionnellement aux autres  
« ordres du clergé. »

L'assemblée était trop nombreuse pour délibérer; elle nomme 48 commissaires, Grégoire est du nombre, ainsi que le brave et infortuné Custines, trainé plus tard à l'échafaud... Il écrit aux curés : « Nancy, le 22 janvier 1789. Nous avons assisté à l'assemblée des Trois-Ordres fixée à Nancy, à laquelle vous étiez tous invités. Elle a formé une commission chargée de s'occuper d'un plan d'organisation des états provinciaux, pour être présenté et soumis à l'Assemblée nationale de Lorraine. On vous adresse des exemplaires du discours prononcé le 20 à Nancy. Comme le cri général doit se former des réclamations individuelles, il est intéressant que vous manifestiez vos sentiments, dans la circonstance présente..... Comme curés, nous avons des droits. Depuis douze siècles peut-être ne s'est-il jamais présenté une occasion si favorable de faire valoir ces droits, de développer des sentiments de patriotisme, d'honorer le ministère sacré dont nous sommes *essentiellement une partie constitutive*. Nous vous prions d'envoyer des lettres d'adhésion par lesquelles vous déclarerez, comme nous l'avons fait avec l'ordre de la noblesse, que vous consentez volontiers à être compris, avec le tiers, dans une forme commune de toutes les impositions pécuniaires, à raison de vos facultés; vous demanderez ensuite que l'ordre des curés et en général le clergé séculier de second ordre soit admis par ses députés aux états provinciaux et généraux. Vous adresserez vos lettres franches, autant qu'il se pourra, soit à M. Guilbert, curé de Saint-Sébastien, soit à M. Grégoire, curé d'Emberménil, à l'hô-

tel des Trois-Maures, à Nancy.... Daignez, Messieurs, préparer des observations et des mémoires sur tous les objets à traiter dans ces états, qui doivent fixer notre bonheur et l'assurer sur une base solide. »

Le bailliage de Nancy nomma deux députés ecclésiastiques, Mgr de La Fare et Grégoire. Le mandement de Mgr Anne-Louis-Henri de La Fare (19 décembre 1789) et sa belle et patriotique allocution, comme président de l'ordre du clergé pour le bailliage de Nancy, aux membres réunis pour l'élection des représentants aux états généraux (30 mars), justifient bien l'éloge que le curé d'Emberménil faisait de son évêque dont le discours, à l'église Notre-Dame (4 mai 1789), plein de sentiments généreux, fut applaudi avec enthousiasme, malgré la sainteté du lieu et la présence du Roi.» (Thiers, *Hist. de la rév.*, t. I.)

M. Thiers n'a pas été juste dans ses appréciations sur Grégoire, il en parle *peu* dans l'*Histoire de la révolution*, il en parle *mal* au 3<sup>e</sup> volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. La protestation émise de M. le député Marchal, publiée, le 8 juin 1845, par le *Courrier français*, est conservée à la Bibliothèque de Nancy, ainsi que des lettres fort curieuses au sujet de cette polémique. La science de Grégoire, son dévouement aux fonctions pastorales étaient fort appréciés par ses confrères; ses contemporains n'avaient pas oublié l'effet de ses sermons à Réchicourt-le-Château (1779), au sujet de l'institution d'une rosière, dont la médaille est conservée pieusement dans la paroisse. (Voyez la notice de M. Arthur Benoit, 1872.)

Quelques extraits feront bien comprendre la fidélité avec laquelle il conserva la foi, les souvenirs de sa jeunesse et le genre de ses prédications. « Le christianisme, dans ses fêtes, s'empare de l'esprit et du cœur pour éclairer l'un et purifier l'autre; au bruit de l'airain, qui ébranle les airs, chacun se rend au temple sous un costume plus soigné, image du respect.. .. Tout lui retrace sa misère et sa dignité, son origine et ses hautes destinées; les statues, les tableaux, les discours, les cantiques lui disent que les humains sortis d'une tige commune ne composent qu'une famille.... Pères et enfants, maîtres et serviteurs, magistrats et citoyens, là tout est placé sur la ligne

de l'égalité ; point de distinctions que celle du sacerdoce.....»

L'orateur chrétien rappelle à l'assemblée ce que chacun doit croire et pratiquer, craindre ou espérer par de là les bornes de la vie;... au nom du ciel, il commande, il exhorte, il attendrit. Un concert de louanges et de supplications élève les âmes vers le ciel et dans ces prières communes on mentionne spécialement les affligés, les malades, les voyageurs, les amis, les ennemis et la patrie.... Les fêtes votives, les processions, les pèlerinages.... ont été sagement encouragés.... D'après mes observations, l'infortuné Roucher avouait s'être trompé en assurant que la Fête-Dieu est la seule de nos solennités qui inspire la joie.. Aux fêtes politiques s'associaient partout les cérémonies de la religion... La France applaudit au rétablissement de la fête de Jeanne d'Arc, à Orléans... On peut féliciter Beauvais d'avoir renouvelé la procession en l'honneur de l'héroïne Jeanne Hachette, où les femmes précèdent les hommes..... Les fêtes commandent le respect envers la majesté divine, un grand intérêt les inspire... Elles parlent à l'esprit et au cœur de ce qui mérite l'estime des hommes, de ce qui les unit, les instruit, les améliore : telles étaient, pour la plupart, celles dont Salency fut le modèle. La tradition en attribue l'origine à saint Médard, évêque de Noyon. En 1772, un procès des habitants contre le seigneur, qui s'arrogeait le droit de choisir la rosière, tira de l'obscurité cette fête continuée modestement depuis quatorze siècles. Target, à cette occasion, fit un plaidoyer célèbre et obtint, en 1774, un arrêt du Parlement qui maintenait le droit de la commune. Bientôt ailleurs furent instituées des fêtes analogues ; . aucune ne fut jamais organisée avec tant de sagesse, ni célébrée avec tant de piété ; aucune, en si peu de temps, ne produisit des effets aussi consolants que celle de Réchicourt-le-Château, fondée par un curé nommé Marquis, qui, luttant contre tous les obstacles avec un courage infatigable, dépensa une somme considérable pour y former cette institution... J'atteste, sans crainte d'être démenti, que, grâce à cette institution au succès de laquelle on avait su lier l'intérêt et l'honneur de toutes les familles, cette paroisse était devenue, en peu d'années, une des plus vertueuses qu'on pût citer....» Sans la religion, toutes vos solennités laisseront dans l'âme un vide que rien ne pourra remplir ; puisque cette religion est fondée sur

les besoins de l'homme, sur les principes conservateurs de l'ordre social, la détruire, ce serait ébranler la société ... » (*Hist. des sectes relig.*, t. I., chap. I.)

40. « Nommé aux états généraux, j'arrive à Versailles... Là, pendant deux mois, s'établit une lutte entre les évêques et les curés... ceux-là combattaient : contre et ceux-ci pour le vote par tête et la réunion des ordres. J'accélérai cette réunion par une brochure de 40 pages, sous ce titre : *Nouvelle lettre aux curés*, écrite avec une sorte d'impétuosité et dans laquelle je dévoilais sans ménagement les intrigues du haut clergé et de la noblesse ; j'y prédis que si le bonheur luisait sur l'horizon de la France, il sortirait du sein des orages. Les orages ont éclaté, quand arrivera le bonheur ? Cet écrit, réimprimé dans les provinces, y fut répandu avec profusion. » (Mém., 1808.) Je dirai plus tard le rôle de Grégoire *au club breton, à la société des Jacobins*, ses relations avec le parti extrême de la constituante, ses méfiances contre le haut clergé et le roi lui-même, qui *l'aurait attaqué* dans des lettres confidentielles, l'offre d'un évêché, qu'il considérait comme une insulte, puisque les cahiers « *défendaient* expressément aux députés d'accepter aucune grâce ou faveur de la cour pendant la durée de leurs pouvoirs et les trois années qui suivront. » Et cependant, si son langage est passionné, s'il attaque les abus avec une sorte de violence, il respecte le vieil édifice, il n'est pas un ennemi convaincu de la monarchie, ainsi qu'il le crut plus tard, sur la foi de ses amis politiques. — Je n'analyse pas cette lettre, j'en cite textuellement ce qui est de nature à convaincre les plus incrédules.

« Cinq années se sont écoulées depuis l'ouverture des États. Des discussions multipliées ont dévoré ce temps précieux et qui coûte si cher à la nation. Les évêques paraissent se confédérer avec la majeure partie de la Noblesse contre le Tiers-État ; nous touchons au moment d'une scission aussi éclatante que funeste... Dans cette conjoncture désastreuse, que doivent faire cent quatre-vingts curés qui agissent au nom de quarante mille ?... J'ai cru qu'il serait utile de dévoiler les pièges qu'on nous tend et de soumettre à l'examen les sophismes par lesquels on veut nous séduire... Voilà l'épouvantail qu'on



agit sans cesse devant vos yeux... Le Tiers veut que la loi règne sur tous et qu'elle ne soit plus pour les grands une toile d'araignée que détruit le souffle de leur puissance ; mais il ne prétendit jamais anéantir un corps réputé nécessaire à la monarchie, comme un intermédiaire qui tempère l'activité du Gouvernement, qui oppose de grandes places, de grands emplois, de grands noms au despotisme... Ouvrez les cahiers du Tiers, leur vœu unanime est que la Noblesse, accessible au mérite, en devienne le prix... Détruit-on la Noblesse lorsqu'au contraire on veut en rehausser l'éclat en la ramenant à son institution primitive ? Dès que l'ordre de la Noblesse est conservé, celui du Clergé est assuré ; l'intérêt du Tiers est de conserver un ordre classé avant la noblesse et dans lequel il peut introduire ses membres... Mais le Tiers attentera aux propriétés... Quelques écrivains ont voulu contester à l'Église le droit de propriété, sous prétexte qu'elle ne peut aliéner. En partant de ce principe, on va nous prouver que le Roi ne possède pas ses domaines, ni les mineurs leurs biens... — Presque tous les cahiers exigent l'amélioration du sort des curés et des vicaires... Mais, dit-on, il faut contenir le peuple, et si vous ne réprimez les efforts des communes, le gouvernement monarchique est détruit et nous tombons dans la démocratie. *Je pose en fait qu'aucun cahier ne demande une constitution républicaine, qu'aucun député ne désire se soustraire à l'autorité royale... Interrogeons l'histoire... Est-ce le Tiers qui trama les guerres de la Ligue et de la Fronde ? Non ; il allait seulement verser son sang pour assouvir l'ambition des grands... Depuis quarante ans, les droits essentiels du corps lévitique ont éprouvé bien des échecs ; le droit ancien, plus ancien même que la monarchie, d'occuper le premier rang dans les assemblées des Trois-Ordres était acquis au clergé... Un ordre jaloux l'a déjà entamé... Louis XVI leur servira de modèle ; ils n'en trouveront pas de plus beau... Si le peuple se porte à des excès, n'en accusez que l'injustice des lois exclusives, les vexations tortionnaires qui provoquent sa fureur... Le peuple se débat dans les filets de la fiscalité et les entraves de la féodalité ; en proie à ces deux sangsues, il défend avec peine contre elles sa malheureuse existence. Son sel*

et son pain, la bure dont il se couvre, son industrie, son travail, tout est frappé du fléau des impôts... Il est livré aux vexations arbitraires des maîtrises, des intendants, des sub-délégués, des receveurs des finances, des procureurs, des priseurs-jurés, des sbires de la ferme... Comment ne s'aigrirait-il pas quand, au fardeau du travail joignant celui des tailles, il voit que l'impôt frappe légèrement sur ces célibataires luxurieux qui peuplent et dépeuplent nos villes... sur quelques gentilshommes dont la fortune s'est fondue en meutes, en chevaux, en cartes... sur quelques prélats fastueux... sur ces ecclésiastiques mondains... sur certaines classes de moines, sur tant de chanoines... qui se croient supérieurs à l'utile pasteur, l'ange tutélaire de son hameau... Cette tirade, je le prévois, va m'attirer la colère des intéressés et leur haine ; je ne les paierai pas de retour ; ma haine tombe, non sur des personnes, mais sur des vices qui outragent la majesté du sacerdoce et de la religion... Faut-il s'étonner qu'il devienne factieux cet infortuné campagnard... contraint la nuit d'aller disputer au gibier ce champ ensemencé... dévasté en un moment par des animaux que des lois barbares conservent pour le plaisir d'un seul et le malheur de mille... quand ce pauvre esclave de la banalité... forcé de porter moudre sur ses épaules, à grande distance... le peu de grain d'une qualité inférieure... doit, pour obtenir de moudre, soudoyer l'avarice et l'ivrognerie, ou perdre un temps précieux jusqu'à ce qu'on ait fait passer les *non-banniers*, dont on veut s'assurer la pratique... quand les coupes de la forêt communale sont vendues pour les maîtrises... quand les satellites de la ferme empêchent ce triste villageois, sous peine d'être traduit à la chambre ardente, de puiser, dans une source salée, un peu d'eau pour préparer un mauvais potage... quand, épuisé d'inanition et de maladie, il ne peut recevoir, qu'en contrebande et à l'insu des suppôts de l'*accise*, le peu de vin que son curé lui envoie... quand sa femme éplorée, étouffant ses soupirs... quand... lecteur sensible, arrêtez un moment pour confondre vos gémissements et vos sanglots avec les miens. Être éternel ! si ta religion sainte ne disait au malheureux que son existence ici-bas n'est que le berceau de la vie,

que dans une région plus heureuse tout cri cessera, toute larme sera essuyée .. que la vertu aura son prix, que l'équilibre rétabli justifiera ta providence...

« Le Tiers sanctionnera sans balancer l'unité du culte catholique, la succession au trône dans la famille d'un roi qu'on aime... Au vrai, de quoi s'agit-il? Est-ce d'ébranler le trône et l'autel? Non, messieurs.. Pénétrés de vénération pour nos premiers pontifes, il est notoire qu'ayant toujours des raisons pour les honorer, nous désirons en avoir toujours pour les estimer et les aimer. La gloire de nos chefs n'est-elle pas la nôtre?... On calomnierait sans doute l'auteur de cet écrit... on va répéter et répéter qu'il sonne le tocsin contre les évêques, tandis qu'au contraire il fait profession d'une vénération profonde pour la personne des uns et pour la dignité de tous ; mais la vérité, la justice, la patrie, la religion sont infiniment plus respectables... Notre résolution n'est point inconsidérée... nos idées ont mûri dans le calme... Toute la France crie, le peuple gémit, la patrie nous tend les bras... et c'est au nom de la religion qu'une partie du clergé, la minorité de la noblesse et les communes vont, autour de leur roi, se rallier sous le drapeau de la patrie... »

41. Le 3 frimaire an x, le citoyen Grégoire, orateur de la députation envoyée au gouvernement par le Corps législatif, rend un juste hommage aux citoyens Consuls; le tableau de la situation intérieure et extérieure lui inspire le plus vif intérêt et les plus douces espérances. « La paix est arrivée sur les ailes de la victoire... Échappée aux orages qui ont assiégé son berceau, aux malheurs qui ont tourmenté son enfance... tranquille au dedans, respectée au dehors... la République fait son entrée solennelle dans l'univers, et s'assied majestueusement aux rangs des premières puissances... Aux fureurs de la Ligue, aux délires de la Fronde, succéda un siècle illustré par les monuments du génie... Le caractère national, retrempe au milieu des tempêtes révolutionnaires, va développer son énergie et s'élancer vers tout ce qui est beau, tout ce qui est grand... »

Certes, ce langage est convenable et digne : le conventionnel a oublié sa haine contre la royauté, la violence de ses haran-

gues dans les clubs, les expressions cruelles de ses écrits révolutionnaires. Il souhaite « que le Gouvernement, par des « lois sages, conduise la République au plus haut degré de « félicité », mais il déclare « qu'il s'inclinera toujours devant « la souveraineté nationale. » Dans une lettre du 18 floréal (an XII), aux membres de la commission des Dix, il promet « *la soumission la plus sincère au vœu que la nation aura librement émis sur l'organisation de son gouvernement. Quand le peuple, devant la majesté duquel tout doit s'incliner, et de la souveraineté duquel dérivent tous les pouvoirs, aura parlé, chacun doit obéissance loyale et entière... J'ai prêté le serment et l'on peut compter sur ma fidélité, plus que sur celle des flagorneurs... j'obéis à ma conscience... Revêtu de la robe sénatoriale, j'ai pensé comme Cicéron : Nemo aut in dicendo liberior, aut ad libertatem civium tuendam paratior esse debet senatore.* »

Au Sénat, il vota contre l'impérialité héréditaire, contre l'usurpation des États romains, contre la création des droits réunis, des tribunaux exceptionnels, et surtout il protesta, au nom de la religion, contre le divorce, et, malgré cette opposition, l'Empereur, qui avait l'âme grande, apprécia la loyauté, le courage de l'ancien évêque de Blois; il le consulta plus d'une fois sur les matières ecclésiastiques; il lui rendit justice à Sainte-Hélène.

On conserve, à la Bibliothèque de Nancy, les lettres patentes du titre de comte, signées de Napoléon et scellées du grand sceau, délivrées de Bayonne, le 25 juillet 1808, à son cher et ami Grégoire. Son écusson est D'Argent à la croix pattée de gueules, franc quartier des comtes sénateurs (*d'azur à un miroir d'or en pal, après lequel se tortille un serpent d'argent*), brochant sur le tout.

En terminant les notes de cette première partie, je dois avouer que plus d'une fois, dans le cours de ces études, j'ai répété, avec une sorte d'effroi, le mot de Pascal. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel monstre, quel cahos, quel sujet de contradictions?... Mais Bossuet, dans sa calme raison et dans sa foi, a expliqué l'énigme : « Ce qu'il y a de si grand dans l'homme, est un reste de sa première

institution; ce qu'il y a de si bas... c'est le malheureux effet de sa chute.. »

Je ne cherche pas à justifier l'abbé Grégoire, je me borne seulement à réunir les éléments d'une sentence équitable : *Si judicas, cognosce...* a dit un Tragique, et d'ailleurs nos Livres saints le déclarent : Tout homme a péché... *Non est homo justus in terra qui faciat bonum et non peccet.* » (Eccl. 7.)



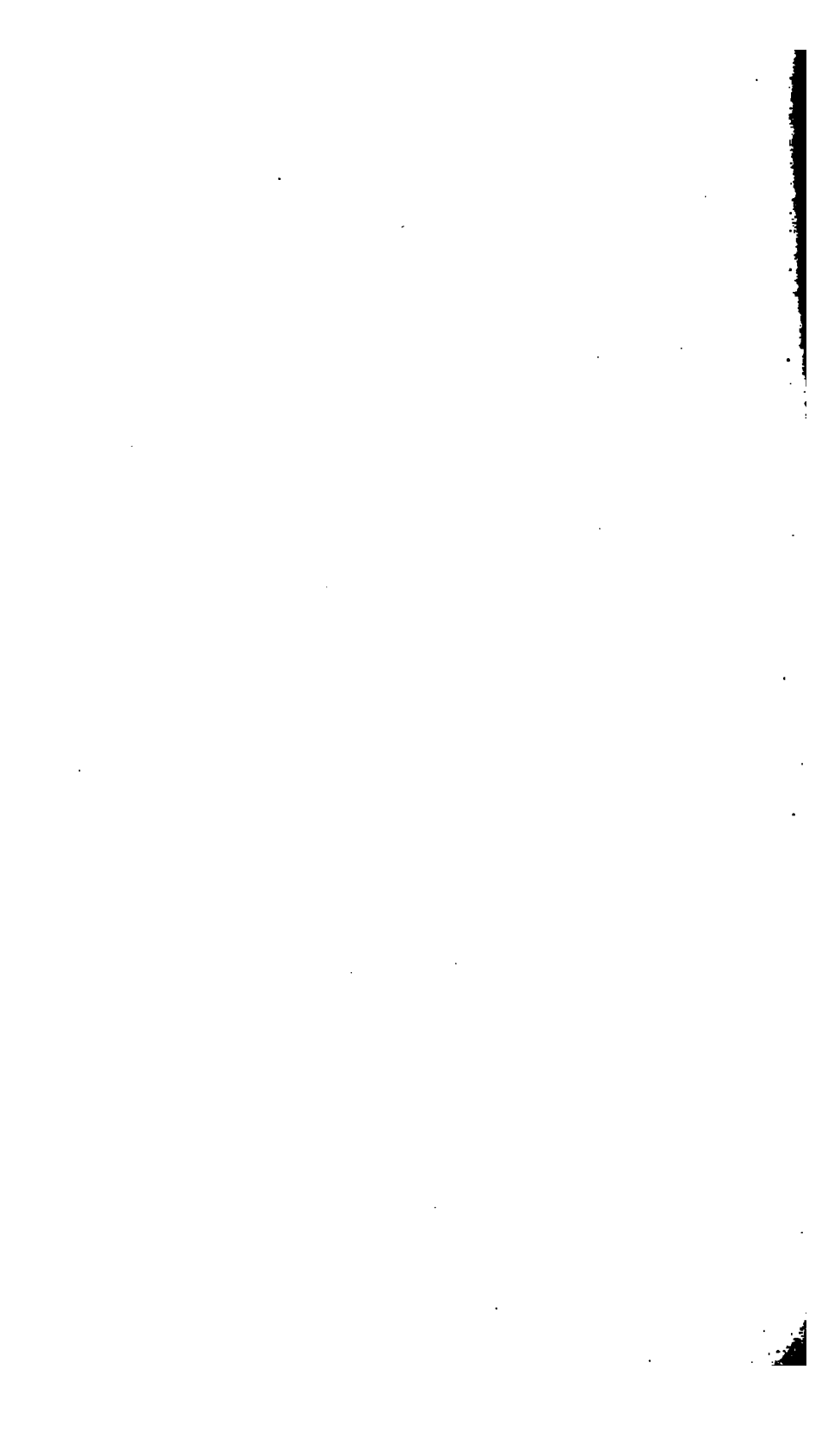
## ERRATUM IMPORTANT

---

Page 72. 6<sup>e</sup> ligne, *au lieu de* ceux-là combattaient : contre et ceux-ci pour..... *lisez* : ceux-là combattaient contre et ceux-ci pour....

Page 72. 28<sup>e</sup> ligne, *au lieu de* cinq années, *lisez* : cinq semaines.

---





LA VIE ET LES ŒUVRES  
DE  
L'ABBÉ GRÉGOIRE

(1789-1831)

PAR L. MAGGIOLO

REVUE HISTORIQUE

1<sup>re</sup> Fascicule

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>

11, RUE JEAN-LANOTTE, 11

1884



LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

L'ABBÉ GRÉGOIRE

1789-1831

~~~~~  
**Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas pour 1883.**  
~~~~~

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

L'ABBÉ GRÉGOIRE

1789-1831

PAR L. MAGGIOLO

RECTEUR HONORAIRE



NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>e</sup>

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

—  
1884



# LA VIE ET LES ŒUVRES

DE  
L'ABBÉ GRÉGOIRE<sup>1</sup>

1789-1831

*Si judicas cognosce.*

---

Les récits des contemporains, les pièces d'archives, les documents inédits, le *Moniteur*, « ce répertoire redoutable », m'ont fourni les éléments de cette longue et patiente étude. Dans une première partie (1750-1789)<sup>2</sup>, je vous ai raconté son enfance chrétienne et pauvre, son adolescence laborieuse et chaste, les actes de son ministère à Marimont et à Emberménil et j'ai analysé ses travaux littéraires couronnés, l'*Éloge de la poésie*, par l'Académie de Stanislas, en 1781, l'*Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, par la Société royale des sciences et des lettres de Metz, en 1778.

Dans cette seconde partie (1789-1831), j'aurais voulu, en quelques pages d'une critique sévère, apprécier la

1. Mémoire présenté à l'Académie de Stanislas.

2. 1 vol. in-4°. Nancy, 1873.

nature, le caractère, la vie du célèbre abbé, à l'époque surtout de son délire révolutionnaire, « de ses jours caniculaires », comme il les appelle. Mais la sagesse de nos règlements m'impose un plan plus modeste, je me bornerai simplement à mettre sous vos yeux, année par année, ou plutôt jour par jour, ses écrits, ses motions, ses votes, ses discours, ses actes, afin que chacun, dans la liberté et l'indépendance de sa conscience, puisse, en connaissance de cause, juger cet homme étrange, dont la mémoire, il l'avait prédit, a été et est encore « en proie à la rage des partis ».

Durant un demi-siècle (1781-1831), l'abbé Grégoire a été membre de notre compagnie; j'aurai rempli un devoir de justice en retraçant, avec une religieuse impartialité, *sine ira et studio*, les phases diverses de sa vie si calme au début, si troublée en son cours, si tourmentée jusqu'à son dernier soupir.

**I. 1789.** — Né monarchique, comme la France de l'ancien régime, le curé d'Emberménil a dû son élection aux États-Généraux, à l'estime de ses confrères, à son discours à l'assemblée des trois ordres, à Nancy<sup>1</sup>, surtout à ses deux circulaires aux curés (20 et 22 janvier), dans lesquelles il affirme de la manière la plus explicite, la plus spontanée, « sa vénération pour ses supérieurs ecclésiastiques, *son admiration, son respect* pour la personne d'un monarque, que l'on peut louer sans flatterie ».

Arrivé à Versailles, il prend une part active aux dis-

1. Discours du 20 janvier.



cussions de la Chambre du clergé, il y soutient « avec impétuosité » le vote par tête et la réunion des trois ordres. Dans une *Nouvelle Lettre d'un curé à ses confrères*<sup>1</sup>, il expose tout à la fois « les relations intimes et permanentes qui unissent les pasteurs aux paroissiens, dont ils sont les « pères spirituels », et aussi « les misères du peuple qui se débat dans les filets de la fiscalité..., l'injustice des lois exclusives et tortionnaires, qui provoquent sa fureur.... » Il ne ménage ni à la noblesse ni à l'épiscopat quelques attaques mal déguisées, mais il renouvelle ses protestations d'inviolable fidélité à la monarchie. « Je pose en fait qu'aucun cahier ne demande une constitution républicaine, qu'aucun député ne désire se soustraire à l'autorité royale. » Il repousse, comme une calomnie et un outrage, « tout ce qui pourrait porter atteinte à l'unité du culte catholique, à la succession au trône, dans la famille d'un roi qu'on aime ». Après le 10 août, entraîné vers la République, il cherchera vainement, par la violence de ses attaques, à détruire l'expression de cette foi monarchique si loyalement affirmée.

10 juin. — Le Tiers assemblé invite la noblesse et le clergé à venir dans la salle commune pour y porter remède aux malheurs publics. L'inquiétude est partout, la province s'agite, Paris est affamé; l'abbé Sieyès propose de donner défaut contre les non-comparants de la noblesse et du clergé. Trois curés du Poitou se présentent; Grégoire juge plus utile de rester encore dans la salle du clergé, mais il écrit au président Bailly, pour motiver sa résolution. Le dimanche 14 juin, à la séance

---

1. Paris, juillet 1789.

du soir, il fait son entrée avec cinq autres ecclésiastiques ; le curé Dillon, dans son discours, exprime « le respect et l'amour du clergé pour le monarque.... » Il est fort applaudi.

17 juin. — A une heure après midi, l'ordre du Tiers, sur la motion de Sieyès, se constitue sous le titre d'*Assemblée nationale*, à la majorité de 481 voix contre 119<sup>1</sup>.

20 juin. — La salle est fermée par ordre ; l'Assemblée s'installe au Jeu de paume, « triste lieu, démeublé, pauvre ». Grégoire, le premier, prête le serment de ne point se séparer avant l'achèvement de la Constitution ; l'austère Rabaud, ministre cévénol, et D. Gerle. « un bonhomme de chartreux, d'excellent cœur, de courte vue », imitent son exemple. Le 22 au matin, le curé d'Emberménil se trouve à l'église Saint-Louis avec 149 ecclésiastiques ; il quitte le chœur pour se mêler aux membres de l'Assemblée, qui entrent dans la nef. « Le temple de la religion, dit-il, devient le temple de la patrie. »

Le soir de ce même jour, il est au club breton ; il raconte en ces termes, ce qu'il y a fait : « La veille de la séance royale, nous étions douze à quinze députés, instruits de ce qui se passait à la cour... ; tous opinèrent sur la nécessité de rester dans la salle, malgré la défense du roi... On convint de circuler dans les groupes de nos collègues, avant la séance, et de se préparer à la résistance... Mais, dit quelqu'un, le vœu de douze à quinze pourra-t-il déterminer la conduite de douze cents ? Il lui

1. De Lescure donne 491 voix contre 93. — *Correspondance secrète*. Lettre 25<sup>e</sup>.

fut répondu que la particule *on* a une force magique ; nous dirons : voilà ce que fera la cour et parmi les patriotes *on* est convenu de cette mesure... *On* signifie quatre cents comme dix... L'expédient réussit. » Des parlementaires, des avocats, des ecclésiastiques, des bretons surtout, se réunissaient à Versailles, dans ce club, que le conseiller Dupont, député de la noblesse, avait d'abord ouvert chez lui, rue du Chaume, à Paris. Depuis le 4 mai, Grégoire en était l'un des membres les plus assidus, il y rencontrait Pétion, Mounier, Barnave, Barrère, Boissy d'Anglas, Robespierre. Mirabeau n'alla qu'une fois dans « ce laboratoire d'agitations » ; Lanjuinais, Sieyès s'en retirèrent bientôt ; ce dernier juge les clubs avec sévérité : « Une troupe de polissons, méchants, toujours en action, criant, intrigant, s'agitant au hasard et sans mesure. » Il leur attribue, avec raison, la plus grande part dans *l'égarement* de la révolution. C'est dans les clubs que le curé d'Emberménil contracta l'habitude des discussions violentes, qu'il perdit son respect pour le roi, auquel il reprochait tantôt de le dénigrer dans ses lettres, tantôt de le vouloir corrompre en l'élevant au siège de La Rochelle. Il avait compris que la force ne se mesure pas au nombre, « les patriotes ne se comptent pas, ils se pèsent <sup>1</sup> » ; il résumait en quelques mots la puissance des clubs : « Notre tactique était simple, on convenait qu'un de nous saisisait l'occasion opportune de lancer sa proposition dans une séance de l'Assemblée nationale, il était sûr d'être applaudi par *un très petit nombre et hué par la majorité*, n'importe il deman-

---

1. Discours de Legros, aux Jacobins. 1798.

duit le renvoi à un comité, où les opposants espéraient inhumer la question. Les Jacobins s'en emparaient; sur leur invitation-circulaire ou d'après leur journal, elle était discutée dans trois ou quatre cents sociétés affiliées et trois semaines après pleuvaient à l'Assemblée des adresses pour demander un décret, dont elle avait d'abord rejeté le projet. »

23 juin. — Le roi termine la lecture de sa déclaration par ces mots : « Je vous ordonne, Messieurs, de vous séparer tout de suite et de vous rendre, demain matin, dans les chambres affectées à votre ordre, pour y reprendre vos séances. » Le roi parti, le Tiers reste immobile, Mirabeau proteste, Grégoire appuie la protestation : « Il importe de maintenir la résolution prise par l'Assemblée. » On constitue le bureau, il est nommé secrétaire à la presque unanimité.

8 juillet. — Mirabeau réclame l'éloignement des troupes, Grégoire veut de plus que « l'on dévoile les auteurs de ces détestables manœuvres, qui menacent la sécurité de l'Assemblée, qu'on les dénonce comme coupables de lèse-nation, afin que l'exécration contemporaine devance l'exécration de la postérité ».

10 juillet. — Paris est en insurrection, l'archevêque de Vienne préside l'Assemblée, Grégoire propose la création d'un comité pour « dénoncer tous les ministres coupables, les machinations de la cour, tous les conseillers perfides du roi., le roi est bon, mais on le trompe ». Ce discours, dit le *Moniteur*, fut prononcé avec une force et une énergie peu communes; le président exprima son étonnement de ce qu'un ecclésiastique s'exprimât avec autant de véhémence sur une semblable matière :

« Surpris de l'apostrophe, je demandai la parole pour m'expliquer; je le fis avec les égards que mon cœur m'inspirait, mais avec la fermeté que j'y devais mettre comme homme public.... Les applaudissements de l'Assemblée et des tribunes se prolongèrent à tel point que j'en fus humilié pour ce digne prélat, que j'aimais et qui m'aimait. »

12 juillet. Dimanche. — Il n'y a pas de séance; on parle de mouvements de troupes, de dispersion, d'enlèvement des députés; Grégoire, en qualité de secrétaire, s'empare des procès-verbaux, des papiers, des correspondances, il les enveloppe sous un double sceau, celui de l'Assemblée et le sien; il les confie « à M<sup>me</sup> Émery, épouse du député de ce nom, qui durant trois jours eut sous sa direction ce dépôt, dont elle appréciait l'importance ». Le même soir, cinq ou six cents députés, qui ne sont pas allés à Paris, se réunissent dans la salle des séances; le président est absent, on invite Grégoire à occuper le fauteuil, il accepte avec empressement: « Il faut relever le courage de ceux qui tremblent »; il improvise un discours sur les tentatives de la tyrannie: « Apprenons à ce peuple qui nous entoure, que la terreur n'est pas faite pour nous.... Oui, nous sauverons la liberté naissante..., fallût-il pour cela nous ensevelir sous les débris fumants de cette salle... » et il termine par ces mots du poète: « *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* » Des applaudissements unanimes accueillent ces paroles, on décide que la séance sera permanente; c'est la première de ce genre, elle dura soixante-douze heures. « Cette citation répétée et commentée par les journaux fit beaucoup d'honneur au curé d'Emberménil. »

**23 juillet.** — L'agitation des esprits est chaque jour plus grande, les pillages, les meurtres désolent les provinces, l'Assemblée délibère sur les remèdes à employer ; Grégoire demande que l'on invite les pasteurs à tranquilliser les peuples : « Qui de vous, dit-il à ses confrères, ne voudrait être au milieu de ses paroissiens, pour faire entendre des paroles de paix et de confiance dans les travaux de l'Assemblée. » Il a reçu des lettres anonymes, on le menace de le dénoncer au Palais-Royal s'il n'en donne pas lecture ; le président consulte l'Assemblée. Un *non* général fait retentir la salle, on lui crie de tous côtés de les jeter au feu.

**1<sup>er</sup> août.** — Conformément aux vœux de son bailliage, Grégoire fait le tableau des cruautés inouïes exercées contre les juifs d'Alsace ; il réclame l'intervention de l'Assemblée. Le 14 du même mois, les députés de la nation juive-portugaise de <sup>Bourdeaux</sup> ~~Nancy~~ lui adressent l'expression de leur reconnaissance, « il a d'abord plaidé leur cause au tribunal de l'opinion, il a ensuite invoqué le secours de l'Assemblée <sup>1</sup> ».

**4 août.** — Dans la mémorable discussion des droits de l'homme et du citoyen, Grégoire établit la corrélation nécessaire des droits et des devoirs : « Les droits, on est toujours prêt à les étendre, les devoirs on les néglige, on les méconnaît, on les oublie. » L'amendement est repoussé par 570 voix contre 433.

**8 et 9 août.** — La dime sera supprimée à partir de 1790 ; Grégoire, avec Sieyès et Lanjuinais, veut que l'on

---

1. V. 1<sup>re</sup> partie, l'*Analyse du mémoire*, 62 à 66, et brochure de 47 pages in-8°. Paris, 1789.

stipule une indemnité dont le capital, solidement placé, formerait la dotation du clergé. « Attachés à leurs propriétés, instruits de l'agriculture, les curés trouveront des moyens plus aisés d'économie, plus de facilités pour aider leurs paroissiens. » Plus tard, lorsque le comité des dîmes propose de payer en argent le traitement des ecclésiastiques, il demande une exception pour les curés : « L'intérêt des pauvres, des ministres, de la patrie, exige leur dotation en fonds territoriaux.... Si vous pensionnez les curés, le peuple regardera la religion comme onéreuse...., les pauvres ne demandent pas d'argent, mais du pain.... On prétend qu'il ne faut pas distraire les curés, moi, je dis qu'il leur faut des distractions et que celles de l'agriculture sont celles qui leur conviennent le mieux.... C'est chez les curés que s'essaient les découvertes rurales repoussées par l'habitude et la routine... La société d'agriculture, à laquelle j'ai communiqué un mémoire sur cette question, a reconnu qu'il était au moins nécessaire de donner aux curés la moitié de leur traitement en fonds de terre <sup>1</sup>. » A la même époque, il publie à Nancy, deux mémoires, l'un : *Sur la Dotation des curés en fonds territoriaux* (in-8°, 32 p.), l'autre : *Sur les Droits de tiers denier des biens communaux et de troupeau à part usités en Lorraine* (in-8°, 56 p.).

10 août. — Le cardinal de Rohan adresse au curé d'Emberménil une lettre dans laquelle il lui exprime ses sentiments d'attachement et de haute estime pour ses ouvrages et ses qualités personnelles.

---

1. L'évêque de Nancy soutint la même thèse.

*10 août.* — Grégoire propose la suppression des annates, « monument de simonie contre lequel le concile de Bâle avait déjà statué ». Il avait fait inscrire cette réforme dans les cahiers de son bailliage.

*14 août.* — Il reçoit de la nation juive-portugaise de Bordeaux une lettre d'éloges et de reconnaissance.

*18 août.* — Dans la discussion relative à la déclaration des droits, il demande vainement que le nom de Dieu « qui retentit dans toute la nature et dans tous les cœurs », soit placé à la tête de cette charte d'affranchissement ; « l'homme n'a pas été jeté au hasard sur ce coin de terre, s'il a des droits, il faut parler de Celui dont il les tient, s'il a des devoirs, il faut lui rappeler Celui qui les lui prescrit. »

*11 septembre.* — Il demande que les curés à portion congrue ne soient pas mis sur le rôle ; on approuve la proposition, mais les curés congruistes refusent ; ils sont citoyens, « qu'on ne leur impose pas la honte de ne pas contribuer à la chose publique... On accepte et on applaudit. »

*26 septembre.* — Il s'oppose à ce que l'Assemblée agrée la dédicace d'une édition de Voltaire publiée par Palissot : « Que l'on s'assure auparavant si l'on a repoussé de cette édition des ouvrages qu'un homme honnête rougirait de voir entre les mains de sa femme et de ses enfants... » Un ordre du jour écarte la dédicace.

*5 octobre.* — Paris marche sur Versailles : le roi écrit à l'Assemblée : « Il accède aux lois constitutives, mais il réserve les droits du pouvoir exécutif... » Robespierre et Duport veulent que le roi accepte purement et simple-



ment la déclaration des droits ; Grégoire prend la parole : « Le roi est bon, mais il est homme, il a été trompé, il le sera encore.... Il y a des troubles..., une disette affreuse..., le ministre doit être instruit, qu'il s'excuse, ou bien il est coupable... » Il dénonce au comité des recherches les fêtes militaires, le repas de l'Orangerie, ce qu'il appelle l'orgie du 3 octobre. Mirabeau lui fait remarquer qu'il a plus de zèle que de prévoyance ; il est dangereux, en des jours tumultueux, de révéler des faits coupables ; il lui reproche d'avoir parlé déjà, en termes vagues, d'un meunier qui aurait reçu 200 livres pour ne pas moudre.... « Un vainqueur de la Bastille, Stanislas Maillard, a fait de ce bruit un texte d'accusation contre l'aristocratie et contre la cour. »

8 octobre. — Le roi est à Paris, l'Assemblée hésite, elle n'a pas confiance dans la multitude, cependant elle quitte Versailles. Grégoire a motivé sa protestation : « Livrés à la merci d'un peuple armé, pense-t-on que les députés du clergé puissent se rendre à Paris et braver en sûreté les outrages dont ils sont menacés ? De respectables ecclésiastiques connus par leur dévouement patriotique et leur zèle, sont venus les premiers s'unir au Tiers... Ils ont abandonné les dîmes, renoncé au casuel, porté dans les caisses publiques des dons plus proportionnés à leur zèle qu'à leurs facultés... Quel prix en reçoivent-ils ? le peuple de Paris les outrage, il leur fait les menaces les plus effrayantes... Il n'y a pas de jour que des ecclésiastiques ne soient insultés.... » Ces paroles improvisées, prononcées de sa place d'une voix sonore, avec un ton de dignité et d'autorité, frappèrent l'Assemblée, dit le député Montlosier : « j'allai tout ému

à M. Grégoire lui faire mon compliment ; pendant quelque temps il resta dans nos rangs, je pensais que nous avions fait une acquisition. »

*15 octobre.* — Grégoire entre dans la maison de M. et de M<sup>me</sup> Dubois, où, durant 42 ans, il trouva la plus cordiale hospitalité et la plus constante affection.

*21 octobre.* — L'Assemblée discute la question de cens et d'éligibilité : « Nul ne sera électeur s'il ne paie une imposition directe, comme propriétaire ou locataire. » Grégoire attaque cet article, il redoute l'aristocratie des riches. « Pour être électeur ou éligible, il suffit d'être bon citoyen, d'avoir un jugement sain et un cœur français... Exiger un cens, c'est exclure presque tous les ecclésiastiques de la représentation nationale... » Il attaque, avec violence, la division des citoyens en actifs et non actifs ; rappelé à l'ordre, il ajoute, aux applaudissements des tribunes : « Je connais, à Paris, un grand nombre de citoyens non actifs, logés au sixième, que vous privez de leurs droits. »

*23 octobre.* — Un paysan du Jura, Jean Jacob, âgé de 120 ans, vient remercier l'Assemblée de ses décrets ; Grégoire demande que tous les députés se lèvent, « en raison du respect qu'a toujours inspiré la vieillesse ». On invite le vieillard à s'asseoir et à se couvrir, on fait une collecte en sa faveur ; le roi lui avait donné une pension de 200 livres.

*9 novembre.* — Le clergé est dissous comme ordre et corporation, l'émission des vœux est suspendue, le nombre des monastères est réduit à un du même ordre, en chaque municipalité, les biens du clergé sont à la disposition de la nation ; Grégoire demande que pour obtenir

un bénéfice à charge d'âmes, on soit Français ou naturalisé ou régnicole, depuis dix ans au moins.

*3 décembre.* — Membre actif de la Société des Amis des noirs, il propose l'admission des hommes de sang mêlé dans la représentation. Il publie un mémoire en leur faveur (Paris, in-8°, 52 p.).

*30 novembre.* — L'ancienne division territoriale a disparu : 44,828 municipalités ont été décrétées : les officiers municipaux exercent deux espèces de fonctions, les unes relatives au pouvoir communal, les autres à l'administration générale ; Grégoire réclame pour eux la préséance et le pas sur tous les autres magistrats : « Nous devons réclamer avec courage toutes les prérogatives de la souveraineté du peuple ; c'est la loi qu'il faut voir dans celui qui en est l'organe..., il faut honorer le peuple dans ses représentants... »

*1790. 5 janvier.* — On confisque, au profit du Trésor, les revenus des bénéficiers absents ; Grégoire s'élève contre l'émigration des ecclésiastiques : « Les uns ont abandonné leur poste par anti-patriotisme, les autres par crainte de partager les dangers de la patrie... » Plus tard, il avouait que l'archevêque de Paris s'était retiré à Chambéry « pour échapper aux outrages, aux menaces les plus effrayantes ».

*19 janvier.* — Il fait insérer au *Moniteur* (littérature, droit public) un mémoire en faveur des gens de couleur ou sang mêlé de Saint-Domingue. On avait mal accueilli, le 22 décembre, une députation des colonies, Grégoire se constitue leur avocat, leur patron ; président de la Société des Amis des noirs, il plaide sans cesse, par ses discours et par ses écrits, la cause de l'abolition de l'es-

clavage. J'ai consulté, à la bibliothèque de l'Arsenal, sa vaste correspondance avec Haïti (n° 6,309) et un grand nombre de manuscrits importants (nos 6,573, 2,165, 2,167, 5,290, 5,291).

5 février. — Membre du comité des rapports, il expose à l'Assemblée l'état des travaux : « On a reçu plus de 5,000 requêtes, 2,500 sont déjà déblayées, la plupart de celles sur lesquelles il reste à statuer seront renvoyées aux ministres, aux départements et aux tribunaux. »

9 février. — Président du comité des rapports, il rend compte des troubles du Quercy, de la Rouergue, du Périgord, du Bas-Limousin et de la Basse-Bretagne. Les mendiants courent le pays, on pille les châteaux, la terreur est partout..., il ne peut le nier, mais il en attribue la cause à *l'ignorance de la langue, à l'inexécution des décrets du 4 août, à l'influence sur les gens de la campagne* « de ceux qui préfèrent l'esclavage et l'anarchie à l'ordre et à la liberté... On montre perfidement aux paysans de faux décrets, de fausses lettres patentes... On lui écrit de Lorraine : Nous sommes à la veille d'une guerre sanglante, intestine et féodale, il faut que les bons citoyens s'unissent... » Mirabeau proteste, il caractérise la situation d'une manière plus nette et plus vraie : « C'est la guerre de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose. » L'Assemblée décide qu'elle priera le roi de faire exécuter les décrets, qu'elle écrira aux municipalités des pays où il y a des troubles, qu'elle *est affectée* de ces désordres ; le mot est faible, dit un membre, mettez *qu'elle blâme, qu'elle condamne*. Grégoire invite de nouveau les curés membres de l'Assemblée à écrire à leurs confrères de donner à leurs paroissiens

une interprétation exacte des décrets et d'user de « tous les moyens que leur offre la confiance due au caractère sacré dont ils sont revêtus ». L'abbé Maury prend la parole ; il veut qu'on dise anathème aux brigands ; si l'Assemblée n'a pas cette force, « l'État est dissous. L'influence des curés est une illusion, Turgot a usé de ce moyen en 1775, il a échoué... Ce remède, insuffisant alors, le serait aujourd'hui bien davantage sur un peuple que les ennemis de la nation ont égaré... Il faut une répression armée, au moins dans les campagnes... » Grégoire persiste à repousser l'emploi de la force, il faut éclairer le peuple... « On l'entretient dans l'ignorance de vos décrets..., la vertu a sa place naturelle à côté des lumières et de la liberté ! »

*11, 13, 18 février.* — On discute la question des ordres religieux ; il n'y a pas assez de prêtres séculiers, dit Grégoire, « il est nécessaire de se ménager des troupes auxiliaires, il serait impolitique de supprimer en entier les ordres religieux. » Lorsqu'il s'agit de statuer sur le sort des membres des congrégations, il soutient que tous ont à peu près les mêmes droits ; il demande que le minimum des pensions soit fixé à 800 fr. jusqu'à 50 ans, à 1,000 fr. jusqu'à 70 ans, à 1,200 fr. au delà et que cette disposition soit commune aux Jésuites. « Parmi les cent mille vexations de l'ancien gouvernement..., on doit compter celles qu'il a exercées sur un ordre célèbre, les Jésuites ; il faut les faire participer à votre justice. » Robespierre appuie la motion : « nous devons aux religieux un traitement juste et honnête. »

*15 mars.* — Président du comité des rapports et du comité des recherches, il fait élever, de 15 à 30, le nom-

bre des membres ; ils seront renouvelés par moitié, de mois en mois. Il déploie une merveilleuse activité pour dépouiller les dossiers et pour suivre les discussions de l'Assemblée.

*23 mars.* — Il réclame un relevé détaillé des appointements qui existent sous le nom d'état-major des places ; il signale « un gouverneur de la *Mallebranche*, c'est-à-dire une maison de campagne, qui reçoit 12,000 fr. ».

*28 mars.* — On délibère sur l'éligibilité des gens de couleur, la majorité est hostile ; Grégoire renoncera à la parole sur l'article 4, « à condition que les députés des colonies renoncent à l'aristocratie de la couleur ». L'Assemblée refuse de discuter la question.

*1<sup>er</sup> avril.* — Il fait adopter un décret qui enlève aux salines de Dieuze, Moyenvic et Château-Salins, l'exploitation des bois appartenant aux communes, aux propriétaires ou aux détenteurs de bénéfices. La ferme fit publier, à 3,000 exemplaires, le mémoire rédigé à cet effet par le curé d'Emberménil, qui désirait la conservation de ces importantes usines menacées par les paysans.

*12 avril.* — On discute un projet de décret présenté par le comité des dîmes ; Rœderer accuse l'évêque de Nancy de ne s'occuper des pauvres qu'à la tribune ; Grégoire défend son évêque en termes énergiques.

*15 avril.* — Au nom du comité des rapports, il réclame contre le décret du 6 mars, qui concerne les procédures prévôtales : « Les galériens se révoltent, il importe de rétablir l'autorité des prévôts. »

*1<sup>er</sup> mai.* — Il propose la création d'une caisse de 1,200,000 fr. pour avances aux entrepreneurs de dessèchement de marais et aux agriculteurs... On ne pourra

prêter que pour cinq ans et jusqu'à concurrence de 40,000 fr. « C'est de l'argent que vous placerez à gros intérêt, car la terre compense avec usure les travaux et les peines de ceux qui la cultivent. »

*20 mai.* — Il provoque un décret qui interdit de recevoir sur nos galères aucune personne condamnée par des juges étrangers.

*2 juin.* — Le clergé a perdu ses dîmes, son casuel, ses bénéfices, Mirabeau a triomphé de l'éloquence de Maury ; dans sa réaction contre le passé, l'Assemblée abolit le concordat de Léon X et de François I<sup>er</sup>, elle veut remonter à la pragmatique de Charles VII, plus d'une fois réclamée par les parlements. Le comité ecclésiastique propose une réforme qui, sous le nom de constitution civile du clergé, fait entrer le schisme dans l'Église de France. « La discussion, dit Michelet, ne fut ni forte ni profonde..., nul changement ne pouvait se faire sans la convocation d'un concile... » Michelet a raison en ce qui concerne le droit du concile, il se trompe sur le caractère et la nature des débats ; la discussion fut longue, sérieuse, approfondie, elle dura tout le mois de juin. Les évêques en grand nombre nient la compétence de l'Assemblée ; un concile national peut seul régler les difficultés de discipline et de droit public ecclésiastique. Les philosophes veulent détruire la religion, Grégoire, qui fait campagne avec eux, ne veut que la réformer ; il montre d'abord une certaine mesure, il craint le schisme : « Il ne faut pas porter atteinte à l'autorité papale. » — Le 7, il demande que l'évêque ne soit pas curé de la cathédrale, sa motion est repoussée. — Le 8, il vote l'élection par tous les prêtres, de quatre curés,

qui formeront le conseil épiscopal ; le plus âgé, avec le concours des trois autres, gouvernera le diocèse, en cas d'absence ou d'empêchement de l'évêque. Son ami, Lanjuinais, avait proposé de faire choisir par le synode, au scrutin de liste simple, les membres de ce conseil. — Le 9, on discute le mode de l'élection de l'évêque ; il soutient un amendement qui enlève aux non-catholiques le droit de choisir les ministres du culte ; il est battu par la majorité. — Le 14, il se joint à Moreau, à Dumouchel, à Prieur, pour faire décider que les ecclésiastiques voués à l'enseignement, principaux, régents, professeurs de théologie, auront le droit d'être choisis pour évêques. — Le 15, il remontre « que l'intervalle entre la mort d'un curé et la nomination de son successeur est *funeste aux mœurs et à la piété*, aussi le procureur-syndic devra-t-il convoquer les électeurs sous quinzaine. » — Le 17, il se joint à l'abbé Gouttes pour fixer à 1,500 fr. le traitement des curés de campagne : « Ils auront la vie et le vêtement, non la fortune. » — Le 21, il demande que la pension de retraite d'un curé, après 25 ans d'exercice, soit égale au traitement de la place qu'il occupe ; la motion est écartée par la question préalable. — Le 28, il appuie une proposition de Robespierre « qui invoque la justice de l'Assemblée en faveur des ecclésiastiques vieilliss dans le ministère ». Il faut améliorer proportionnellement à leur âge le sort de ceux dont le traitement sera inférieur à 3,000 fr.

2 juillet. — « Après avoir conquis la liberté, dit Grégoire, nous ne devons pas souffrir qu'un seul gémissé dans la servitude : j'apprends qu'il y a des Français emprisonnés dans les forteresses étrangères, que le comité



des lettres de cachet prenne des renseignements et qu'il rende compte à l'Assemblée, avant le 14 juillet. »

6 août. — Il fait insérer au *Moniteur* une adresse aux bons citoyens du département de la Meurthe : « On débite, à Paris, qu'un grand nombre de Lorrains vont servir dans l'armée impériale, il proteste contre cette calomnie : à peine échappés au fléau du despotisme, ils en deviendraient ailleurs les détestables sujets ? Il est loin de tout approuver dans cette révolution à laquelle il croit n'avoir pas été inutile... Il lui sacrifie de bon cœur *sa fortune* et sa santé... Quiconque regrette l'état de dégradation où nous avait plongés la tyrannie, n'est fait que pour traîner les chaînes honteuses de la servitude... Quelles attaques peut redouter un peuple qui a du canon, du courage, de la liberté... Ceux qui, par ignorance, préjugés ou mauvaise foi ne veulent pas admettre ces vérités, *je rirai de leurs injures, j'attendrai leur réfutation...* Je supprime le refrain servile qui termine ordinairement les lettres, pour me dire cordialement, Messieurs, votre bon et loyal compatriote. »

13 août. — Il adresse aux municipalités, aux curés, aux clubs, une série de questions relatives aux patois et aux mœurs des gens de la campagne. « Ces questions ayant un but d'utilité publique, vous ne me refuserez pas vos lumières. » La circulaire comprend 43 questions posées avec une méthode parfaite, 5 ont rapport aux écoles ; les réponses, dont plusieurs sont rédigées avec talent, ont un véritable intérêt pour l'histoire du passé ; je les ai analysées avec soin, surtout en ce qui concerne l'instruction primaire ; je voudrais citer celle du pasteur Oberlin qui, en 1788, avait reçu la visite du curé d'Em-

berménil. Il lui envoie sur les patois « un essai qu'il a fait antérieurement imprimer », et il le supplie de plaider la cause des ministres qui, « perdant les dimes, seront réduits à mendier leur pain, si les districts et les départements ne sont obligés de les pourvoir d'un équivalent ».

*29 août.* — Le comité des finances propose un crédit de 27,217 fr. pour les académies ; Mirabeau le repousse : « Ce sont des écoles de servilité et de mensonge, elles sont incompatibles avec le nouveau régime. » Grégoire les défend, il en démontre l'utilité, il sait d'ailleurs « qu'elles s'occupent à se donner des statuts dignes de la liberté ». L'Assemblée vote provisoirement le crédit.

*19 septembre.* — Il fait un rapport sur l'admission des députés de Pondichéry : « A quatre mille lieues de nous, des citoyens français ont adopté, avec transport, notre nouvelle constitution et prêté le serment civique. »

*12 octobre.* — L'Assemblée lui refuse la parole sur les affaires de Saint-Domingue ; il fait aussitôt imprimer et déposer chez trois libraires, « une lettre aux philanthropes sur les malheurs, les droits, les réclamations des gens de couleur de Saint-Domingue et autres îles françaises » (1 vol. in-8°).

*2 décembre.* — Les comités réunis des finances et d'aliénation présentent un rapport sur la vente des biens nationaux ; Grégoire prend la parole pour « une observation préliminaire ; vous avez à cœur de bien vendre et de vendre promptement, afin de multiplier le nombre des propriétaires ; pour remplir des vues aussi sages, il vous faut abolir les dispositions qui, en diverses provinces, établissent l'inégalité des partages... N'est-il pas

affreux qu'un père juste, qui aime également ses enfants, soit forcé de trahir sa tendresse et sa justice?» Il obtient que l'on fixe le jour où sa proposition sera discutée. — Membre actif d'un comité pour l'abolition du droit d'aînesse, il accueille, avec intérêt, une députation des jeunes demoiselles de Rouen et du Havre, qui lui présentent des doléances contre ce droit inique. — Il renouvelle sans succès sa proposition d'accorder aux curés une dotation territoriale.

12 décembre. — Les duels de Lameth avec le duc de Castries, de Barnave avec de Cazalès, les provocations, les défis des gentilshommes effraient les clubs; leurs agents excitent la multitude, on pille l'hôtel de Castries... Grégoire publie des « réflexions générales sur les duels ». La question religieuse l'occupe peu, il traite surtout la question politique; « on fit grand éloge de cette brochure au club des jacobins. »

7 décembre. — A la suite de l'affaire de Nancy, l'Assemblée avait approuvé la conduite de M. de Bouillé et voté des remerciements à la municipalité, au directoire, à la garde nationale; organe du parti avancé et des patriotes, Grégoire accuse le général : « On a amplement déduit le tort des soldats, a-t-on suffisamment développé les causes qui les ont aigris et égarés ? Bouillé avait tardé à prêter serment et cependant il commandait... Malgaigne parlait à des soldats avec une brutalité presque barbare..., la municipalité armait..., il y a eu de perfides et sourdes machinations..., les soldats ont cru servir la patrie... *Le patriotisme pur d'une société respectée* avait été dénoncé... Mais je n'ai garde d'appeler la vengeance sur les coupables... Notre malheureuse patrie ne demande

pas à être vengée, mais consolée... N'attisons pas une haine qui, depuis longtemps, divise deux villes faites pour s'aimer et s'estimer... » Il conclut au désaveu de l'approbation donnée le 3 décembre à la municipalité et au directoire de Nancy. — Il est applaudi, Barnave appuie la motion, qui est adoptée.

24 décembre. — Le 29 novembre, l'Assemblée a décrété que, sous huitaine, les évêques, curés et autres ecclésiastiques prêteraient le serment ; le 23 décembre, Camus, un jurisconsulte janséniste, demande que la force intervienne... Le lendemain, au milieu des applaudissements des tribunes et d'une partie de l'Assemblée, Grégoire, le premier, prête le serment. Avant cet acte solennel, il fait la déclaration suivante : « Disposé, ainsi qu'un grand nombre de confrères, à prêter le serment civique, permettez qu'en leur nom je développe quelques idées qui ne sont pas inutiles dans les circonstances présentes. (Il se fait un profond silence.) On ne peut se dissimuler que beaucoup de pasteurs très estimables, dont le patriotisme n'est pas équivoque, éprouvent des anxiétés, parce qu'ils craignent que la Constitution ne soit incompatible avec les principes du catholicisme. Nous sommes aussi invinciblement attachés aux lois de la religion qu'à celles de la patrie : revêtus du sacerdoce, nous continuerons à l'honorer par nos mœurs, soumis à cette religion divine, nous en serons constamment les missionnaires, nous en serions, s'il le fallait, *les martyrs*. Mais après le plus mûr et le plus sérieux examen, nous déclarons ne rien apercevoir dans la Constitution qui puisse blesser les vérités saintes, que nous devons croire et enseigner. Ce serait injurier, calomnier l'Assemblée

que de lui supposer l'intention de mettre la main à l'encensoir. A la face de la France et de l'univers, elle a manifesté solennellement son profond respect pour la religion catholique, apostolique et romaine. Jamais elle n'a voulu priver les fidèles d'un seul moyen de salut, jamais elle n'a voulu porter atteinte au dogme, à la hiérarchie, à l'autorité spirituelle du chef de l'Église ; elle reconnaît que ces objets sont hors de son domaine... Le titre seul de Constitution civile énonce suffisamment son intention ; nulle considération ne peut donc suspendre l'émission de notre serment. Nous formons les vœux les plus ardents pour que, dans toute l'étendue de l'empire, nos confrères s'empressent de remplir un devoir de patriotisme si propre à porter la paix dans le royaume et à cimenter l'union entre les pasteurs et les ouailles. » Durand de Maillane demande que ce discours, si touchant pour les gens de bien, soit imprimé et inscrit au procès-verbal. 52 curés, 8 abbés ou religieux prêtent serment, au milieu des applaudissements de la gauche. Il publie des observations sur le décret qui ordonne une nouvelle circonscription des paroisses (in-8°, 28 p.).

1791. 4 janvier. — Au moment où commence l'appel nominal, la foule s'agite autour de la salle, on entend des menaces, des cris, le maire sort pour assurer le calme ; la droite proteste, Maury réclame en vain la parole, la majorité des évêques refuse le serment. « Les évêques, dit Michelet, trouvèrent dans la situation des paroles heureuses et dignes, qui, pour leurs adversaires, furent des coups d'épées... » L'exigence dure et maladroite que l'on mit à obtenir le serment fut une faute ;

« elle donna aux réfractaires une magnifique occasion, éclatante, solennelle, de témoigner devant le peuple, pour la foi *qu'ils n'avaient pas...* » Surpris de cette énergie, Grégoire recourt à des artifices de langage qui sont peu dans ses habitudes; « c'est au nom de la religion, de la patrie, de la paix qu'il va ajouter quelques mots... Les uns ont prêté le serment, les autres s'y sont refusés, de part et d'autre, nous devons supposer des motifs respectables... L'Assemblée ne juge pas les consciences, elle n'exige pas même un assentiment intérieur (murmures). Je ne justifie pas les restrictions mentales, je veux dire seulement que, par le serment, nous nous sommes engagés à obéir et à procurer obéissance à la loi. Attaché par une union fraternelle, par un respect inviolable à nos respectables confrères les curés, à nos vénérables supérieurs les évêques, je désire qu'ils acceptent cette explication, et si je connaissais une manière plus fraternelle, plus respectueuse de les y inviter, je m'en servirais. » Ses *vénérables supérieurs* résistent, 134 archevêques, évêques ou coadjuteurs refusent le serment, 4 le prêtent, dont 3 incrédules connus par leurs mœurs dissolues. En cette grave question, Mirabeau, Robespierre, Desmoulins ne partagent pas l'opinion de Grégoire, qui publie « sur la légitimité du serment » une brochure in-8° de 27 pages, que le conseil général de la commune de Nancy fait réimprimer chez la veuve Bachot. Il n'a plus de ménagements à garder, il insulte ceux qui n'acceptent pas *ses respectueuses et fraternelles explications*: « Ce sont des êtres égarés par un faux zèle, stimulés par la haine... Ils empoisonnent nos motifs, ils nous prodiguent des qualifications atroces,

absurdes... Son serment est un hommage à la patrie, sa déclaration un hommage à la religion... Sa dissertation sera une réponse circulaire à une foule de lettres consultatives et une réfutation des protestations des chapitres, des lettres pastorales, de celle de l'évêque de Metz en particulier. » Il résume et il discute les objections : la répartition des évêchés n'a rien de contraire à la tradition ; l'élection est un retour aux pratiques de la primitive Église... Il a réclamé l'exclusion des électeurs protestants et juifs... L'élection est un objet de discipline, l'ordination est de droit divin, le peuple choisit, l'Église ordonne... Il y a moins à censurer dans les élections nouvelles qu'à rougir des anciennes... Le patrimoine de l'Église était devenu la proie d'une caste privilégiée et vorace... des Laïcs qui souillaient une cour dépravée... La suppression des vœux ne leur enlève que les effets civils ; « les engagements pris avec Dieu sont hors de la compétence de l'Assemblée, qui ne s'y oppose pas, qui n'a pas le droit d'y mettre obstacle... Nous aurons peut-être des congrégations libres de l'un et de l'autre sexe, des maisons où la liberté s'associant à la piété, en relèvera l'éclat, tel est le vœu de bien des gens, tel est le mien... » Il expose avec amertume les misères d'une foule de curés, de vicaires, de prêtres sans ressources, écrasés d'impôts, assiégés par le besoin... « Le sort de ces hommes qui se sont jetés avec tant de confiance dans la révolution est loin d'être amélioré... S'il est des pasteurs, dont les discours séditieux appellent la vindicte des lois, est-ce un motif pour envelopper cette classe d'hommes dans une proscription commune ? Gravures, comédies, chansons, pamphlets, rien n'a été

oublié ; on prononce avec emphase les mots superstition, fanatisme, on ne conseille pas tout à fait de massacrer les prêtres et les ci-devant nobles, mais tous les jours, vous trouvez des cannibales qui parlent d'égorger, comme on parle de manger, de dormir. Les pasteurs, les pères du peuple sont voués presque partout à la dérision, aux insultes, à la férocité, ils sont poursuivis jusque dans nos temples, devenus, depuis qu'on y fait les élections, le théâtre des cabales, des blasphèmes et même de fureurs sanguinaires... Dans mille endroits, les prêtres ne trouvent dans les maires que des bourreaux en écharpe... » Quel tableau ! Maury et les insermentés n'ont pas flétri avec plus d'énergie cette situation déplorable ; la Terreur ne date pas de 1793, depuis la prise de la Bastille : « tout est philanthropie dans les mots, dans les lois ; tout est violence dans les actes, désordre dans les choses. » Et cependant, par une de ces contradictions étranges, que nous constaterons souvent dans ses discours, ses écrits et sa vie, il ajoute : « Si la religion éprouvait la moindre atteinte, notre silence serait une lâcheté sacrilège, jamais on n'étoufferait la voix de ceux qui craignent plus un remords qu'un poignard... Les mêmes qui prétendent que nous avons détruit la royauté, crient que les décrets sont subversifs du catholicisme... Je crois avoir détruit les inculpations faites à la religion de l'Assemblée... que la haine et la noirceur s'épuisent de nouveau en calomnies, en injures, cette fange retombe sur le visage de ceux qui la jettent... Les principes de la Constitution sont fondés sur l'Évangile... La Religion et la Constitution unies par des liens indissolubles élèvent majestueusement la tête au milieu



de l'empire, pour faire le bonheur des Français et mériter les hommages de l'univers. »

*18 janvier.* — Le troisième scrutin pour la nomination du président de l'Assemblée donne la majorité à l'abbé Grégoire.

*20 janvier.* — Le président annonce la dédicace de plusieurs ouvrages et manifestes apologétiques de la nouvelle organisation du clergé ; il présente lui-même son mémoire sur la légitimité du serment. Cet hommage est accueilli par de nombreux applaudissements.

*14 février.* — Au nom du comité des domaines, le député Pison fait un rapport sur l'aliénation du domaine de Fénétrange ; Grégoire prend la parole : « Vous avez entendu que la crédulité du roi a été surprise par un don de 80,000 livres, vous avez entendu qu'un ex-ministre prévaricateur, M. Calonne, a été le principal ouvrier de cette œuvre d'iniquité, je demande qu'il soit poursuivi comme solidaire du paiement. » On applaudit.

*15 février.* — Le président donne lecture d'une adresse des électeurs de Loir-et-Cher, qui ont nommé à l'évêché de leur département, M. l'abbé Grégoire, curé d'Emberménil et député. (La gauche de l'Assemblée et les tribunes applaudissent à plusieurs reprises.)

Le même jour, Grégoire recevait aussi la nouvelle de sa nomination à l'évêché du Mans : « Je voulais, écrit-il dans ses Mémoires, refuser l'épiscopat, mais des hommes, qui avaient de l'ascendant sur ma conscience<sup>1</sup>, en usèrent pour me persuader... Je craignis de résister à ce qui pouvait être la voix de Dieu et je choisis Blois, dont la

---

1. Le bénédictin D. Dièbe, son confesseur.

nomination m'était arrivée la première. » Plus tard, il avouait qu'il craignit qu'un refus ne fit supposer qu'il ambitionnait le siège de Paris ou celui de Nancy, où les élections n'avaient pas encore eu lieu. Le 16 février, on lisait dans le journal d'Hébert : « Grande joie du *Père Duchesne* au sujet de la nomination de l'abbé Grégoire et sa grande motion de le faire évêque de Paris, à la grande satisfaction du peuple français. » En marge d'un catalogue, à propos de cet article, Grégoire écrit : « Folie déplacée de la part d'un écervelé, mort à Bicêtre en état de démence. » Voici quelques détails officiels sur l'élection faite à la cathédrale de Blois, le 14 février : à l'issue de la messe paroissiale, le procureur-syndic Brisson ouvre la séance ; deux candidats sont proposés, Dupont, curé de Saint-Aignan, et le curé d'Emberménil qui est élu. Les Jacobins de Paris l'avaient désigné à la Société populaire ; à Blois, comme partout, la majorité des prêtres et des fidèles ne vote pas, la minorité seule prend part au scrutin. A l'issue de la séance, le maire, président de l'assemblée, écrit à Grégoire, il le prie de lui faire connaître ses intentions, par le courrier porteur de sa lettre : « Les électeurs ne se sépareront qu'après qu'il aura reçu sa réponse. » Le 16, l'évêque informe l'assemblée électorale qu'il accepte : « Dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, l'épiscopat ne peut être accepté que par un dévouement chrétien et civique, c'est une vérité que j'énonce et non un mérite que je veux me faire à vos yeux... » La lettre est courte, il espère justifier les espérances de ceux dont il n'a pas brigué les suffrages, la Providence sera son guide et son appui. « Agréez, Messieurs, et partagez avec tous les

pasteurs et tout le peuple du département les sentiments de fraternité et d'attachement de votre très humble et obéissant serviteur, Grégoire. » Il notifie aussi son acceptation au maire, aux administrateurs du directoire, au procureur général ; le 18, le président le remercie de la préférence qu'il a bien voulu accorder à Blois. Les sympathies des députés du département, de « l'intéressant Beauharnais » surtout, qu'il avait connu chez le duc de Nivernais, à son arrivée à Versailles, lui faisaient espérer un accueil favorable ; ses illusions furent de courte durée. Le 19, les administrateurs réclament sa présence : « L'ancien évêque, M. de Thémynes, va procéder à une ordination... le peuple voit avec peine les chaires fermées dans ce temps de carême... les consciences sont inquiètes... la majorité de nos prêtres de la ville est hostile... 4 des 6 paroisses vont être fermées, on les donnera aux deux curés qui, seuls, ont prêté le serment... Nous espérons que l'indisposition qui vous tourmente n'aura pas de suite, nous le désirons et si nos vœux s'exaucent, nous aurons bientôt le plaisir de vous posséder parmi nous. » Le 26, le directoire lui écrit : « Nous ne pouvons vous cacher les intrigues des ennemis de la patrie... votre piété, votre charité exemplaire forceront bientôt votre troupeau à se réunir autour de vous. » Les curés Vallon et Métivier le pressent de hâter son arrivée : « Les choses sont dans un état de désorganisation, auquel il est urgent de remédier. » L'évêque leur répond : « Je vois que nous aurons à combattre, eh bien ! nous combattrons, je ne m'effraie pas aisément. » Il demande un exemplaire des statuts du diocèse, des rituels, des catéchismes.

14 mars. — L'évêque Saurine, dans l'église de l'Oratoire, procède au sacre de l'évêque de Blois.

23 mars. — Grégoire a obtenu de l'Assemblée un congé d'un mois, il part le 24 pour son diocèse, emportant les exemplaires de sa première lettre pastorale, qui comprend 24 pages in-8°. En voici quelques extraits : « Henri Grégoire, par la miséricorde divine, *dans la communion du Saint-Siège apostolique*, évêque du département de Loir-et-Cher, à ses vénérables coopérateurs dans le saint ministère et à tous les fidèles du diocèse, salut et bénédiction. » Il a prévu les tribulations qui l'attendent, comme saint Paul il ne craint rien des maux que des esprits pervers lui préparent... la calomnie l'a devancé, cet avantage lui est commun avec les pasteurs que l'élection *libre* du peuple a appelés à l'épiscopat... l'imposture s'efforce de les confondre avec les échos d'une philosophie téméraire et sacrilège, qui voudrait reconstruire l'empire français sur les débris du sanctuaire et les ruines de l'antique et sainte religion de nos pères... Il opposera la prière et les bienfaits à la calomnie... il espérait rentrer bientôt dans le sein paisible d'une paroisse dont il possédait la confiance et l'amour... La Providence a secondé la révolution... Les vrais fidèles soupiraient après la réforme de l'Église comme après celle de l'État... Quel législateur serait assez stupide pour s'imaginer que le code de nos lois peut subsister en l'absence des principes religieux ? Il serait plus aisé de bâtir une ville en l'air, disait un ancien, que d'organiser un État sans culte... L'Assemblée a voulu asseoir les fondements du bonheur public sur les vérités éternelles que Jésus-

Christ est venu apporter aux hommes. » Il rappelle, avec émotion, les fêtes de la fédération, il expose sa théorie du serment... « La religion est indépendante des puissances d'ici-bas, elle ordonne aux législateurs de courber leur tête devant son front majestueux... Sa morale, ses dogmes sont aussi immuables que Dieu, dont ils émanent... mais elle consent que sa police, dans ses rapports extérieurs avec l'État, n'en puisse heurter les intérêts... La nation doit s'assurer que ces ministres du culte ne troublent pas l'État... Voyez avec quelle mauvaise foi on affecte de comparer notre révolution à celle de la Grande-Bretagne, tandis qu'elle proclame le pape chef de l'Église et centre de l'unité catholique... Le silence de Pie VI est approbatif, sans quoi il serait condamnable... car le père commun des fidèles, le successeur de Pierre, chargé de surveiller l'Église, de confirmer ses frères dans la foi, volerait au secours de la nôtre si elle était menacée... » Le nouvel évêque n'est ni un intrus, ni un transfuge de la foi : « Les sacrements sont-ils autrement administrés, le sang de l'Agneau a-t-il cessé de couler sur nos autels ? Calmez vos inquiétudes, on n'a pas touché à l'arche du Seigneur, l'arbre antique et majestueux de la religion subsiste dans sa force, on a seulement élagué les rameaux parasites... votre Dieu est le Dieu de Clovis, votre foi celle de Charlemagne et de saint Louis... vous la transmettez dans son intégrité à vos enfants, ce sera leur plus précieux héritage. » Il aborde la question politique : « Il est important, mes frères, de vous dévoiler les trames odieuses des ennemis de notre révolution... les mauvais citoyens tâchent de provoquer un choc funeste entre le sacerdoce

et l'empire... le despotisme avait rivé nos fers, étouffé le germe des vertus, avili nos mœurs, comblé la mesure de tous les maux... le temps de la tyrannie expire, celui des lois est commencé... L'antique et respectable piété de nos aïeux reviendra sous une forme plus brillante épurer et sanctifier les mœurs... Ce langage est celui d'un évêque persuadé qu'il existe une sainte alliance entre l'évangile de Jésus-Christ et la constitution française... Respectables coopérateurs dans le saint ministère, vous êtes le sel de la terre et l'ornement de la patrie, c'est sur vous que je fonde l'espoir de mes succès évangéliques... conservez précieusement la paix qui a préservé jusqu'ici nos contrées des troubles qui ont affligé diverses parties du royaume. » Il s'adresse ensuite aux fidèles : « Respectez vos pasteurs et les représentants de l'autorité... La liberté ne peut subsister que par le respect et la soumission aux lois... surtout, accomplissez fidèlement les devoirs que la religion vous impose, *un peuple irréligieux sera toujours un peuple vil et le meilleur chrétien sera toujours le meilleur citoyen*... Redoublez de ferveur en ce temps destiné à la pénitence, que vos cœurs s'ouvrent à la douce impression de nos cérémonies, qu'à l'approche du temps pascal vous disposiez vos âmes à recevoir saintement votre Dieu, à profiter des grâces qu'il doit répandre sur vous. Voyez dans chaque paroisse si ceux qui négligent de fréquenter les sacrements ne sont pas communément des hommes dépravés, que les impies même regardent comme les moins dignes de leur confiance et de leur estime... Vous êtes catholiques, vous êtes Français... Par votre piété montrez-vous les disciples fidèles de Jésus-Christ, par votre dévouement

à la patrie, montrez que vous êtes citoyens, et mourez, s'il le faut, pour défendre la religion et la liberté. »

La Société populaire fait imprimer à ses frais 500 exemplaires de cette lettre pastorale. En prenant possession du palais de l'évêché, il y installe ses vicaires épiscopaux et une bibliothèque communale, il transforme une partie des jardins en jardin botanique et il ouvre au public l'admirable terrasse qui domine la Loire.

A son entrée à Blois, il prête serment et reçoit les félicitations du maire, des autorités, de la Société populaire ; je n'ai pu trouver, ni aux archives, ni dans les journaux du temps, le procès-verbal de cette réception, qui ne fut pas sympathique si j'en crois une lettre de M<sup>sr</sup> Thémînes, qui ne fut expulsé que le 7 avril. Je suis mieux renseigné sur son entrée à Vendôme, le mercredi 13 avril : « Reçu à l'hôtel de ville, il se rend au directoire du district, on lui offre un banquet ; il visite l'hôpital, le collège, le club des patriotes. Invité à y prendre la parole, il l'a fait avec les marques de la plus vive sensibilité. » Le 14, il se rend chez les Ursulines, où il est accueilli avec respect ; chez les Dames du Calvaire, où l'on ne sonne pas les cloches, « les religieuses lui tiennent de mauvais propos... on assure qu'il leur a parlé avec fermeté. » A l'église de la Trinité, il a célébré la messe suivie d'un « *Te Deum* chanté par la voix du patriotisme, qui en vaut bien une autre ». Au diner offert par le peuple, il a été touché jusqu'aux larmes ; on a porté des toasts à l'Assemblée, au roi, à l'évêque, aux bons citoyens... « il a fait les plus tendres adieux aux bons Vendômois, nos compatriotes<sup>1</sup> ». Revenons aux actes de

---

1. *Journal du Haut et Bas-Vendômois*. 25 avril 1791.

son épiscopat : il avait adressé au pape une lettre qu'un publiciste appelle, avec raison, une révolte à genoux : « Très saint Père, le respect dont je suis pénétré pour votre Sainteté me fait un devoir de vous annoncer que les suffrages libres des électeurs du département de Loir-et-Cher m'ont appelé au gouvernement du diocèse dont le siège est à Blois. Je déclare que je suis et serai toujours, Dieu aidant, uni de foi et de communion avec vous, qui, en qualité de successeur de saint Pierre, avez la primauté d'honneur et de juridiction dans l'Église de Jésus-Christ. » Le texte latin est plus expressif : « *Tuæ sanctitatis benedictionem enixe deprecatur sanctissime pater, obsequentissimus ac humillimus servus et filius, Grégoire episcopus diœcesis, cui nomen département de Loir-et-Cher. Parisiis, die vigesima quartâ martis, anno 1791.* » Il organise le conseil supérieur et permanent, qui doit administrer en son absence : seize vicaires épiscopaux, un vicaire supérieur et trois vicaires directeurs affectés spécialement à la direction du séminaire. Il n'est pas heureux dans ses choix, Rochejean, Tolin, Nusse, Chabot surtout, lui firent beaucoup de mal : Il avait été séduit par une lettre de ce Chabot du 4 septembre 1790, où il se vantait d'avoir dressé ses élèves capucins à l'instruction de la jeunesse.

2 mai. — Inauguration du buste de Désilles dans la salle de la Société des Amis de la Constitution, à Blois. « Le buste du héros est conduit par les grenadiers de la garde nationale, au son de la musique... Le cortège est imposant... Un concours de citoyens parmi lesquels beaucoup de dames jalouses de prendre part à cette fête civique... » Invité à occuper le fauteuil de la présidence,



il prononce un discours : « J'avais l'honneur de présider l'Assemblée nationale, quand elle inaugura le buste de Désilles... Ce héros a droit d'émouvoir mon âme, il est mort dans les lieux qui recèlent la cendre de mes pères... A mon retour à Nancy, je jure de porter mes premiers pas sur son tombeau... Là, je déposerai vos vœux et les miens, je parlerai à mes bons compatriotes de votre zèle civique... En m'enviant l'avantage de vous connaître, ils partageront avec moi celui de vous aimer... Quand les ennemis de la Constitution menaceront la liberté... quand pour nous replonger dans les horreurs d'un régime exécré, ils voudront nous forger de nouveaux fers, amis de la Constitution, soldats de la patrie, contemplez le buste de Désilles, courez aux armes, sauvez la liberté ou périssez avec elle ! »

*7 mai.* — Rentré à Paris, l'évêque s'élève, avec violence, contre le décret sur les colonies ; « il anéantit la déclaration des droits de l'homme, il réduit à l'esclavage une classe de citoyens. » Il demande en vain un ajournement.

*11 mai.* — Il reprend la question des colonies dans ses origines, il résume les événements qui ont augmenté les malheurs des gens de couleur ; il établit des principes « que ne peuvent méconnaître des législateurs », le projet présenté est injuste, impolitique, attentatoire aux droits naturels de l'homme... Il demande la question préalable. Le 13, le 14, la discussion est vive, prolongée, il s'oppose à la réunion d'un congrès. Le député Fermon commence la lecture des instructions rédigées pour les colonies, elles comprennent 300 articles ; l'Assemblée est agitée, Grégoire se fait remarquer par la véhémence de ses

interruptions ; le député Lavie l'interpelle : « Vous perdez les colonies, Monsieur, par vos discours, par vos écrits... » La gauche, à grands cris, rappelle Lavie à l'ordre... « Je n'ai jamais prêché aux colons que la soumission à la métropole », dit Grégoire. Il lit une lettre qu'il leur adresse et il demande que le ministre, sous sa responsabilité, fasse exécuter les décrets. (On applaudit.) Malouet exprime la crainte « qu'il ne soit fâcheux pour les colonies d'avoir éprouvé le zèle apostolique du préopinant<sup>1</sup> ».

21 mai. — Le président annonce à l'Assemblée que le roi et une partie de sa famille ont été, cette nuit, enlevés par les ennemis de la chose publique ; on envoie des députés vers le peuple, Grégoire est du nombre. Aux Tuileries, il harangue huit ou dix mille personnes : « Qu'importe la fuite d'un parjure, dont on peut très bien se passer... Souvenez-vous de ce que vous fûtes le 14 juillet, allez dans vos sections dire à vos concitoyens de rester armés, fiers et tranquilles. » Au retour, il rend compte de sa mission : « Partout nous avons trouvé le peuple dans les meilleures dispositions... Soutenons son courage... Nous mourrons, s'il le faut, pour la chose publique... *Et nos si totus illabatur orbis impavidos ferient ruinæ*<sup>2</sup>. » Il raconte dans ses Mémoires qu'il fut aussi au nombre des députés envoyés par l'Assemblée à l'arrivée du transfuge : « Louis XVI nous dit qu'il avait voulu aller à Montmédy. »

1<sup>er</sup> juillet. — Il adresse à ses diocésains une lettre

1. *Monit.* 1791. 129, 130, 133, 134, 166.

2. *Monit.* n° 173.

pastorale pour prévenir ou calmer les inquiétudes causées par la fuite du roi (Paris, in-8°). « Sans doute la volonté du roi, qui tant de fois s'est montré si visiblement en faveur de la révolution, permet cette nouvelle tempête pour conduire plus rapidement au port le vaisseau de l'État... Aux armes, citoyens, déployez le caractère mâle, l'attitude fière d'un peuple libre... N'oublions pas que nous avons juré de vivre libres ou de mourir, plutôt nous ensevelir sous les débris fumants de la patrie que de jamais rentrer dans l'esclavage... » Il fait appel aux fonctionnaires, à la garde nationale, à ceux que « le civisme a confédérés sous le nom d'Amis de la Constitution, à ses dignes coopérateurs... aux bannières de la religion unissez les drapeaux de la patrie; que nos temples retentissent de vos exhortations saintes et patriotiques... Après avoir prié avec ferveur sur la montagne, descendez, s'il le faut, pour combattre avec courage dans la plaine... » Il attaque les pervers « qui, sous un voile sacré.... voudraient armer de poignards la religion de la charité. Ne vous permettez aucune violence contre eux, mais par une contenance intrépide, électrisez les faibles, faites rougir les lâches et trembler les traîtres... Soyons unis, calmes et fiers, nous serons inébranlables. »

7 juillet. — Le séminaire de Blois est fermé, il adresse aux curés une lettre-circulaire pour la convocation des élèves : « Les mœurs des prêtres doivent avoir une austérité républicaine, une pureté évangélique... » Son appel ne fut pas entendu, le recrutement était difficile dans l'Église constitutionnelle.

14 juillet. — On discute sur l'inviolabilité du roi :

« Le roi acceptera, il jurera, dit Grégoire, mais quel compte ferez-vous sur ses serments ? » Le *Moniteur* avait adouci l'expression : « Je m'écriai au milieu de l'Assemblée, quelle confiance pourront vous inspirer les serments d'un parjure ? » Il est de cette minorité qui veut mettre le roi en jugement, il redoute le caractère versatile de la nation et surtout des Parisiens, qui n'ont déjà plus le même enthousiasme.

*15 juillet.* — La discussion continue. Au milieu de murmures mêlés d'applaudissements, Grégoire prononce un discours qui fut fort commenté dans la presse et dans les clubs : « J'entends dire autour de moi qu'il ne convient pas à un prêtre de traiter une pareille question, cela ne doit pas m'arrêter ; au lieu de comparer mon opinion avec mon état, je demande que l'on réfute mes raisons... Au reste, quand l'Assemblée aura prononcé, je me soumettrai. (Quelques voix s'élèvent : cela est bien heureux !) Le projet du comité me semble réfuté par l'intérêt national, il est impossible de séparer la fuite du roi des circonstances qui y sont attachées, des faux passeports... du mémoire qu'il nous a laissé... des projets évidemment hostiles de M. de Bouillé... On a dit que le roi ne pouvait être mis en jugement... avez-vous donc oublié que le salut public est la suprême loi ? Et le salut public réclame que les attentats contre la liberté soient vengés... » Ici l'orateur entre dans des considérations générales. (Quelques voix s'élèvent : Vous n'y êtes pas, Monsieur !) Il continue avec plus de violence... « On répète que la majesté du trône est avilie, si le roi n'est pas inviolable, c'est comme si l'on disait qu'un homme est avili parce que la loi le punit s'il est coupable... Le roi peut-il

invoquer le bénéfice d'une loi qu'il a voulu anéantir, d'une Constitution dont il s'est formellement déclaré l'ennemi?... Prenons-y garde... les contre-révolutionnaires ne se découragent pas, au contraire, ils redoublent d'énergie... Je conclus : *qu'il soit nommé une Convention nationale qui jugera Louis XVI*. Si le projet du comité est adopté, vous devez punir la garde nationale de Varennes et tous ceux qui ont concouru à l'arrestation du roi. » Les tribunes applaudissent <sup>1</sup>.

**16 juillet.** — Je trouve, dans les papiers non classés, une invitation à dîner chez M. Lepage. « Monsieur l'Évêque, la partie de dîner à ma campagne, qui avait été faite pour dimanche, a été remise à demain. MM. Pétion, Brissot, Robespierre ont promis de s'y rendre, ils seront reçus avec tout le plaisir qu'un bon citoyen peut avoir à réunir des hommes aussi éclairés que bons patriotes. J'espère que M. l'Évêque voudra bien compléter la fête par sa présence. »

**4 août.** — L'évêque répond à la lettre que ses paroissiens d'Emberménil lui ont adressée le 7 mars <sup>2</sup>.

**12 août.** — On discute la révision; Grégoire demande la question préalable; le centre et la droite murmurent, la gauche se lève en criant : Silence ! Le président réclame le plus profond silence et l'impartialité qui convient à une discussion de cette importance. « Si vous revenez sur un décret, il en résulte que vous avez fait non des décrets, mais des projets de décrets..., achevons la Constitution, ou faisons-en une nouvelle... La plupart

---

1. *Monit.*, n° 197.

2. V. ces deux lettres, 1<sup>re</sup> partie, 60-62

des citoyens n'iront plus dans les assemblées primaires, ils n'iraient que pour se donner des maîtres... (Murmures.) Des dispositions de cette nature ne sont propres qu'à étouffer le caractère national, la vertu et la moralité..., et on nous parle d'aristocratie, n'est-ce pas là la véritable aristocratie?... Les électeurs riches ne feront pas leur choix parmi les humbles habitants des campagnes, alors vous verrez une nouvelle noblesse renaître, vous aurez des patriciens et vingt millions de plébéiens sous leur dépendance... On dit que la condition proposée est le seul moyen d'avoir un bon Corps législatif, mais les communes de France n'ont-elles pas seules assuré notre liberté ? et par qui avez-vous été envoyés ici ? par ces hommes qui ne payaient pas quarante journées de travail et qui ne s'attendaient pas que vous immoleriez leurs droits<sup>1</sup> ? »

*24 septembre.* — On reprend la discussion sur les colonies, Grégoire rappelle d'abord que c'est sur sa proposition que les gens de couleur furent nominativement dénommés dans le décret du 28 mars ; il adjure ensuite l'Assemblée de ne pas rétracter, sans le plus mûr examen, le décret rendu, le 15 mai, après un débat solennel.

*26 septembre.* — Les pères du régime nouveau sont débordés. Après les événements du 31 mars, trois cents membres de l'Assemblée ont quitté ce club des Jacobins où les fanatiques s'en vont docilement aux sermons de Robespierre ; l'évêque de Blois y lit une adresse aux députés de la seconde législature ; l'imprimerie du *Pa-*

---

1. *Monit.*, 225.

*triotte français*, par ordre de la Société, publie ce pamphlet de 31 pages in-8°, il est distribué aux nouveaux députés, envoyé aux 2,000 sociétés affiliées et inséré par extrait au *Moniteur* du 4 octobre 1791. Cet odieux réquisitoire donne une fâcheuse idée de la *charité* de l'évêque de Blois. « Salut à nos successeurs ! » Il leur souhaite la fierté des Spartiates, le courage des Romains... « Arrivé à la fin de sa carrière, il désire qu'on interroge sa conduite..., il est résolu à démasquer tous les traîtres..., à tracer quelques tableaux hideux..., est-ce sa faute s'ils sont d'après nature ? On demande s'il est utile de montrer ainsi les âmes à nu, je réponds *oui*..., la corruption étant une maladie du gouvernement représentatif... La Constituante renfermait plus d'esprit que de science, plus de science que de philosophie, plus de philosophie que de mœurs et de probité..., j'y vois une foule d'hommes pusillanimes, des fourbes, des charlatans..., dans cette majorité qui est en arrière de la révolution, il y a beaucoup de ministres des autels..., trop souvent la complaisance du prêtre a servi l'ambition des tyrans..., cette horde féodale qui disait également mes vassaux et mes chiens..., bas courtisans, vils satrapes du despotisme, dont les forfaits sont consignés dans le livre rouge, monument infâme des déprédations de la cour... Au sujet de l'inviolabilité absolue ou relative, on nous fit un crime de notre opinion..., la scélératesse broya ses couleurs..., on dit que *nous étions républicains, quoiqu'il ne fût aucunement question de république*..., obéir est un devoir, discuter est un droit, j'en userai toujours ! Quand le décret sur l'inviolabilité fut rendu, les corps administratifs censurèrent avec véhémence *ces horribles*

*républicains*, admirateurs des exécrables Brutus, Caton, Guillaume Tell..., une horde de mouchards infesta la capitale..., on persécuta à outrance ceux qui ont proclamé le droit de la nation..., les perfides ! Un ouvrage où l'on calculerait les nuances de la méchanceté de nos ennemis serait peut-être le rituel et l'encyclopédie des fripons... » Il dénonce l'insouciance et l'incivisme des corps administratifs... « Ils détestent les clubs, comme les filous les réverbères... Ils déclarent une guerre indirecte à toutes ces sociétés... conservatrices du feu sacré de la liberté..., il faut surveiller constamment les dépositaires de la loi..., la défiance est la vertu des peuples libres... Pour lui, il ne cessera pas d'éclaircir les complots des traîtres, de les traduire au tribunal de l'opinion, de les dévouer à l'exécration de l'univers... Depuis que l'Assemblée est tombée en décrépitude, chaque jour on nous arrachait le cœur... » Il ne veut ni janissaires, ni troupes de ligne, la garde nationale suffit : « *l'histoire secrète de la révolution est un cloaque.* » De retour dans nos foyers, nous surveillerons ceux qui attenteront à la liberté, nous développerons les lumières et le civisme... Il n'est pas sans inquiétude sur l'avenir, il a peine à croire à la liberté : « Voyez ces hordes d'esclaves toujours prêts à s'atteler au char du despotisme, journellement prosternés devant les murs du palais... Les élections n'ont pas été libres, la perfidie a épuisé toutes ses manœuvres pour écarter les patriotes, qu'on a désignés sous le nom de *républicains*, de *lêtes exaltées*, de *factieux*... On a choisi ce qu'on nomme des *modérés*, terme synonyme d'*aristocrates*, d'*ennemis de la patrie*... Avec de l'or on accaparera les subsistances, le peuple,



comme Tantale, manquera de pain, au sein de l'abondance... L'impunité amènera des Calonne pour le voler, des Lambesc pour l'égorger, des Bouillé pour le trahir... Élevez-vous à la hauteur où le peuple vous investit, révélez toutes les vérités, frondez tous les abus, poursuivez tous les traîtres..., faites pâlir tous les tyrans..., l'Assemblée nationale a commencé, existé et fini comme Salomon..., les temps sont accomplis, c'est la guerre des rois contre les nations, des oppresseurs contre les opprimés..., dites à l'univers que vous ferez cause commune avec tous les peuples résolus à secouer le joug..., le volcan de la liberté va faire explosion, réveiller tous les peuples et opérer la résurrection politique du globe. »

*21 octobre.* — L'évêque rentre dans son diocèse; voici, dans l'ordre chronologique, une indication très sommaire de ses actes et de ses discours; il publie : 1° un supplément au bréviaire blaisois; j'ai vu les manuscrits à la bibliothèque de l'Arsenal, n<sup>os</sup> 2164-2167.

2° Une instruction sur la confirmation (in-8°, 10 p.). Il s'excuse de n'avoir pu encore visiter les paroisses : « Aux travaux pénibles qui dans l'Assemblée dévoreraient mes moments, ont succédé des occupations non moins épineuses du ministère évangélique, et les détails d'administration civile ont encore grossi mon fardeau... Quatre-vingt mille personnes attendent les dons du Saint-Esprit, je serais coupable si je les en privais, elles seraient coupables si elles ne s'empressaient de le recevoir..., jamais ce sacrement ne fut plus nécessaire..., avant mon arrivée, mon prédécesseur le prodiguait à tous ceux qui promettaient de détester ces lois salutaires

qui ont foudroyé tant d'abus..., surtout ne tardez pas à vous présenter au tribunal de la pénitence... » Il enjoint aux confesseurs de se montrer sévères ; il écrit dans ses Mémoires que quarante mille personnes environ, soigneusement préparées par un clergé qui partageait ses opinions, reçurent de lui l'imposition des mains et que, dans un voyage de dix-huit jours, il prêcha cinquante-deux fois<sup>1</sup>.

3<sup>e</sup> Une instruction sur le jeûne et l'abstinence, avec le dispositif du carême en douze articles. Il conserve la plupart des anciens usages ; il désire que l'on confesse, quatre fois l'an, les enfants qui n'ont pas fait leur première communion ; « il a appris avec douleur que l'instruction chrétienne a été négligée par quelques parents », il insiste sur la nécessité de l'instruction et de la prière.

1792. 4 février. — 4<sup>e</sup> Une lettre pastorale sur le paiement des contributions publiques (in-8°, 15 p.). « Honoré du double caractère d'évêque et d'administrateur, je suis plus étroitement obligé de stimuler la négligence, de tonner contre la mauvaise foi... Ne pas payer, c'est être indignes du nom français, parjures à la face du ciel et de la terre, comparables à ces traîtres qui sont allés sur la rive droite du Rhin cacher leur honte, vomir leurs fureurs, concerter les moyens de revenir assassiner leurs compatriotes, égorger la liberté... A qui payez-vous l'impôt ? à César, c'est-à-dire à vous-mêmes, puisque vous payez au souverain, qui est le peuple. » Il compare les contributions nouvelles avec

---

1. *Mém.*, t. II, 25.

les anciennes : « Sous l'ancien régime, un particulier qui avait 600 livres de revenu payait 141 livres, aujourd'hui 102 livres. » Il discute les bases de l'impôt, il s'élève contre le trésor royal ; c'est une philippique injuste contre les aristocrates et les fanatiques « qui veulent noyer leur patrie dans le sang ».

5° Un éloge funèbre de Simonneau, assassiné pour avoir défendu la loi (Blois, in-4°). « Le maire d'Étampes, disait Robespierre, a été coupable avant d'être victime », cependant on décrète une fête en son honneur ; le discours de l'évêque de Blois, dans sa cathédrale, est une paraphrase des *Vindiciæ contra tyrannos*, publiées, en 1579, par Languet, sous le pseudonyme de Junius Brutus<sup>1</sup>. C'est une apologie du régicide ; avec quelle joie il porterait sa tête sur le billot, si à côté de lui devait tomber la tête du dernier tyran.

6° Un discours sur la Fédération du 14 juillet, imprimé aux frais de la Société populaire (in-4°, 11 p.). C'est un commentaire du droit à l'insurrection prêché dans les clubs ; il y a une attaque violente contre la reine : il parle de « ce Trianon, où les tributs de nos provinces, c'est-à-dire les larmes et les sueurs des malheureux, servent aux plaisirs de Cléopâtre..., de ces bosquets vantés de Versailles, où le génie s'est prostitué à la luxure d'une manière également dispendieuse et scandaleuse... »

7° Un discours à l'occasion du 10 août 1792 (in-8°, 17 p.). « *Nolite confidere in principibus*, ne vous fiez pas aux princes. Ces paroles consignées dans nos livres

---

1. 1<sup>re</sup> partie, 44-45.

sacrés ont la sanction du ciel même et si, après ce témoignage de Dieu, il était permis de citer celui des hommes, j'invoquerais celui du roi Pyrrhus... L'histoire est-elle autre chose que le martyrologe des nations ? Partout la couronne rappelle cette boîte de l'antiquité fabuleuse, d'où sortirent tous les maux... Depuis quinze siècles, l'Europe est en proie au brigandage de quatre-vingt-dix ou cent familles, qui jouissent de la misère des hommes, qui s'abreuvent de leurs larmes, et quand une nation ne suffit pas à ces tigres, quand ils veulent assouvir un orgueil insatiable, un penchant brutal, le débordement de leurs passions franchit les limites de leur empire... Pour une femme perdue de mœurs, pour une ridicule préséance..., ils portent la dévastation et la mort... Je passe rapidement sur ces êtres abhorrés pour arriver *au restaurateur de la liberté française...* Rien de plus odieux que ses insultes au prisonnier du Temple !

8<sup>e</sup> Lettre de l'évêque à ses vicaires épiscopaux. — Durant un de ses fréquents voyages à Paris, où l'appellent les exigences de la politique, le directoire du département invite le conseil épiscopal à supprimer la fête de saint Louis, patron du diocèse ; on en réfère à l'évêque : « J'avais, dit-il, le cœur dans un étau, froissé entre la crainte d'atténuer le culte que l'Église rend aux saints et la crainte d'attirer sur mon clergé *l'orage d'une persécution atroce.* » Sa réponse est triste et déplorable : « Si saint Louis était vénéré comme roi, il faudrait proscrire des hommages qui seraient un crime contre la patrie et la raison, mais il est honoré comme saint... Cependant la suppression de cette fête ne heurte aucu-

nement les principes irréfragables du dogme, sur lequel on ne peut jamais composer... Je présume que sans l'avis des fidèles, une autorité despotique choisit saint Louis, moins par vénération pour lui que par adulation pour Louis XIV, qui régnait alors...; d'après ces considérations, on peut, ce me semble, se dispenser de célébrer la fête d'un saint jadis roi, avec cette pompe qui pourrait être encore un sujet de triomphe pour les royalistes et un talisman capable d'éblouir les faibles... On pourrait adopter pour patron saint Solême, qui sans doute eût encore grossi le trésor de ses mérites, si au lieu d'avoir des relations avec Clovis, il eût tâché d'ébranler le trône du despotisme. » On lit sur l'original de cette lettre ce post-scriptum : « Je crois pouvoir défier qui que ce soit d'avoir plus d'horreur des rois que moi, je leur préférerais les dix plaies d'Égypte. »

Il n'épargne pas à la chaire chrétienne le scandale de ses haines politiques, il y mêle sans cesse la politique à la religion, il semble préparer sa candidature à la Convention. Un jour, dans sa cathédrale, il prend la défense de son prédécesseur, il reproche aux Blaisois leur ingratitude envers un prélat dont ils n'ont pas secondé le projet de consacrer dix mille francs à établir, chez eux, des ateliers de filature. Quelques jours après, il annonce au prône qu'à l'issue de la messe paroissiale, on distribuera aux curieux un libelle in-8° de 22 pages, publié à Paris, sous le titre de : *M. Grégoire dénoncé à la nation*. L'indignation causée par la lecture fut telle que, le soir, sur la place publique, on en fit un autodafé. « L'anecdote fut répandue à Paris, les journaux la répé-

tèrent, le libelliste anonyme n'a jamais osé soulever le voile<sup>1</sup>. »

Président de l'administration centrale, à la nouvelle de la révolution du 10 août, il convoque sur-le-champ les administrations du département, du district, de la municipalité ; avant même qu'elles soient réunies, il rédige une réponse au président de l'Assemblée et aussi une proclamation pour annoncer à ses administrés la suspension des fonctions royales. « Je passai la nuit à faire composer et à corriger les épreuves, le lendemain j'en fis *inonder* le département, et quoique le Blaisois soit peut-être la contrée où l'on trouve le moins de caractère, tout fut électrisé et la République établie par le fait, y fut proclamée par anticipation. » Son discours pour les citoyens morts à Paris, le 10 août, fut, je l'ai dit déjà, un manifeste contre la royauté qui n'était pas encore légalement abolie et un outrage pour ce roi dont « l'attitude au palais des Tuileries avait été celle d'un chrétien dans le cirque ».

**III. 20 septembre.** — Élu membre de la Convention par le vœu unanime du corps électoral, qu'il présidait, à Vendôme, il part pour Paris. Le 21, il se présente avec onze commissaires au sein de la Législative présidée par son compatriote, François de Neufchâteau : « Citoyens, dit-il, la Convention nationale est constituée, nous venons de sa part vous annoncer qu'elle va se rendre ici pour commencer ses séances. Le président répond : « L'enthousiasme qu'inspire votre présence vous est un sûr

1. *Mém.*, t. I<sup>er</sup>, 25.

garant de l'impatience avec laquelle nous vous attendons.» La Convention prend possession de la salle, Pétion occupe le fauteuil de la présidence, Grégoire déclare à plusieurs membres qu'il va demander l'abolition de la royauté et la création de la République ; on l'engage à attendre, le moment n'est pas opportun... « Nous ne sommes pas juges de la royauté, dit Quinette, c'est le peuple... Collot d'Herbois me prévint et se borna à énoncer cette proposition, je m'empressai d'en développer les motifs. » Le *Moniteur* cite ses paroles : « Certes, personne ne proposera de conserver en France la race maudite des rois..., nous savons trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais été que des races dévorantes, qui ne vivaient que de chair humaine..., je demande donc que par une loi solennelle vous consacriez l'abolition de la royauté. » L'Assemblée se lève et décrète par acclamation la proposition de M. Grégoire ; sur la motion de Danton, elle proclame la République française une et indivisible.

*10 octobre.* — Grégoire soumet à l'Assemblée le tableau des documents déposés aux archives : 811 liasses de procès-verbaux des assemblées électorales pour l'élection des députés de la Constituante ; 47 volumes in-folio contenant la collection des procès-verbaux de cette Assemblée, qui a rendu 5,077 décrets ; la déclaration des droits de l'homme renfermée dans une boîte en fer, enfin une copie des décrets de la Législative, au nombre de 1,262.

*31 octobre.* — Au nom du comité diplomatique, il fait un rapport sur l'affaire des trois officiers suisses détenus à Soleure, « pour leur attachement aux principes

de la Révolution française... On trame à Soleure et à Fribourg contre la France... On a fait défense au régiment de Vigier de fréquenter les Sociétés populaires... La République ne veut pas s'immiscer dans le gouvernement intérieur de Soleure, mais le mépris pour ses principes et la persécution contre ceux qui les professent sont une véritable atteinte au droit des gens et la haine de notre Révolution est une véritable infraction au traité d'alliance... »

*10 novembre.* — On lit une adresse des Amis du peuple de la Grande-Bretagne, de la ville de Neuwingten, à la Convention, Grégoire demande que le président écrive à cette Société pour lui exprimer sa reconnaissance...

*15 novembre.* — L'Assemblée a commencé le 13 les tristes débats sur le procès de Louis XVI, Grégoire a la parole : « La postérité s'étonnera peut-être que l'on ait pu mettre en question si une nation entière peut juger son premier commis, mais il y a seize mois, à cette tribune, j'ai prouvé que Louis XVI pouvait être mis en jugement. J'avais l'honneur de figurer dans la classe peu nombreuse des patriotes qui luttaient avec désavantage contre la masse des brigands de la Constituante, des huées furent le prix de mon courage. Citoyens, je viens plaider la même cause, je parle à des hommes justes, ils m'écouteront avec l'indulgence et le calme de la raison... » Il rappelle les exemples cités par le rapporteur du comité, il insulte ses collègues de la Constituante... « Tous ces êtres vils qui, prostituant le caractère auguste du législateur, lui avaient substitué celui de valets de cour..., ils voulaient, sous un autre nom, devenir maires du palais,



à l'ombre tutélaire de l'inviolabilité... Leurs hérésies politiques étaient des dogmes pour un peuple toujours enclin à l'idolâtrie de la royauté... Un parjure, une trahison, un meurtre sont à la vérité des actions royales quant au fait, mais quant au droit, ces crimes rentrent dans la classe des délits privés... L'inviolabilité absolue serait une monstruosité... » Après avoir discuté les principes, il passe à leur application : « La royauté fut *toujours* pour moi un objet d'horreur, mais Louis XVI n'en est plus revêtu, je me dépouille de tout animadversion contre lui pour le juger d'une manière impartiale ; d'ailleurs, il a tant fait pour obtenir le mépris, qu'il n'y a plus place à la haine... Jamais il ne fut un roi constitutionnel, non pas, comme l'a dit un des préopinants, qu'il n'y eût pas de Constitution..., nous en avons une détestable... Quand désertant son poste, le roi s'enfuit, il nous laissa une protestation... qui est une véritable abdication..., il a réduit l'art de la contre-révolution en système..., il fut toujours le chef des conspirateurs... Quel homme s'est joué avec plus d'effronterie de la foi des serments ? C'est dans cette enceinte que je disais aux législateurs : il jurera tout, il ne tiendra rien... Ce digne représentant de Louis XI venait, sans y être invité, dire à l'Assemblée que les plus dangereux ennemis de l'État étaient ceux qui répandaient des doutes sur sa loyauté et, rentrant *dans son tripot monarchique, dans ce château, la tanière de tous les crimes, il allait, avec Jéshabel, avec la cour, combiner et mûrir tous les genres de perfidie... Il ourdisait les complots de la guerre étrangère, il invoquait contre la Révolution toute la meute des rois... Comme parjure, comme contre-révolutionnaire, il aurait encouru*

la déchéance..., ne pas le juger ce serait aller contre le texte et l'esprit de la Constitution... J'évoque ici tous les martyrs de la liberté..., est-il un parent, un ami de nos frères immolés sur la frontière ou dans la journée du 10 août, qui n'ait eu le droit de traîner son cadavre aux pieds de Louis, en lui disant : Voilà ton ouvrage ! Et moi aussi je réproûve la peine de mort..., un reste de barbarie destiné à disparaître des codes européens... Il suffit à la société que le coupable ne puisse plus nuire. Assimilé en tout aux autres criminels, Louis Capet partagera le bienfait de la loi, si vous abolissez la peine de mort ; vous le condamnerez alors à l'existence, afin que l'horreur de ses forfaits l'assiège sans cesse et le poursuive dans la solitude ; mais le repentir est-il fait pour les rois ? L'histoire, qui burinera ses crimes, pourra le peindre d'un seul mot : aux Tuileries, des milliers d'hommes étaient égorgés, le bruit du canon annonçait un carnage effroyable et ici, dans cette salle, il mangeait ! Ses trahisons ont amené notre délivrance..., l'impulsion est donnée à l'Europe entière, la lassitude des peuples est à son comble, tous s'élancent vers la liberté, le volcan va faire explosion... Qu'arriverait-il si, au moment où les peuples vont briser leurs fers, vous assuriez l'impunité de Louis XVI, ce serait un outrage à la justice, un attentat contre la liberté universelle ! Par tous ses actes, il est soumis à la loi ; il ne peut se parer du bouclier de l'inviolabilité... Ouvrez la loi, voyez ce qu'elle prononce contre ses innombrables crimes... Il ne fut jamais que le bourreau du peuple... Il est un prisonnier de guerre, il doit être traité comme un ennemi !... Je conclus donc à ce qu'il soit mis en jugement. »

*16 novembre.* — Grégoire est élu président de la Convention par 246 suffrages sur 352 votants.

*20 novembre.* — Le jour même où Grégoire lisait une lettre du ministre de la guerre, qui est, disait-il, un supplément à la confession générale des fripons, le citoyen Doppet, colonel de la légion allobroge, apporte une adresse de l'Assemblée nationale de Chambéry, qui demande à être unie à la République française et à en faire partie intégrante. Grégoire lui répond : « Ce fut un grand jour pour l'univers et une ère nouvelle, que celui où la Convention nationale prononça ces mots : la royauté est abolie ! Depuis l'origine des sociétés, les rois sont en révolte contre les peuples... La raison... déroule la grande Charte des droits de l'homme, l'épouvantail des despotes... Semblable à la poudre, plus la liberté a été comprimée, plus son explosion sera terrible... L'orgueil stupide des tyrans sera humilié, les négriers et les rois feront l'horreur de l'Europe purifiée. Leur perfidie héréditaire n'existera plus que dans les archives du crime... Ne craignez pas les menaces des despotes... Les statues de Capet ont roulé dans la poussière, elles se changent en canons... Si quelqu'un tentait de nous imposer de nouveaux fers, nous les briserions sur sa tête... La liberté ne périra chez nous que quand il n'y aura plus de Français ! Généreux Savoisiens, vous désirez vous incorporer à la République, la Convention pèsera, discutera solennellement une demande de cette importance, quelle que soit sa décision, dans les Français vous trouverez toujours des amis... Développons, vivifions cette justice universelle, qui trace aux nations l'étendue de leurs droits, le cercle de leurs devoirs... Que nos bras

s'étendent vers les tyrans pour les combattre, vers les hommes pour les embrasser, vers le ciel pour le bénir... Formons un concert d'allégresse qui augmentera le désespoir farouche des tyrans et l'espoir des peuples opprimés... Un siècle nouveau va s'ouvrir, la liberté planera sur toute l'Europe, il n'y aura plus ni forteresses, ni frontières, ni peuples étrangers! » L'Assemblée entière se lève au cri de : « Vivent les nations. » Le président donne aux députés le baiser fraternel, Barère, « l'Anacréon de la guillotine », demande que la réponse de Grégoire soit traduite dans toutes les langues, car « c'est le manifeste de tous les peuples contre tous les rois ». On applaudit.

28 novembre. — Au nom des comités de Constitution et de diplomatie, Grégoire présente un long rapport sur l'incorporation de la Savoie à la France. (7 colonnes du *Moniteur*.) Après quelques phrases obligatoires sur le fanatisme, la tyrannie, la République universelle, le droit des peuples, le système fédératif, « qui serait l'arrêt de mort de la République », il traite la question « dans l'ordre du réel et de l'utile » ; il décrit la situation topographique des sept provinces de la Savoie, il constate l'unanimité des voix, les pouvoirs des députés, le courage de ces populations « qui ont démoli un trône, aboli la royauté, la noblesse, la gabelle et la torture ». L'intérêt politique de la France lui permet-il de s'agrandir ? C'est un problème dont il tente la solution... ? Il appelle le passé au conseil du temps présent... Les grands États de l'Asie, Rome exténuée par sa grandeur, les empires de Charlemagne, de Tamerlan ont disparu... « Tous ont trouvé dans leur trop grande étendue une des causes

principales de leur dissolution... On peut prédire qu'avant la fin du siècle prochain, la Russie sera démembrée... La domination universelle était le projet de Louis XIV, dès lors il ne peut être le nôtre ; quoi de commun entre les rêves ambitieux d'un roi et la loyauté d'un peuple libre ? (On applaudit.) La France est un tout qui se suffit à lui-même... Nos armées victorieuses se contentent d'avoir brisé les fers des peuples opprimés, elles leurissent la faculté de délibérer *sur le choix de leur gouvernement...* à moins qu'ils ne veulent *remplacer le tyran par des tyrans, car si mon voisin nourrit des serpents, j'ai le droit de les étouffer...* (On applaudit.) Il conclut : Nous devons accepter l'offre... Conformité de mœurs, d'idiotismes, rapports habituels, considérations stratégiques... « La contrée où sont situés les Thermopyles de la République est aussi la patrie des Spartiates. » Il fait valoir les avantages financiers : il évalue à vingt millions les biens du clergé et des émigrés ; les mines d'antimoine, de cuivre, de fer, le chanvre, le miel, le suif, le cuir sont des sources de revenus... La Savoie, elle aussi, trouvera de sérieux avantages dans l'annexion... Ilotes du Piémont, les Savoyens sont menacés de l'invasion des despotes concertés... « La générosité commande de leur ouvrir notre sein..., le sort en est jeté... Tous les gouvernements sont nos ennemis, tous les peuples sont nos amis, nous serons détruits ou ils seront libres... Ils le seront et la hache de la liberté, après avoir brisé les trônes, s'abaissera sur la tête de quiconque voudrait en rassembler les débris ! » (Nouveaux applaudissements.) L'Assemblée adopte le projet de décret d'incorporation ; Grégoire termine un discours aux députés par ces mots :

« Dans la chute prochaine et nécessaire de tous les rois, le seul trône sera celui de la liberté; assise sur le mont Blanc..., elle étendra ses mains triomphales sur tout l'univers. »

23 novembre. — Une députation de citoyens anglais et irlandais se présente à la barre, le président répond à ses félicitations : « Oui, vous êtes ici au milieu de vos frères, la nature et les principes vous rapprochent de nous, la royauté est en Europe ou détruite ou agonisante... La déclaration des droits va dévorer les trônes..., le moment est proche où les Français iront féliciter la Convention nationale de la Grande-Bretagne... S'il y a eu des luttes séculaires, c'est que l'ambition des rois voulait faire oublier que la nature ne fait que des frères. »

29 novembre. — Les députés Simon, Grégoire, Hérault de Séchelles et Fagot sont nommés à la suite d'un scrutin, commissaires pour l'installation du département du Mont-Blanc et pour l'organisation du département des Alpes-Maritimes. Grégoire publie, en italien, deux adresses aux citoyens des Alpes-Maritimes et du Valais : « *Indirizzo ai cittadini del dipartimento delle Alpi Maritime, del cittadino Gregorio, deputato e commissario della Convenzione in questo dipartimento. In Nizza, presso Conguet padre e figlio, stampatori dei commissari della Convenzione* (in-8°, 32 p.). Il commence ainsi : *No, non è vero, che le leggi francese abbian cangiato il minimo cambiamento alla religione cattolica, apostolica, romana...* L'adresse est divisée en chapitres : *Soppressione dei canonici, monaci, frati. — Nuovo distretto delle diocesi. — Elezione di Vescovi. — Unione col papa...* Il explique, il réfute, il cherche à calmer les

consciences alarmées. — *Indirizzo agli abitanti del Valesse* (1793, in-8°).

1793. 20 janvier. — Au moment du jugement du roi, Grégoire est à Chambéry, ses trois collègues rédigent une lettre qui contient leur vote pour la condamnation à mort... « Absent, libre de se taire », il refuse de la signer et il fait adopter la rédaction suivante, « qui respire des sentiments peu conformes à l'humanité et à la religion<sup>1</sup> ». « Nous apprenons par les papiers publics que la Convention doit prononcer demain sur Louis Capet. Privés de prendre part à vos délibérations, mais instruits, par une lecture réfléchie des pièces imprimées et par la connaissance que chacun de nous avait acquise depuis longtemps des trahisons non interrompues de ce roi parjure..., nous déclarons que notre vœu est pour la condamnation de Louis Capet... sans appel au peuple. — Nous proferons ce vœu dans la plus intime conviction, à cette distance des agitations où la vérité se montre sans mélange et dans le voisinage du tyran piémontais. » L'original de cette lettre, signée par les quatre commissaires, est conservé aux Archives nationales. — On a beaucoup discuté la question de savoir si Grégoire fut régicide : en fait, l'omission du mot décisif *mort* et l'absence de son nom sur la liste de ceux qui votèrent la peine capitale, lui permirent de protester contre ce qu'il appelait une calomnie, mais les termes de sa lettre, les nombreux discours et les écrits, dont j'ai reproduit les expressions de haine, lui donnèrent, durant la Terreur, le bénéfice et la sécurité du régicide ; on a remarqué

---

1. Thiers.

aussi que jamais il n'a exprimé le plus léger blâme sur la conduite de ceux de ses collègues qui jugèrent utile, dit M. Carnot, « de donner à l'Europe attentive un grand exemple de sévérité nationale ».

*1<sup>er</sup> juin.* — Le tocsin sonne dans plusieurs quartiers, la Convention n'est pas convoquée; la droite est absente... « Les patriotes y sont, dit Legendre, nous y resterons, nous délibérerons. » La Montagne triomphe, la Gironde va expier sa participation aux crimes de la populace... Une députation du département et de la commune vient imposer à l'Assemblée les dernières mesures arrêtées par le Comité de salut public. Elle exige un décret d'accusation contre trente-sept membres de la Convention... Lanjuinais proteste, il repousse avec indignation les insolentes injonctions d'une commune illégale... On l'arrache de la tribune... Grégoire occupe le fauteuil de la présidence; il se couvre: « La scène qui vient de se passer est des plus affligeantes, la liberté périra si vous continuez... S'il y a des traîtres parmi nous, il faut qu'ils soient jugés et qu'ils tombent sous les coups de la loi... Avant de les punir, il faut prouver leur crime... La Convention examinera votre demande... Elle vous invite aux honneurs de la séance. » Il se montre hostile aux Girondins, il les défend mal, ou plutôt il les accuse: « Ils ont répandu des soupçons injurieux..., estimables citoyens, l'absurdité des calomnies inventées contre Paris couvre de honte leurs inventeurs! Non, elle ne disparaîtra pas, cette noble cité qui, dans les décombres de la Bastille, a retrouvé la charte de nos droits! Vainement, les aristocrates, les royalistes, les fédéralistes essaient de nous diviser... Les orages de la Révolution



ne feront que resserrer les liens qui unissent les Parisiens et leurs frères des départements. » Après une discussion orageuse, on décrète d'arrestation les membres de la commission des douze et les vingt-cinq députés dénoncés. Aux termes du décret, ils ne sont pas immédiatement incarcérés, mais consignés chez eux, sous la garde d'un gendarme, qu'ils doivent nourrir. Le 26 juillet, on emprisonne les huit qui n'ont pas fui, on déclare traîtres à la patrie les vingt-neuf qui ont quitté Paris. — Aux Jacobins, un affidé de Robespierre vante l'impartialité de Grégoire dans la séance du 1<sup>er</sup> juin ; M<sup>me</sup> Rolland, plus juste, se montre indignée de la lâcheté du président.

*4 juin.* — Une femme noire, âgée de 114 ans, accompagne une députation d'hommes de couleur, qui vient féliciter et remercier l'Assemblée ; Grégoire fait inscrire au procès-verbal l'honneur rendu à la centenaire : « L'humanité et la philosophie de l'Assemblée feront disparaître l'aristocratie de la peau, que les décrets de la Constituante ont pour ainsi dire consacrée. »

*18 juin.* — Grégoire prend une large part aux discussions relatives à la nouvelle Constitution ; il écoute, sans protester, un rapport du ministre de la justice sur l'état exact des députés mis en arrestation. Son fidèle ami Lanjuinais est en tête de la liste : il a réclamé pour Capet les garanties dues à tout accusé ; il a repoussé avec indignation l'abominable décret du 10 juin 1793, qui était l'effroi même des patriotes. — Couthon et Robespierre avaient préparé ce décret afin de rendre plus expéditive la procédure révolutionnaire.

*1<sup>er</sup> juillet.* — Au nom du comité des finances, Mallarmé propose la suppression d'une partie des vicaires généraux,

l'évêque de Blois appuie la proposition : « *Leur suppression est commandée par le besoin où l'on est de pasteurs dans beaucoup de cures* ; ils sont aussi inutiles que l'étaient les chanoines. » Il avait été malheureux dans ses choix, Chabot avait apostasié. Nusse, qui se rétracta en 1795, reprochait à Grégoire « sa vie burlesquement pontificale, ses fréquentes glorifications du régicide. Lorsque la morale des assassinats était en vogue, vous placiez la statue de Brutus à côté des saintes images et je vous ai vu célébrer la messe au pied de la statue de Mirabeau. »

27 juillet. — Le ministre de l'intérieur propose de supprimer les primes accordées pour la traite des nègres : « Jusques à quand, citoyens, s'écrie Grégoire, permettez-vous ce commerce infâme ? Je demande que vous décrétiez à l'instant qu'il ne sera plus accordé de primes aux vaisseaux négriers. » La proposition est décrétée ; cette prime annuelle était de 2,500,000 fr.

29 juillet. — Au nom des commissaires chargés d'organiser les départements du Mont-Blanc et des Alpes-Maritimes, Grégoire présente un rapport en neuf chapitres ; c'est une page d'histoire qu'il faut méditer, en voici quelques extraits : « Durant une absence de six mois, ils ont consacré tous leurs moments à un travail immense ; le fanatisme a excité quelques troubles au sujet de l'état civil du clergé, nous avons tâché de prévenir ses explosions par la voie douce de l'instruction et de la bienveillance, un journaliste appelle cela de la persécution... » Le journaliste avait raison, la persécution fut violente ; j'en cite un exemple entre cent : un jour, l'évêque constitutionnel célébrait la messe à la cathédrale, le marquis de Murinet se permit des insultes contre

celui qu'il appelait un intrus; conduit aux prisons de l'archevêché, il fut enfermé avec des malfaiteurs, maltraité par les geôliers. Délivré, à la mort de Robespierre, le marquis avait perdu la santé et la raison. Le fait m'a été affirmé par le marquis Costa de Beauregard, qui m'a donné de tristes détails sur la mission de Grégoire en 1793 <sup>1</sup>. Le rapport constate que l'on ne fréquente pas les assemblées prescrites par la loi, que de petits ambitieux réunissent « des milliers de citoyens pour signer une adresse souillée d'égoïsme et d'impostures... Nous avons dévoré toutes les amertumes, dont nous abreuyaient la perversité et l'ingratitude... Nice s'est purifiée par la sortie d'environ mille émigrés... Si les sociétés populaires de Nice, Menton et Monaco continuent à déployer le zèle uni à la sagesse, en provoquant la haine des rois et l'amour de la République, elles s'assureront des droits à la reconnaissance... L'ignorance, la disparité, la rusticité des idiomes prolongent *l'enfance de la raison et la vieillesse des préjugés*... » Il a publié, en italien, une brochure sur la constitution civile du clergé, il a préconisé deux mesures : « faire l'office en langue vulgaire et créer des écoles nationales... » Il conseille la confection d'un journal national indépendamment du bulletin; il accuse la Convention... « Elle a glacé et attiédi le patriotisme dans ces contrées, elle a en quelque manière *royalisé l'Europe* par la longueur de ses discussions sur le compte d'un tyran qu'il fallait se hâter d'envoyer à l'échafaud <sup>2</sup>... »

1. V. *Un homme d'autrefois*, par le marquis de Beauregard.

2. A la page 25, je lis cette note : « Un forçat avait été condamné à cinq ans de galères pour injures au roi sarde, on vient de lui rendre la liberté, il faudrait lui donner une couronne civique s'il apportait la tête d'un tyran. »

Elle a encouragé les ennemis de la République, fait gémir la raison, indigné la France et surtout les armées par le scandale de ses débats. » L'Assemblée n'est pas seule coupable, « ce qui a aliéné le cœur des Niçois, qui nous ont reçus en frères, ce sont les horreurs commises en octobre dernier ». Il en trace un tableau aussi lamentable que vrai, « les campagnes en proie au pillage, au brigandage, à la brutalité..., la pudeur a été violée, la majesté des mœurs a été outragée jusque dans la chaumière du pauvre... Il n'est pas, en Italie, un paysan à qui on n'ait fait croire que le vol, le viol, le meurtre, étaient des crimes communs parmi les Français... Un cri général s'élève contre Anselme, qu'on regarde comme le Verrès des Alpes-Maritimes, contre Férus, dont le nom inspire de l'horreur. » On a volé la République; il évalue à quinze millions les dilapidations commises, il cite les exemples de concussions et il conclut : « Tâchez donc que le jour terrible de la vérité pénètre dans la tanière du crime et que la hache de la loi atteigne les coupables... Nous conjurons la Convention de décréter des indemnités pour les brigandages commis... Nous nous constituons les défenseurs des malheureux pillés, outragés, comprimés par la misère... Nous avons présenté à vos yeux un spectacle hideux, il vous sera doux de les reporter sur l'armée d'Italie..., elle est pliée à la subordination et bouillante de courage. Nous sommes allés sous la tente visiter les défenseurs de la patrie, nous les avons harangués en face du camp piémontais... Nous appelons avec confiance sur nous et sur nos opérations le jugement le plus sévère... Nous revenons pour extirper le modérantisme et l'anarchie, qui, par des

moyens opposés, voudraient creuser le tombeau de la patrie. » Grégoire avait le droit de flétrir les Verrès, il revenait pauvre de sa mission : « Devinez, disait-il à M<sup>me</sup> Dubois, combien mon souper de chaque soir coûtait à la nation ? Juste deux sous, car je soupais avec deux oranges ; aussi je n'ai pas dépensé tout mon argent, voyez ce que je rapporte au Trésor public... », et il montrait, nouée dans un mouchoir, la somme économisée sur ses frais de voyage <sup>1</sup>.

*30 juillet.* — Depuis le 13, l'Assemblée discute le plan d'éducation de Lepelletier, dont elle a décrété l'impresion dans la séance du 3 juillet ; Robespierre et Léonard Bourdon le soutiennent, Grégoire le combat : « Il ne suffit pas qu'un projet se présente escorté de noms illustres, qu'il ait pour patrons Minos, Platon, Lycurgue ou Lepelletier, il faut qu'il soit pratique... » Il le critique au triple point de vue des finances, de la possibilité d'exécution et des effets moraux. « D'après les données reçues des auteurs qui ont écrit sur l'arithmétique politique, la dépense s'élèvera, pour environ trois millions d'enfants de 5 à 12 ans, à trois cents millions, sans parler d'une première mise dehors, qui serait immense, pour fonder, approprier et meubler les maisons et leurs dépendances. Vous avez sagement décrété l'impôt pro-

---

1. *Mém.*, t. I, 424. « Je publiai le rapport de ma mission... il y a dans l'imprimé une phrase que je désavoue... » On garde à la bibliothèque de Nice un exemplaire de ce rapport réimprimé (petit in-4<sup>o</sup>) par ordre de l'administration du département ; il proposait de détourner le Paillon à trois quarts de lieue de son embouchure pour le rejeter dans la mer, par une issue à travers la montagne, où l'on a percé le tunnel actuel du chemin de fer. Récemment on a donné le nom de Grégoire à l'une des rues de la ville.

gressif, le riche paiera pour le pauvre, malgré cela il faudra doubler presque les contributions annuelles. Si l'on consultait le vœu des paysans pour une éducation commune, il serait unanime pour la négative. De 5 à 12 ans, l'enfant est très utile aux parents, il est préposé à la garde de ses puînés, il surveille les bestiaux, la préparation des aliments... Si vous ôtez les enfants de la campagne, il faudra leur substituer de forts domestiques, vous ruinez l'agriculture. » Le projet est contraire au bonheur et à la moralité, il rompt le contrat habituel des individus d'une même famille, il décompose la famille, il expose les enfants à cette contagion morale « qui, dans les maisons d'éducation les mieux soignées, fait souvent de si cruels ravages ». Il réfute les sophismes de Rousseau, il redoute une tentative « qui perdrait la République ». Après des considérations si sensées, il n'ose pas repousser le projet, il subit la pression jacobine, sa conclusion est illogique, étrange. Il termine par un éloge de Lepelletier, « ce martyr de la liberté, dont la mémoire sera chère à jamais aux Français. Avec lui, avec vous, j'adopte une éducation commune, j'en excepte le projet de rassembler à demeure les enfants dans les maisons nationales. Mon opinion d'ailleurs céderait rapidement à l'avis de quiconque me prouverait que la mienne est erronée. » Les amis les plus dévoués de la Révolution sont forcés d'avouer que ce Lepelletier, ancien président à mortier du Parlement, le plus riche de la Convention après Philippe d'Orléans, avait fait la proposition la plus absurde, la plus ridicule, la plus égalitaire, la plus impraticable.

*1<sup>er</sup> août.* — L'Assemblée vote l'impression d'un rap-

port de Barère ; Grégoire demande qu'on supprime une exception qui paraît s'y trouver en faveur de Louis XII, surnommé le Père du peuple : « Les flagorneurs et l'imposture ont bien pu donner ce titre fastueux à un roi qui avait quelques qualités, mais je pourrais vous faire voir que ce Père du peuple en a été le fléau. Je réclame la radiation de cette phrase, il ne faut pas laisser supposer au peuple qu'un roi peut n'être pas un misérable. » Barère consent à supprimer sa phrase, mais il fait remarquer « que l'Assemblée aurait à s'occuper de bien d'autres choses ». Il avait raison, ce valet de Robespierre, « ce petit Séjan, qui voulait, dit Rœderer, son collègue, être à lui-même son Tacite ».

8 août. — Au nom du comité d'instruction publique, il fait un rapport sur les Académies, il conclut à leur suppression : « Leur état est déplorable, elles sont désorganisées : à l'Académie française, huit membres sont morts, ils n'ont pas été remplacés ; dix ont émigré ou se cachent ; les autres sont divisés, les patriotes y sont en minorité. » Il demande des pensions pour ceux qui n'ont pas d'autre moyen de subsistance, il propose le premier la création d'un Institut qui relierait entre elles les sociétés savantes, il plaide la cause de l'Académie des sciences... « Détruire est chose facile, c'est en créant que le législateur manifeste sa sagesse, la vôtre éclatera dans les mesures que vous prendrez pour que le sanctuaire des arts, s'élevant sous les auspices de la liberté, présente la réunion organisée de tous les savants et de tous les moyens de science. » On adopte le premier article du décret : « Toutes les Académies et sociétés littéraires patentées par la nation, sont supprimées. » On ajourne

les autres ; quelques jours après, un décret assure à la ci-devant Académie des sciences la jouissance de son ancien local et rend à ses membres les honoraires accoutumés.

*14 septembre.* — Grégoire dénonce les fédéralistes du Midi ; il fait l'éloge du patriotisme de l'administration des Alpes-Maritimes, dont on a calomnié les intentions ; elle a reconnu que « quatre fois Paris a sauvé la République ».

*28 septembre.* — Le comité d'instruction le charge de soumettre à la Convention un rapport sur les *Annales du civisme*, « afin que sa sagesse en approuve ou en rectifie le plan ». L'exécution offre de grands avantages, elle fournira des matériaux à l'histoire d'un peuple qui n'a guère eu que celle des crimes des rois... « Les tyrans, leurs flatteurs, les émigrés, calomnient les fondateurs de la République ; des écrivains prostitués au mensonge et à la cupidité deviennent leurs échos, le recueil que nous proposons sera l'irréfragable réponse aux impostures par lesquelles ils tâchent d'empoisonner l'opinion.... Sans doute, quelques crimes inséparables d'une révolution ont fait gémir les âmes honnêtes..., ces crimes sont l'ouvrage d'un gouvernement sans morale et de la dépravation d'une cour qui érigea des trophées scandaleux sur les débris des mœurs... Les émigrés, les faux amis de la liberté en sont les provocateurs ou les agents, c'est leur propriété, nous la leur laissons, les vertus resteront aux patriotes..., semons la vertu, et nous récolterons des vertus... C'est Brutus qui a délivré la terre d'un despote ! Nous nous sommes demandé quels actes de vertu nous devions recueillir, la Constitution nous a répondu : elle a



déclaré qu'elle honore la loyauté, le courage, la vieillesse, la piété filiale et le malheur. » Il indique quel sera le style et aussi la forme des recueils périodiques, il demande à être autorisé à correspondre pour cet objet avec les autorités, avec les bataillons, avec les sociétés populaires, au sein desquelles chaque action héroïque subira une discussion épuratoire ; il soumet un modèle de tableaux et un projet de décret, dont l'article 1<sup>er</sup> est adopté : « Le comité rassemblera les faits éclatants de vertu qui ont eu lieu depuis le commencement de la Révolution. »

*Lundi, 9 octobre.* — Le *Moniteur* porte deux dates, celle de l'ancien calendrier et celle du nouveau inventé par Romme, dit Grégoire, pour anéantir le dimanche. « C'était son but, il me l'a avoué... Le dimanche existait avant toi, lui disais-je, il existera après toi... Une autre fois, il vint avec un air soucieux me demander si je croyais à la durée de son calendrier. Je lui déclarai que je persistais dans mon opinion sur la caducité de ses projets. »

*23 octobre (7 brumaire an II).* — Le citoyen Maugard, admis à la barre, fait hommage d'un mémoire manuscrit sur le moyen de faire une bonne histoire nationale ; Grégoire demande qu'en agréant l'hommage, on rappelle sans cesse au peuple tout ce qui atteste « la bassesse de nos anciens écrivains, la turpitude des courtisans, les forfaits des rois ».

*11 brumaire.* — Il lit « une instruction aux habitants des campagnes relative aux semailles d'automne ». La Convention l'adopte et en ordonne l'impression et l'envoi.

*16 brumaire.* — Le jour même où des députations de

Seine-et-Oise viennent imposer à la Convention les motions les plus sacrilèges, lorsque la femme de l'évêque de Périgueux, « pauvre de fortune mais riche de vertu », est admise aux honneurs de la séance, que le cynique Chabot annonce son mariage, Grégoire, au milieu de l'agitation et du tumulte, essaie de lire un nouveau mémoire sur les moyens d'améliorer l'agriculture ; il propose l'établissement d'une maison d'économie rurale, il développe son système : « Ayons un bon plan d'éducation, un bon plan d'agriculture, et nous aurons tout <sup>1</sup>... » Un Montagnard l'interrompt : « Nous ne voulons d'autre système que la proscription des rois, des seigneurs et des prêtres. » C'était le mot de la situation, la religion mêlée à toutes les gloires du passé, c'était l'ennemie !

*17 brumaire.* — Dans la nuit du 16 au 17 brumaire, Hébert, Lhuillier, Chaumette, Momoro, vont chez l'évêque de Paris, Gobel ; ils lui ordonnent de se *déprétrer* ; le vieillard résiste, il prie qu'on lui épargne cette flétrissure ; on le menace de mort, il cède, et il apporte à l'Assemblée son abjuration, signée par deux de ses vicaires. Grégoire est au comité d'instruction, on l'avertit de ces scènes sacrilèges, il court à la Convention. Le *Moniteur*, « toujours officiel », n'a pas exactement raconté l'incident <sup>2</sup>. Voici le récit de l'évêque de Blois <sup>3</sup> : « Rentré à l'Assemblée, je vois des prêtres catholiques, des ministres protestants, s'élancer à la tribune pour blasphémer et abjurer leur état... Une troupe de Montagnards,

---

1. Imprimé par ordre, ce discours fait partie des *Mélanges sur la Révolution*.

2. *Monit.*, 1793, n° 49.

3. *Hist. des sectes rel.*, t. 1<sup>er</sup>, 69-86.

comme des furies, s'élance vers moi : « Il faut que tu montes à la tribune. — Et pourquoi ? — Pour renoncer à ton épiscopat, à ton charlatanisme religieux. — Misérables blasphémateurs, je ne fus jamais un charlatan ; attaché à ma religion, j'en ai prêché la vérité, j'y serai fidèle... Le président annonce que j'ai la parole, quoique je ne l'eusse pas demandée. Je m'élançai à la tribune ; à un épouvantable tapage, succède un silence général : « On « me parle de sacrifices à la patrie, j'y suis habitué ; s'agit-il du revenu attaché à ma qualité d'évêque ? Je vous « l'abandonne sans regret ; s'agit-il de religion ? Vous « n'avez pas le droit de l'attaquer. J'entends parler de fanatisme, de superstition... Je les ai toujours combattus... Catholique par conviction et par sentiment, prêtre « par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque, mais ce n'est ni de lui ni de vous que je tiens ma « mission... On m'a tourmenté pour accepter ces fonctions, on me tourmente aujourd'hui pour faire une abdication, qu'on ne m'arrachera pas. J'ai tâché de faire du « bien dans mon diocèse, je reste évêque pour en faire « encore, j'invoque la liberté des cultes. » Ce discours fut interrompu vingt fois, des rugissements éclatèrent pour étouffer ma voix, dont j'élevais à mesure le diapason... Je doute que le pinceau de Milton, accoutumé à peindre le spectacle des démons, pût rendre cette scène. Descendu de la tribune, je retourne à ma place ; on s'éloigne de moi comme d'un pestiféré... Je vois des regards furibonds dirigés sur moi... La séance finie, je me traîne chez moi, je remerciai Dieu de m'avoir donné la force de confesser Jésus-Christ ; je déclare qu'en prononçant ce discours improvisé, je crus lire mon arrêt de mort. »

M. Carnot a écrit, sous la dictée de M<sup>me</sup> Dubois, une anecdote qui confirme le récit de Dulaure au sujet de Gobel et la pression exercée par les persécuteurs pour détruire le catholicisme. « Le lendemain de cette scène, trois visiteurs se présentent chez l'évêque ; admis dans son cabinet, ils emploient tour à tour les promesses et les menaces pour obtenir son abjuration... Assis dans son fauteuil, les mains derrière le dos, il accompagne chacun de ses *non* d'un coup sec de son pied sur le parquet. — Eh bien, s'écrie l'un des étrangers, avec l'accent de la fureur, tu viens de monter deux degrés de l'échafaud, tu monteras le dernier. — Je suis prêt, réplique Grégoire, je ne démentirai jamais mes croyances. A l'heure accoutumée, l'évêque descendit pour déjeuner, avec un air aussi serèin que de coutume ; au moment de se lever de table : Mes bons amis, nous dit-il, dans un temps comme celui où nous sommes, quand on vit au milieu de la tourmente, on ne sait ce qui peut arriver ; il faut que vous me fassiez une promesse. — Et laquelle ? — Si je venais à être arrêté, promettez-moi, dans le cas où ma vie serait en danger, de ne tenter aucune démarche en ma faveur. — Que demandez-vous là ? s'écria M<sup>me</sup> Dubois fondant en larmes, au souvenir de la conversation qu'elle avait entendue le matin : Si votre vie était menacée, j'irais trouver vos amis, vos collègues, vos juges, et je saurais bien me faire écouter. — L'évêque insiste, on promet de respecter sa volonté, il aime mieux mourir que devoir la vie aux hommes qui le menacent, il ne demande qu'une chose, c'est que, dans le cas où il lui arriverait malheur, M<sup>me</sup> Dubois parte aussitôt pour Emberménil afin de consoler sa vieille mère. »

*19 brumaire.* — « Au comité d'instruction publique, Fourcroy exprime ses regrets de ce que j'avais comprimé l'élan de l'opinion contre le fanatisme. Ma réponse fut concordante avec le discours qu'il me reprochait... Son apostrophe n'était sans doute qu'un tribut payé par la peur à la frénésie du moment... Quelques années plus tard, parlant de la liberté de conscience, il prétendait avoir toujours pensé comme moi sur cet article. »

*20 brumaire.* — Un décret de l'Assemblée convertit la ci-devant église Notre-Dame en un temple consacré à la Raison et à la Vérité. Dans l'*Histoire des sectes religieuses*, Grégoire flétrit, en termes énergiques, « cette odieuse profanation, cette orgie qui fut répétée dans toutes les églises de la capitale ».

*21 brumaire.* — Le *Sans-culotte observateur*, rendant compte de la scène des abjurations, publie contre l'évêque Grégoire une diatribe qui fut affichée dans tous les coins de rues ; c'était un arrêt de proscription. Il en fit, dans la nuit, arracher un exemplaire qu'il garda précieusement.

*23 brum.* — Le jour même où un décret prescrit au comité d'instruction de faire un rapport sur les moyens de substituer au culte catholique le culte de la raison, Grégoire écrit au club des Jacobins pour qu'il rassemble tous les traits éclatants de l'amour de la patrie que cette société a produits ; « Éd. Bourdon s'irrite de ce que cette excellente demande soit faite par un homme qui voulut christianiser la Révolution, qui prétendit que Jésus-Christ avait prophétisé qu'il y aurait des Jacobins. (On rit.) Grégoire fut jacobin, il ne l'est plus, c'est à l'Assemblée et non pas à lui que vous devez la collec-

tion des traits glorieux de la société. » La lettre est renvoyée au comité de correspondance. En effet, l'évêque, en 1792, était revenu un instant au club des Jacobins, qui veulent, disait André Chénier, régner par tous les moyens : « Il n'était plus permis d'y opiner autrement que la faction parisienne... Je sortis et ne remis plus les pieds dans cette assemblée autrefois *décente* et raisonnable, mais devenue un tripot de factieux, un refuge pour les hommes flétris par la justice. »

17 frim. — Au nom de la commission chargée de former un plan définitif sur les *Annales du civisme*, Grégoire présente un rapport qui est imprimé par ordre (in-8°, 12 p.). « Sa voix tonnante dénoncera tous les émigrés à l'exécration de tous les siècles... Les peuples détrompés se hâteront d'atteindre leur virilité politique et les volcans allumés sous les trônes feront explosion... Tous les actes de vertu qui dépassent la ligne ordinaire des efforts de l'homme et qui ont pour objet la destruction du despotisme sont le domaine de notre travail... Dans cette galerie de portraits, la patrie en deuil contempera les législateurs assassinés pour avoir voté la mort du tyran, et ce récit gravera dans les cœurs les dogmes politiques qui établissent la haine de la royauté et du fédéralisme... La voix de la France sollicite ou plutôt exige impérieusement la réforme de l'éducation... Un des moyens de l'épurer et la fixer c'est la connaissance des faits historiques de la Révolution... » Quoiqu'il ne soit plus jacobin, il fait encore l'éloge des sociétés populaires « dont la haine des pervers atteste l'utilité constante et sans la vigilance desquelles le fanatisme et l'aristocratie auraient dévoré la République... »

Tous les mois, votre comité vous présenterait un travail signé sur cet objet, l'impression donnerait ensuite à ce recueil la plus grande publicité, le but moral serait atteint... Rappelons-nous sans cesse que l'ignorance et le vice sont les appuis de la tyrannie..., le patriotisme sans probité est une chimère, la liberté n'est qu'un frêle édifice si elle n'est fondée sur les lumières et la vertu... » Romme critique le rapport, il veut un plan plus *précis*, plus *simple*.

24 frim. — Sur le rapport de Chénier, un décret expulse Mirabeau du Panthéon pour y faire place à Marat qui avait, dit-on, enseigné le français à Oxford, et dû ses succès à sa haine pour notre Révolution. Marat, qui avait formé le vœu qu'on pendît deux cents députés et qu'on coupât deux cent mille têtes. Marat, dont la figure extrêmement ignoble était l'image de son âme... et cependant, disait Grégoire : devant Marat et Robespierre, on vit la France agenouillée... Enfin, à son tour, Marat subit le sort de Mirabeau, et son squelette, tiré du Panthéon, fut jeté dans l'égout de Montmartre <sup>1</sup>.

30 frim. (29 déc. 1793). — L'Église constitutionnelle a perdu son prestige légal, le gendarme ne protège plus le prêtre jureur ; les assermentés, comme les orthodoxes, sont victimes de la persécution, c'est le christianisme que la Révolution veut détruire. Grégoire publie un ouvrage intitulé : *Questions relatives à l'histoire de l'Église gallicane*, in-8°. Paris.

---

1. *Hist. des sect. rel.*, t. 1<sup>er</sup>.









L'Abbé d'Épierre.

2<sup>ème</sup> fascicule.

1794-1831



# LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

L'ABBÉ GRÉGOIRE<sup>1</sup>

1794-1831

---

1794. 10 janv. (an II 21 nivôse). — Le brigandage, sous le masque du patriotisme, mutile les monumens, brise les statues, dépouille les temples, Grégoire fait adopter le décret suivant : « 1° Les inscriptions des monumens publics seront désormais en français ; 2° toutes les inscriptions des monumens antiques seront conservées ; 3° dans les monumens modernes les inscriptions qui ne sont pas consacrées à la royauté et à la féodalité seront conservées. » Ce décret, qui venait un peu tard, est précédé d'un rapport imprimé par ordre (in-8°, 14 p.) ; il examine la question au double point de vue du passé et de l'avenir, il s'élève contre « l'injuste mépris par lequel on voudrait flétrir des langues autrefois l'accent de la liberté ». Il y a du trait, de l'érudition, mais

---

1. Suite des deux Mémoires publiés en 1873 et 1883.

aussi d'étranges paradoxes : il cite l'inscription populaire de la place de la Bastille : « Ici, on danse. Sous le despotisme, le peuple était compté pour rien, actuellement, il est ce qu'il doit être, c'est-à-dire tout ;... les monumens publics doivent donc lui rappeler son courage, ses triomphes, ses droits, sa dignité... Notre langue avait la timidité de l'esclavage, quand la corruption de la cour lui dictait des lois,... l'insolence féodale excluait du langage relevé les termes qui désignent les professions utiles. Les termes de *vache*, de *fumier*, par exemple, auront dans notre langue républicaine une valeur correspondante à celle que ces objets ont en réalité, tandis qu'on reléguera dans le style ridicule et abject les mots de *princesse* et de *courtisan*... Le vocabulaire de l'égalité s'enrichira en élaguant et en ajoutant ; nous en avons effacé le mot de *protection*, nous y avons honorablement placé celui de *tyrannicide*... Tout ce qui est *beau*, tout ce qui est *bon* entre dans la définition du *sans-culotisme!!* » On a raison de détruire tout ce qui porte l'empreinte du royalisme, mais pourquoi ce débordement d'écrits où la grossièreté et l'infamie du style le disputent à celle des sentiments?... il s'irrite contre les propos immondes, « dont la contagion a gagné même un grand nombre de femmes ; cette dégradation du langage est vraiment contre-révolutionnaire ». Il termine par une insulte contre un tyran trop longtemps vanté (Henri IV), « dont la prétendue bonté comparée à celle des autres despotes, n'est que dans le rapport de la méchanceté à la férocité... Il faut que les murs, le marbre, l'airain parlent à tous les *sans-culottes contemporains et futurs le langage de la liberté*. » A la même époque, Turreau,

de l'Yonne, accusait les prêtres de tous les crimes : « Ils se glissent dans les tribunaux révolutionnaires pour faire périr les patriotes et acquitter les aristocrates. »

22 janv. (4 pluv.) — Au nom du comité d'instruction, il dépose un rapport sur l'établissement d'un concours pour des ouvrages élémentaires : « Le corps social doit veiller à sa conservation et au bonheur des individus... Il faut que ses membres jouissent de leurs droits et s'acquittent de leurs devoirs. Comment le feront-ils s'ils ne les connaissent pas ? l'éducation seule donne des lumières et des vertus... L'instruction doit être soumise à l'autorité tutélaire du gouvernement... Un peuple ignorant et corrompu n'aura jamais qu'une liberté précaire... Si la théorie et la pratique de l'éducation étaient portées au point de perfection dont elles sont susceptibles, un code criminel serait presque inutile... Il faut que l'éducation nationale s'empare de la génération qui naît, qu'elle aille trouver l'enfant au sein de la mère, dans les bras de son père... Le premier livre élémentaire doit embrasser la période qui s'écoule du commencement de la grossesse jusqu'à six ans ; tracer les règles de conduite pour le temps de la grossesse, des couches, de l'allaitement, du sevrage, parcourir toutes les phases de l'enfance, en ce qui concerne la nourriture, le sommeil, la veille, l'exercice, les maladies, combattre les abus... » Il discute les théories, il signale les erreurs. « On n'attache aucune importance à ce que l'enfant brise les œufs et le nid d'un oiseau... On le rend vindicatif, en l'exhortant à frapper la pierre contre laquelle il s'est heurté... On le forme au mensonge et à l'orgueil en lui disant qu'il est laid lorsqu'il pleure... Un enfant vêtu de drap

se préfère à son camarade vêtu de bure ou de toile, voilà la première brèche à l'égalité, un premier pas vers le despotisme... La conduite des parens est un livre toujours ouvert... L'enfant acquerra-t-il le sentiment de la justice, quand, au lieu de le reprendre, de le châtier avec le calme de la raison, c'est en se livrant à des colères proportionnées toujours non à la grièveté de la faute, mais à la perte ou au désagrément que l'on éprouve... On se plaint de la dépravation précoce des enfans, le ruisseau est impur, parce que la source est empoisonnée... » Il est nécessaire de rédiger des instructions pour les parents, pour les instituteurs, qui doivent tour à tour *pétrir le caractère de l'enfant, l'imprégner des mœurs républicaines* ; il ne veut ni ouvrages volumineux, ni méthodes savantes : « laissons aux auteurs la plus grande latitude, bornons-nous à présenter des problèmes à résoudre ». Le programme des études primaires est bien simple : « Lire, écrire, parler la langue nationale... Les élémens du calcul, de l'arpentage, du toisé ; des notions sur la mesure du temps, sur les mesures linéaires, sur celle de superficie et de poids... » Il faut mettre l'enfant à portée d'apprécier les objets que la nature reproduit sans cesse... La Déclaration des droits, la Constitution, les annales du civisme, des instructions sur la morale républicaine, formeront les premiers ouvrages classiques... « Jusqu'ici, la plupart des livres élémentaires ont été *très médiocres* ; ils étaient le fruit de la médiocrité, le génie seul est capable de présenter des analyses... Aujourd'hui, ces ouvrages ont la plus haute importance, ils doivent, durant des siècles, concourir à la régénération d'une postérité républicaine



et consolider par les vertus la liberté conquise par le<sup>1</sup> courage... Une belle carrière est ouverte aux talents républicains, la Convention éprouvera la plus douce satisfaction en couronnant leurs efforts; ce sera un jour de triomphe sur l'ignorance et les préjugés. » On ordonne l'impression du rapport et du projet de décret voté le 9 pluviôse<sup>1</sup>. Le 18 messidor, on nomme un jury de quatorze membres pour juger du mérite des ouvrages envoyés au concours; Grégoire n'en fait pas partie. Il avait pris part aux discussions, il avait protesté contre la corruption légale à laquelle on condamnait l'enfance; il avait entendu tel membre du comité dire crûment que l'instruction publique était inutile, qu'il fallait se borner *à faire lire les enfants dans le grand livre de la nature*, et quand il les pressait de « développer cette sentence, d'en donner une traduction commentée, il était sûr d'entendre débiter des inepties, à moins qu'ils ne se fâchassent pour se dispenser de déraisonner ». Le mal était grand, ces livres classiques primés par la Convention prêchent la haine de la religion, le mépris du passé; les manuels civiques posent aux enfants des deux sexes les questions les plus étranges: « Jeune citoyen, dis-moi quelles sont les précautions qu'une femme doit prendre lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est enceinte? » Aussi *toutes les âmes honnêtes répugnent à envoyer leurs enfants à ces magisters, presque tous ignorants et crapuleux, qui occupent les presbytères et perçoivent un traitement sans fonctions. Ils ont grand soin de ne leur parler de religion que pour la ridiculiser, de ne pas prononcer le nom de*

---

1. *Monit.*, 1794, n° 131.

*Dieu, d'empêcher qu'ils n'apprennent à le prier...; dans quelques écoles, on fait faire le signe de la croix au nom de Marat, de Lazouski*<sup>1</sup>... L'appréciation est sévère, elle n'est que juste ; l'école modèle est celle où l'on joue le mieux au tribunal révolutionnaire ; le 21 janvier, les maîtres du Collège des nations conduisent leurs élèves sur la place de la Révolution... « La barbarie, dit le conventionnel Daunou, a été semée dans les âmes délicates... » A Rennes, sous les fenêtres de Lanjuinais, pros crit, les élèves de l'école s'amuse nt à manier de petites guillotines ; après la chute de Robespierre, le conseil général, à Arras, fait saisir et briser les instruments avec lesquels les enfants guillotinent des oiseaux et des souris ; *on a remarqué qu'il y avait de petites plumes enduites de sang attachées à la planche...* » L'arrêté est du 16 fructidor an II. La pudeur est pros crite, comme la religion ; on lit dans l'*Observateur de l'esprit public* (4 ventôse an II) : « Beaucoup de jeunes filles de dix à douze ans se prostituent avec des garçons du même âge ; hier, le palais-égalité en était rempli. » L'arbre a porté ses fruits : partout l'impiété et la démoralisation ! En 1802, Grégoire disait à l'Institut : « Autrefois, chaque commune avait un maître, souvent aussi une maîtresse d'école, tout cela n'est plus... La persécution a tout détruit... L'ignorance menace d'envahir les campagnes et les villes, avec tous les fléaux, qui en sont la suite. »

4 mars (14 vent.). — Chargé de faire un rapport sur l'original d'une lettre « de l'un des Nérons de la France (Charles IX) au duc d'Épernon », il vérifie les faits et

---

1. *Mém.*, t. I, 341.

l'écriture à la Bibliothèque nationale : « Comme la publicité de cette lettre peut servir à augmenter encore l'horreur des peuples contre les rois », il en demande l'insertion au Bulletin et le dépôt aux archives.

*12 germinal.* — Barthelémy, adjoint au cabinet des médailles, adresse à l'Assemblée une médaille d'argent, qui, d'un côté, représente un bras armé d'une épée qui moissonne trois lys, avec cette légende : « *Talem dabit ultio messem* ; de l'autre, un bras lançant la foudre sur une couronne et un sceptre brisés, avec ces mots : « *Flamma metuenda tyrannis.* » Grégoire lit la lettre qui accompagne l'envoi et il en conclut que dès le xv<sup>e</sup> siècle, la sève républicaine fermentait déjà dans quelques têtes fortes. Le même jour, il fait hommage à l'Assemblée d'un « Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté<sup>1</sup> » ; on lui décrète une mention honorable. Il y a dans cette brochure, heureusement fort rare, une exaltation démagogique vraiment effrayante ; il en exprima plus tard quelque regret : une note écrite de sa main, sur un exemplaire que M. Carnot possède, signale quelques passages à supprimer. Il accuse les protes d'avoir altéré le texte... Cette débauche d'esprit et la lettre qu'il adresse à chacun des membres du comité de salut public au sujet de ce pamphlet, sont, à mes yeux, ce qu'il y a de plus criminel dans ses écrits : « Tout ce qui est royal ne doit figurer que dans les annales du crime... La destruction d'une bête féroce, la cessation d'une peste, la mort d'un roi sont pour l'humanité des motifs d'allégresse... Tandis que par des chansons triomphales nous célébrons

---

1. Paris, *Maison-Égalité*, in-24, 68 p.

l'époque où le tyran monta sur l'échafaud, l'Anglais avili porte le deuil de Charles I<sup>er</sup>... Ah ! que les philosophes ne se découragent pas... La massue de la vérité est entre leurs mains, avec elle ils terrasseront les brigands de la cour de Saint-James et planteront sur les cadavres de la tyrannie l'arbre de la liberté, qui ne peut prospérer, *s'il n'est arrosé du sang des rois.* » Les notes sont dignes de l'œuvre : « Un vrai sans-culotte, Aristogiton, de concert avec son ami Armodius, tua le Capet d'Athènes, le tyran Pisistrate, qui avait à peu près l'âge et la scélératesse de celui que *nous avons exterminé.* » En 1792, Barère exprimait la même idée en d'autres termes : « la main impure de Capet avait déshonoré un arbre planté dans le jardin national, au nom de la liberté, qu'il voulait assassiner... Les peuples courront aux armes pour exterminer jusqu'au dernier rejeton de la race sanguinaire des rois. »

*22 germinal.* — Au nom du comité d'instruction, il rend compte d'un travail commencé depuis longtemps sur les livres appartenant à la nation : « Associé depuis peu aux commissaires chargés de surveiller cette opération », il présente un aperçu *des richesses*, qu'il importe de répartir entre les provinces ; c'est une statistique curieuse, un document à consulter pour apprécier le mouvement intellectuel, sous l'ancien régime. Ces objets scientifiques proviennent : 1° des dépôts que la nation possédait avant la Révolution ; 2° des ci-devant châteaux des tyrans ; 3° de la suppression des corporations ecclésiastiques, judiciaires, académiques ; 4° des émigrés et des suppliciés. On procède à l'inventaire « des livres, manuscrits, cartes, plans, statues, tableaux, gravures,

machines, médailles, pierres taillées en creux et en relief, herbiers, cabinets de physique, de chimie, d'histoire naturelle, et autres objets précieux accumulés, pour servir à l'ambition des nobles ; tel le dépôt de l'émigré Castries, composé de plus de vingt mille pièces, qui a sûrement coûté plusieurs millions... On enverra à la refonte tous les papiers inutiles, on mettra sous les yeux du public ce qui est utile, on placera *sous la main exclusive* du Gouvernement, ce qui ne doit être connu que de lui seul »... Le département de la guerre renferme plus de douze mille cartes, celui des affaires étrangères, à Versailles, environ quatorze mille volumes in-folio de manuscrits ; il flétrit, en termes énergiques, les dilapidations commises par des fripons. « On a vendu, à vil prix et au poids, des livres précieux malgré la loi du 10 octobre 1792. Dans un moment où la Révolution *se moralise*, des dénonciations civiques et le zèle des sociétés populaires vous mettront à même d'atteindre les coupables... Le département de Paris possède des richesses bibliographiques bien supérieures à celles des bibliothèques du Vatican et de Vienne ; elles sont la propriété indivise de la grande famille, qui, par l'organe de ses représentans, saura faire une répartition dictée par l'amour de la patrie et avouée par elle. » Il s'indigne contre l'ineptie des copistes, l'insouciance et l'ignorance des administrateurs qui « jugent les livres sur la couverture, comme les sots jugent les hommes sur l'habit... Les ouvrages dans lesquels le despotisme consignait ses extravagances et ses fureurs avaient presque toujours les honneurs du maroquin... Les livres d'Hubert Languet se réfugiaient dans les angles ignorés, les ouvrages qui

révélaient les crimes des tyrans et les droits des peuples étaient *les sans-culottes* des bibliothèques. » L'énergie du gouvernement révolutionnaire imprimera de la célérité à la confection et à l'envoi des catalogues, un règlement et une instruction ont été rédigés; « dans huit ou dix mois, le travail sera terminé... On y trouvera des résultats d'une utilité réelle sur l'imprimerie, *ce bel art, qui n'eut pas d'enfance, qui ne vieillira pas, qui a fait notre révolution...* et aussi des matériaux abondans pour l'histoire... Quand le catalogue général sera fait, nous appellerons *le goût et la philosophie* pour exploiter cette mine féconde... L'esprit de discernement présidera au triage, la justice en fera la répartition... Dans l'hypothèse que ce scrutin épuratoire réduise même à cinq millions le nombre des ouvrages à garder, ce serait encore plus de 55,000 volumes pour chaque département... L'instruction est le besoin de tous... Les bibliothèques et les musées sont en quelque sorte les ateliers de l'esprit humain; que le jeune homme fréquente ces asiles, où sans cesse il pourra converser avec tous les grands hommes de tous les âges... Près d'eux l'art trouve toujours des modèles... La patrie repousse ces hommes qui étudient pour briller... Elle n'avoue pour ses enfans, que ceux qui s'occupent sans cesse de devenir meilleurs, pour la mieux servir. » La Convention adopte le projet de décret; elle ordonne l'impression du rapport, et l'envoi aux administrations de district, qui, dans la décade qui suivra la réception, lui rendront compte de la confection des catalogues. La correspondance inédite de Grégoire est remplie de documents relatifs à ce sujet: le curé de Château-Salins, lui écrit:

« Nous avons vu des livres de toute espèce entassés dans un coin... Le curé de Bellange, qui en gémissait comme moi, a témoigné qu'en les vendant, la nation en tirerait profit... Un administrateur lui a répondu : Oui, pour propager les principes du fanatisme, nous en ferons un autodafé... Ils ont été ensachés, nous ne les avons plus vus... J'oubliais de vous dire que nous lisons vos rapports, avec joie et admiration... Je suis pour la vie votre ami, Thomassin. »

*1<sup>er</sup> juin (13 prairial).* — Au nom du comité d'agriculture, de commerce et d'instruction, Grégoire fait adopter un décret qui affecte cent cinquante mille francs à la conservation et à l'entretien des jardins botaniques<sup>1</sup>. Ce remarquable rapport fait ressortir l'utilité de ces établissements, « il faudrait les créer, *s'ils n'existaient pas*... Les végétaux les plus précieux à la nourriture de l'homme sont des étrangers naturalisés chez nous... Il importe de cultiver les plantes médicinales, dont l'acquisition est si dispendieuse ; un docteur a compté quatre mille maladies qui peuvent nous attaquer, elles sont pour les trois quarts les enfants de l'imprudence, du luxe, de l'immoralité, elles peuvent être réduites à un très petit nombre par l'effet d'une révolution, qui, *au physique et au moral, reconstitue pour ainsi dire l'espèce humaine*... Le moment est venu de former une pharmacie indigène... Déjà l'on peut citer d'heureux essais... Nos colonies nous offrent des ressources ; le Muséum est pour ainsi dire un réservoir commun, qui fournira aux autres jardins et recevra d'eux des échanges... » Il y a dans ce

---

1. *Monit.*, 1794, n° 254.

rapport fort peu de politique ; beaucoup d'idées pratiques, un courage réel à signaler le mal... « Il y a neuf mois, j'ai dénoncé ce dont j'avais été témoin, à Chantilly, une haute futaie de quelques centaines d'orangers a été convertie en bois de chauffage<sup>1</sup>. »

*16 prairial.* — Au nom du comité d'instruction il lit un rapport sur « la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française<sup>2</sup> ». Le 8 pluviôse, un lettré, un poète, Barère, *dans un plan tout à fait neuf d'éducation*, avait soulevé la question : « Nous avons révolutionné le gouvernement, les lois, les usages, les mœurs, les coutumes, le commerce et la pensée même, révolutionnons aussi la langue, qui en est l'instrument journalier... Il faut abolir, par une loi, ces idiomes populaires qui ont perpétué le règne du fanatisme, de la superstition, assuré la domination des prêtres, des nobles, des praticiens... » L'idée était folle, le rapport de Grégoire est en général plus sensé ; il contient une énumération très complète des trente patois, qui rappellent le nom des provinces. « Nous sommes encore pour le langage la tour de Babel, tandis que pour la liberté nous sommes l'avant-garde des nations... » Il repousse, comme chimériques, les utopies de ceux qui voudraient ramener les peuples à une langue unique, mais « on peut *uniformer* le langage... Le peuple français doit consacrer au plutôt, dans une république une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté... L'ignorance de la langue empêche

1. Il avait proposé à la commission des arts un projet de jardin de géographie pratique. *Mém.*, t. I, 319.

2. *Monit.*, 1794, n° 238.



les citoyens de connaître les lois, d'aimer la république... Il faut favoriser la propagation de la langue et du patriotisme. » Mais s'il est urgent d'établir sans délai l'unité d'idiome, qui est une partie intégrante de la révolution, il ne faut pas oublier que la connaissance des dialectes peut jeter du jour sur quelques monuments du moyen âge ; « l'histoire et les langues se prêtent un mutuel secours pour juger les habitudes et le génie d'un peuple... Il importe d'étudier les dialectes et dans ce moment favorable pour *révolutionner* notre langue, de leur dérober des expressions et des termes qui nous manquent... Presque tous ces idiomes ont des ouvrages qui jouissent d'une certaine réputation, la commission des arts recommande de recueillir ces monuments imprimés ou manuscrits, il faut chercher des perles dans le fumier d'Ennius... » Il propose ensuite quelques moyens pour faire disparaître graduellement les patois et exécuter une nouvelle grammaire et un vocabulaire nouveau... « Si la Convention adopte les vues du comité, nous ferons une invitation aux citoyens, qui ont approfondi la théorie des langues pour concourir à universaliser la nôtre... » On décrète l'impression du rapport et l'envoi aux communes, mais on ajourne le projet.

Dans le même ordre d'idées, il publie une adresse au peuple français ; c'est une déclamation emphatique, violente, dont la réforme de la langue est le prétexte. « Cette race de brigands qu'on nomme rois et princes rend hommage à notre langue ; citoyens, vous détestez le fédéralisme politique ; abjurez celui des langues ; la langue doit être une comme la république ! la Déclaration des droits que vous avez jetée sur les trônes est

aussi redoutable aux despotes que nos boulets... Le style grossier était *celui de Capet et d'Hébert* ; le langage d'un tyran et d'un contre-révolutionnaire doit-il souiller les bouches républicaines ?... Les sociétés populaires furent de tout temps les sentinelles vigilantes de l'esprit public, le bien qu'elles ont fait garantit qu'elles vont en opérer encore et s'assurer de nouveaux titres à la reconnaissance de la patrie<sup>1</sup>. »

28 juillet (10 thermidor). — La sainte guillotine, comme l'appellent ses fidèles de la place de la Révolution, a fait justice de « l'homme divin », Robespierre a expié ses crimes... L'Assemblée est divisée : les montagnards de la crête, les thermidoriens, les modérés, se comptent et se groupent, on se prépare à la lutte. Grégoire garde son indépendance ; il a refusé d'assister aux fêtes de la Raison, il n'a pas paru à celles de l'Être suprême et cependant il a échappé à la proscription. J'ai cherché dans le dossier des papiers de Robespierre publiés par le député Courtois, l'opinion du dictateur sur l'évêque de Blois : il n'en parle jamais ; il ne craignait pas en lui un rival ou peut-être il lui savait gré de sa haine féroce contre la royauté.

1<sup>er</sup> fructidor. — Grégoire lit un premier rapport sur la dégradation des monuments des arts et fait adopter un décret sur les moyens de les réprimer. Le comité n'avait consenti qu'avec peine à cette lecture : « On me gratifia de l'épithète de fanatique, on prétendit que je voulais sauver les trophées de la superstition<sup>2</sup>... Il fallait

1. *Montt.*, 1794, n° 260.

2. *Mém.*, t. I, 345. « On faisait main basse de toutes parts sur les livres, les tableaux, les monuments... » ; tels furent les excès qu'enfin il

ménager des députés provocateurs ou exécuteurs de dévastations... *On m'aurait jeté à bas de la tribune, si j'avais révélé toutes leurs turpitudes...* » Le décret, en quatre articles, fut imprimé au *Bulletin des lois*. On lit au *Moniteur* : « Nous donnerons le rapport dans un prochain numéro. » Je l'ai vainement cherché ; il fut, en 1828, imprimé dans le *Bulletin du bibliographe*. — Aujourd'hui, on critique sa haine du vandalisme, M. Carnot lui-même l'accuse de s'être laissé entraîner par la passion, « d'avoir exagéré les faits et attribué aux désordres révolutionnaires des ruines antérieures ».

1794 (an II). 14 fructidor. — Grégoire veut parler encore sur les dévastations du vandalisme ; l'Assemblée est peu disposée à lui accorder la parole. Je demande, dit Lakanal, que Grégoire soit entendu, vous apprendrez avec indignation qu'on est allé jusqu'à mettre les scellés sur des ménageries. On sait que le député de l'Ariège avait proposé de consacrer un jour de fête en l'honneur des animaux compagnons de l'homme. La Convention écouta la lecture de ce rapport, qui contient les plus effrayantes révélations... « Le mobilier de la nation a souffert d'immenses dilapidations... Les fripons ont dit : La nation, c'est nous... La seule nomenclature des objets enlevés, détruits ou dégradés, formerait plusieurs volumes... Il n'est pas de jour où le récit de quelque destruction nouvelle ne vienne nous affliger... La Convention fera retentir le cri de son indignation contre les auteurs et instigateurs *contre-révolutionnaires* de ces

---

me fut permis de parler, on *consentit* au comité à ce que je présentasse à la Convention un rapport contre le *vandalisme*, je créai le mot pour tuer la chose. »

délits pour les traîner sous le glaive de la loi... Il y a cinq ans que le pillage a commencé par les bibliothèques... Les libraires ont acheté à vil prix les livres volés... Les moines, à Senones, ont enlevé un manuscrit unique<sup>1</sup>... Malgré la loi de 1792, on a continué à vendre... Les administrations n'ont pas répondu à notre circulaire du 22 germinal dernier... Malgré les instructions les plus formelles, quelques corps administratifs ont encore la fureur de détruire et de livrer aux flammes... C'est plus expéditif que d'inventorier... Quelques-uns ont formé un tribunal révolutionnaire qui proscriit et condamne. Horace et Virgile passeraient pour avoir préconisé un tyran... Beaucoup de bibliothèques de moines mendiants renferment des éditions du premier âge de l'imprimerie... Le Missel de la chapelle de Capet allait être livré pour des gargousses... La matière, le travail, les vignettes et les lettres historiées de ce livre sont des chefs-d'œuvre. Rien n'est respecté, rien n'échappe à la cupidité, ni les antiques, ni les émaux, ni les bijoux. » Il dresse un long inventaire des vols et des mutilations, il attaque « l'aristocratie, la contre-révolution, les brigands de la Vendée et aussi Manuel, Chaumette, Chabot, Hanriot, qui voulait renouveler ici les exploits d'Omar, dans Alexandrie... Et surtout Robespierre, qui voulait ravir aux pères le droit sacré d'élever leurs enfants... Ce qui dans Lepelletier n'était qu'une grave erreur, était un crime chez le tyran... » Il retrace, avec une juste indignation, le tableau de la persécution dirigée contre les hommes de talent ; il cite

---

1. Ce manuscrit de Richer est à la Bibliothèque nationale. F. latin, 10016.

le nom des victimes de l'échafaud et des prisons et il termine par une énumération des richesses de la nation avant 1789 : « Il y a cinq mois, j'estimais à cinq millions le nombre des volumes, il est aujourd'hui de douze millions... Tirons enfin de la poussière ces milliers de manuscrits... On y trouvera une foule d'anecdotes, qui attesteront les forfaits du despotisme... Législateurs, l'intérêt national vous prescrit d'utiliser au plus tôt vos immenses et précieuses collections, en les faisant servir à l'instruction de tous... en organisant promptement l'éducation nationale, en formant surtout des écoles normales... Souvenez-vous, quand il s'agit d'éducation, que des vues mesquines sont des vues détestables. Il y a quinze mois que le comité de salut public vous disait que cette organisation était une mesure de sûreté générale et cependant *rien n'a été fait*. » Il expose la situation désolante des écoles, de la science, des mœurs et il conclut : « frappons sans pitié tous les voleurs, tous les contre-révolutionnaires... Puisque les tyrans craignent les lumières, il en résulte qu'elles sont nécessaires aux républicains... La liberté est fille de la raison cultivée, rien n'est plus contre-révolutionnaire que l'ignorance, on doit la haïr à l'égal de la royauté. » A la suite de ce rapport imprimé par ordre, la Convention adopte un projet de loi en six articles.

*An III. 8 vendémiaire.* — Au nom du comité de l'agriculture, des arts et de l'instruction, Grégoire lit un rapport sur l'organisation du Conservatoire des arts et métiers<sup>1</sup>. « Dans tout pays où il y a une cour, les arts

---

1. *Monit.*, 1794, n° 12.

mécaniques sont avilis ; il y existe une classe dont l'immoralité privilégiée croirait se déshonorer en les cultivant... Depuis une quarantaine d'années seulement, l'art du tailleur est décrit, tandis que, depuis deux siècles, on imprime le *Parfait confiseur*, le *Parfait cuisinier*... Dans un pays libre, tous les arts sont libéraux... De bons vers sont infiniment moins utiles que de bons souliers.. Celui qui le premier réunit les douves d'un tonneau ou qui forma la première voûte, celui qui rendit le pain plus digestif... ceux-là méritèrent mieux de l'humanité que celui qui écrivit la *Henriade*... Tous les arts sont frères.. la Nation possède une quantité prodigieuse de machines ; je dis prodigieuse, car qui ne les a vues, aura difficilement une idée de leur nombre, de leur richesse, de leur perfection, de leur importance... Le perfectionnement de l'industrie n'enlève à l'ouvrier aucun moyen d'existence... Pour encourager et éclairer ceux qui cultivent les arts, il convient de réunir, en un local commun, toutes les collections anciennes... Il ne suffit pas d'avoir des modèles, il faut *des démonstrateurs*, pour enseigner la construction des outils et des machines, leur jeu, l'emploi des forces... Nous avons calculé les dépenses à la somme de 16,000 livres annuellement pour indemnité des membres du conservatoire ; il sera le réservoir, dont les canaux fertiliseront la France... Il faut répandre avec profusion des livres élémentaires sur l'industrie et leur attribuer des récompenses... Vous avez d'ailleurs, dans les cartons de l'ancienne administration du commerce et dans les papiers de l'Académie des sciences, une foule d'excellens mémoires inédits, qu'il est instant de faire paraître... Il y aura une salle

d'exposition, où toutes les inventions nouvelles viendront aboutir, tandis que l'orgueil des despotes élève des palais cimentés par le sang... vous vous occupez d'établissements propres à faire naître le bonheur dans les chaumières. » La Convention vote l'impression du rapport et l'ajournement du projet de décret, qui n'est adopté que le 28 vendémiaire.

*15 vendémiaire.* — Grégoire se plaint avec amertume des persécutions dont il est l'objet de la part des colons ; il lit une lettre de Saint-Domingue ; il offre sa démission de membre de la commission des colonies ; « il attend avec intrépidité ses accusateurs et avec calme le jugement de la Convention » ; on passe à l'ordre du jour.

*17 vendémiaire.* — Il lit un long rapport sur les encouragements et récompenses à accorder aux savants, aux gens de lettres, aux artistes (10 col. du *Moniteur*). « Les despotes, depuis Auguste, ont senti l'importance d'attacher au char de leur ambition les talents capables d'ébranler leur puissance... C'est par là que les tyrans de la France ont empêché l'explosion révolutionnaire... Sanctions par amour pour la liberté ce que les tyrans ont fait en haine de la liberté... Il est urgent de mettre la main à l'œuvre et de continuer les travaux commencés de plusieurs savants et des ci-devant académies ; l'Assemblée doit porter aussi sa sollicitude sur les voyages ; les belles époques à citer que celles de 1736, de 1760, de 1769 ! On ne voyage plus par ordre et aux frais du Gouvernement... Vous avez détruit les corporations, où la grandeur imbécile et fastueuse siégeait à côté du génie, mais vous favorisez les sociétés libres, qui com-

mentent à s'organiser... Privés des faibles ressources que leur assuraient les fonds des académies, les savants, les gens de lettres n'ont obtenu que des promesses... Non, vous ne laisserez pas le génie dans l'attitude de la misère ; vous le dédommageriez des arrérages, vous le consolerez des outrages, des persécutions, qu'il vient d'essuyer... Nous serions déshonorés, si nos savants avaient plus à se louer des caresses du despotisme que de la justice républicaine. » Un décret affecte une somme de cent mille livres aux encouragements, récompenses et pensions à accorder aux savants ou aux artistes, dont les talents sont utiles à la patrie.

« Cette répartition aurait pu être mieux faite, mais ce n'est pas ma faute... Pour sauver ceux qui cultivent les lettres, on créa *une commission des arts*... Nous mettions en réquisition les gens de lettres cachés et endoloris... On avait dressé des listes, je leur faisais expédier des lettres pour les charger de missions littéraires, qui étaient des brevets de sécurité et qui établissaient avec le comité, ou plutôt avec moi, des correspondances utiles... Je consolais autant que possible les hommes éclairés...<sup>1</sup> » Grégoire reçut et conserva des lettres de remerciement en grand nombre ; il y en a à la bibliothèque de Nancy un carton (n° 534). Durival, de sa retraite de Heillecourt, *rend grâce au savant citoyen représentant...*, à son cher et respectable compatriote... Il ne rougit pas de recevoir des secours de sa patrie, il a travaillé pour elle..., il en a un pressant besoin. « Je ne puis assez vous remercier de vos éloquents philip-

---

1. *Mém.*, t. I, 354-355.



piques contre les modernes vandales et les Verrès; hélas! je tremble encore de leur passage à Nancy <sup>1</sup>.

*3 brumaire.* — L'évêque d'Orange, vieux et infirme, est détenu à Provins; il écrit à Grégoire qui obtient du comité de sûreté générale la liberté de son collègue.

*7 brumaire.* — Membre de la Société d'économie rurale de Paris, Grégoire, par application de la loi sur les sociétés populaires, adresse au président un état indiquant son nom, son âge, sa profession, avant le 14 juillet 1789, la date de son admission... La pénalité est sévère: tout contrevenant sera arrêté et détenu comme suspect.

*8 brumaire.* — Au nom du comité, il fait connaître les nouvelles dégradations qui lui sont signalées... « Nous avons pensé qu'il fallait dénoncer les coupables, placarder l'opprobre sur leurs fronts, prémunir les bons citoyens contre les erreurs de l'ignorance... » Il cite des lettres des agents nationaux; « le mal est connu, avisons aux remèdes, répandons abondamment l'instruction, réitérons nos invitations aux sociétés populaires... Les tribunaux manquent de vigilance..., tant de ravages ont été commis et l'on trouve à peine un jugement à citer contre cette classe de voleurs et de contre-révolutionnaires... Quand les lois répressives sont muettes, ceux qui en sont les dépositaires sont coupables et complices; c'est une vérité que vous confirmerez par un décret. » En effet, un décret en trois articles rend les agents et administrateurs individuellement responsables des destructions, à moins d'une impossibilité absolue de les empêcher.

*9 brumaire.* — Membre du comité d'instruction, il fait

---

1. Arch. de Nancy, ventôse.

de sages observations au sujet de la durée des cours de l'École normale, qui échoua misérablement.

*18 frimaire.* — Un officier de marine informe Grégoire des tortures infligées à plus de cinq cents prêtres entassés sur deux vaisseaux... : « on les a jetés dans des cachots fétides et flottants..., on les a successivement tenus en rade et en rivière... » En termes émus, l'évêque plaide leur cause devant l'Assemblée : « S'informe-t-on si un homme est médecin, procureur ou avocat, pour lui rendre justice ? et on ose demander si un homme est prêtre ! quel que soit un individu, s'il est mauvais citoyen, frappez-le ; s'il est bon, protégez-le... Tant que l'on suivra des principes contraires, on n'aura que le régime des sots, des fripons et des tyrans<sup>1</sup>. » Il obtint le renvoi de l'affaire au comité de sûreté, où il la suivit jusqu'à ce que le succès eût couronné ses efforts. Certes, il fallait du courage pour élever la voix en faveur des prêtres. « Le fanatisme est alors du côté des persécuteurs ; le comité de salut public, où siègent Robespierre, Carnot, Lindet, Saint-Just..., adressait aux autorités constituées et aux sociétés populaires des instructions précises sur la manière d'interpréter le décret relatif à la liberté des cultes. « La Convention n'a voulu déroger en rien aux lois et aux précautions de salut public contre les prêtres, réfractaires ou turbulens, contre tous ceux qui, sous prétexte de religion, compromettraient la cause de la liberté. » Partout les émissaires de la sainte Montagne organisent le gouvernement révolutionnaire conformément au décret de frimaire an II ; partout *des bureaux de police, des*

---

1. *Monit.*, 1794, n° 81.

*comités de surveillance exécutent des incursions, des expéditions révolutionnaires, pour jeter l'épouvante dans l'âme des fanatiseurs et verser le baume dans l'âme des fanatisés...*, aussi « les cultes étaient si peu libres, que toutes les églises furent fermées en quinze jours, sans que Robespierre en fit ouvrir une seule; en 1794, il n'y avait pas, en France, cinquante paroisses où l'on dît publiquement la messe <sup>1</sup> ».

*19 frimaire.* — Grégoire plaide la cause de Lanjuinais qui, caché à Rennes, a échappé à la mort.

*20 frimaire.* — Il appuie la proposition de Clauzel, « partout on abîme et on brise ».

*21 frimaire.* — Il se plaint que l'on change, sans motif, le nom des sections, des communes; il y a une déplorable confusion dans les titres de propriété et dans les monuments historiques.

*24 frimaire.* — Au nom du comité d'instruction, il rend le compte mensuel des dévastations: « A Strasbourg, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on a surpassé les Alains et les Sarrazins, l'immense et magnifique basilique est inconnaissable; des statues par milliers sont tombées sous le fer destructeur... Il en a coûté une somme considérable pour payer les attentats de ceux qui ont dégradé ce monument, dont la bâtisse a duré 270 ans et que l'antiquité eût désigné comme la huitième merveille du monde... On a emprisonné des professeurs, on a mis les scellés sur la bibliothèque, une des plus belles et des plus fréquentées; à côté, on a logé des porcs, il y en avait cinquante-deux, il en est résulté une infection... Il y a encore, dans la

---

1. Gazier, *Rev. hist.*, 1881.

plupart des communes, un petit Robespierre, et, tandis que le moderne Catilina a expié sa férocité sur l'échafaud, ses lieutenans sont tranquilles... Dans cette année de terreur et de crimes, où la barbarie étendait son crêpe sur le berceau de la République, les amis de la France étaient désolés... » Le compte rendu remplit neuf colonnes du *Moniteur*; on en vota l'impression. J'ai lu une lettre du curé d'Achain, *le très cher ami*, qui lui donne les détails les plus précis sur les dégradations et aussi des nouvelles de son vicaire Crousse.

21 décembre (1<sup>er</sup> nivôse). — « Persuadé que le règne de la cruauté et du délire devait avoir son terme, je n'allais pas aux séances sans avoir en poche mon discours sur la liberté des cultes; je l'avais communiqué à mes collègues dans l'épiscopat. Une discussion sur les ridicules fêtes décadaires, dont l'établissement mort-né a coûté tant d'argent, de larmes et de sang, était l'occasion favorable, je la saisis... Vous avez fondé la République, il vous reste à en consolider l'existence et à porter remède aux troubles religieux qui agitent et désolent la France... Persécuter quelqu'un, parce qu'il est financier, ci-devant noble ou prêtre..., cette conduite est digne d'un roi... Le Gouvernement ne peut adopter, encore moins salarier aucun culte..., il doit les tenir tous dans la juste balance, empêcher qu'on ne les trouble et qu'ils ne troublent... Un peuple qui n'a pas de liberté des cultes, sera bientôt sans liberté... Les orages de la Révolution ont pu motiver quelques actes de rigueur..., ces mesures doivent céder avec le besoin... *Ne parlons plus de l'inquisition, nous en avons perdu le droit, car la liberté des cultes n'est que dans les décrets, la persécution*

*trouble toute la France...* Lorsque, par votre ordre, nous sommes allés dans les Alpes-Maritimes et le Mont-Blanc, leur imprimer la forme républicaine, en votre nom, au nom de la loi, nous avons juré la liberté des cultes, dont ils redoutaient la perte, ils l'ont perdue, et je ne veux pas être parjure. » Il flétrit les mesures odieuses que l'on prend contre la religion, l'espionnage tyrannique exercé au sein des familles, les accusations insensées de fanatisme et de superstition... « Voltaire, qui croyait en Dieu, fut un jour traité de fanatique... choisirai-je, pour fixer le sens de ce terme, les discours merveilleux concernant les déesses de la Raison, ou ceux qui chantent le Dieu de la liberté, ou la harangue, dans laquelle Cloutz prêche l'athéisme, ou celle de Robespierre, qui fait à l'Être suprême l'honneur de le reconnaître ? » Il oppose la conduite des prêtres « qui se sont élancés sur la brèche pour combattre le despotisme avec celle de ceux qui à la barre, il y a un an, ont renoncé à la prêtrise... En 1790, on persécutait les prêtres pour leur faire prêter le serment ; ensuite on les persécuta pour le leur faire abjurer... La faim, les injures, les cachots ont été leur partage et *on ose parler de la Saint-Barthélemy ?*... La persécution est toujours exécration..., le culte catholique est celui d'une grande partie de la nation ; on l'a représenté comme incompatible avec la République... Lorsqu'une loi a supprimé le culte, j'ai recommandé le calme à ceux qui voulaient en réclamer la liberté... Charles IX et Louis XIV sont-ils ressuscités et faudra-t-il nous traîner sur des rives étrangères, en mendiant un asile et la liberté ? » Le président lui maintient la parole, malgré les interrupteurs. « Il faut assurer l'entière et indéfinie liberté de

tous les cultes, sauf à rappeler, dans une adresse au peuple, les règles que commande cet ordre de choses..., le moyen de concilier les jours de travail et de repos consacrés par nos idées religieuses, avec ceux que la Convention a établis... La loi existe, la loi doit être exécutée..., pourquoi le même temple qui réunira successivement les citoyens des divers cultes pour leurs actes religieux ne les réunira-t-il pas simultanément autour de la statue de la Liberté pour les fêtes civiles et politiques ? » Il termine en proposant un décret qui oblige les autorités à garantir à tous l'exercice libre de leur culte, y compris celui des fêtes décadaires. — Legendre (de Paris) ne doute pas des bonnes intentions de Grégoire, mais il croit que son discours peut faire beaucoup de mal ; il demande l'ordre du jour, qui est voté au milieu des plus vifs applaudissemens. Le *Moniteur* a caché la vérité, Grégoire la rétablit... « *Quand* j'eus fini de parler, Legendre prétendit que la religion consiste à être bon époux, bon père, bon fils, bon ami... Après ces beaux raisonnemens, on passa à l'ordre du jour, en levant les chapeaux et en criant : « Vive la République ! » comme si l'on eût remporté une victoire... Pendant les trois quarts d'heure que j'occupais la tribune, les Montagnards étaient comme des patients sur la roue, je leur fis éprouver toutes les crispations de la rage, surtout en leur représentant l'admission à la barrè des prêtres apostats ; d'une part, les interruptions multipliées de la Montagne, de l'autre, les applaudissemens prolongés des tribunes formèrent un contraste *piquant*<sup>1</sup>. » J'ai peine à croire *aux*

---

1. *Mém.*, t. II, 54.

*applaudissements prolongés*, je lis dans le *Tableau de la Révolution* d'Ad. Schmid (2 nivôse) : « La motion de Grégoire sur le rétablissement du culte a fait la matière des conversations ; on applaudissait en général au parti pris par la Convention d'écarter cette motion. » Le comité de sûreté générale défendit au *Journal des Débats* de parler de ce discours. « Je ne trouvai personne qui osât imprimer mon discours ! et Crapelet, après avoir commencé, n'osa continuer... Maradan fut moins timide, le discours parut avec une préface vigoureuse, que j'y ajoutai<sup>1</sup>. » On a prétendu que le carnaval inauguré par Chaumette, Hébert, Cloutz et autres Jacobins a duré peu de temps ; on a nié le mal affreux fait à la France par la persécution religieuse ; on a dit que la Convention a décrété la liberté des cultes ; M. Carnot, dans un mémoire récent, vante sa tolérance en matière religieuse ; il répète que 32,214 églises étaient ouvertes aux fidèles... Écoutons son ami, le patriote Grégoire : « Ce serait une grande erreur de croire que le décret sur la liberté des cultes nous eût rendu la faculté d'exercer le nôtre... Le ministre protestant allait tranquillement de sa *maison conservée à son temple ouvert*, tandis que le prêtre catholique était chassé de son église *vendue, fermée ou démolie*... Sortis des cachots, sans pain, sans asiles..., courbés presque tous sous le poids des infirmités..., les infortunés ecclésiastiques avaient à lutter contre les *menaces*, les *outrages*, la *férocité* des agents du Gouvernement, irrités de voir rétablir le culte<sup>2</sup>. » Les archives des villes renferment par centaines les procès-

---

1. Brochure in-8°, imp. chrétienne.

2. *Mém.*, t. II, 70.

verbaux des violences excitées par les clubs, tolérées ou sanctionnées par les autorités constituées ; aux Archives nationales des liasses épaisses en sont remplies !

3 nivôse. — La Convention impose l'obligation des fêtes décadaires, Grégoire proteste au nom de la liberté ; sa voix est étouffée par le tumulte. Rien de plus triste, de plus instructif que les discussions, les motions, les projets et les contre-projets relatifs à ces fêtes *ridicules, dont l'établissement mort-né a coûté à la France tant d'argent, de sang et de larmes* ; l'évêque de Blois les a réunis, classés et souvent annotés avec une juste et impitoyable sévérité <sup>1</sup>.

1795. 21 février. — Après tant d'anarchie, la Convention ou plutôt, comme dit Grégoire : « L'opinion publique commanda ce que j'avais demandé, et, trois semaines après m'avoir outragé, on décréta la liberté des cultes, d'après un discours de Boissy d'Anglas, qui insultait à tous les cultes. » Ce principe de liberté profita aux insermentés, plus qu'au clergé constitutionnel ; la correspondance de Grégoire le prouve. « Votre loi, lui écrit l'évêque de Metz, paraît plutôt érigée contre le culte qu'en sa faveur ; j'en prévois même des suites fâcheuses... Les réfractaires reviennent en foule et érigent autel contre autel... La Lorraine allemande en est pleine. »

Depuis la scène des abjurations (17 brumaire) jusqu'à la mort de Robespierre, Grégoire se montre peu à la Convention ; il a cessé de gouverner ostensiblement son diocèse ; le conventionnel Laurençot, en mission à Blois,

---

1. *Hist. des sectes rel.*, t. I, chap. 2, 3, 5, 8.



a empêché *tout rassemblement fanatique*, il a emprisonné ou envoyé à l'échafaud <sup>1</sup> ceux qui, *sous prétexte de liberté, voulaient ressusciter l'imbécile liturgie du sacerdoce*. Le plus fidèle des vicaires épiscopaux écrivait à l'évêque : « La lutte est impossible, le silence est forcé... 32 ecclésiastiques seulement sur 300 gardent leurs principes religieux et républicains, malgré les persécuteurs... 32 se sont mariés, les autres ont remis leurs lettres de prêtrise. » Les vrais sans-culottes veulent supprimer tous les prêtres ; ceux qui ont prêté le serment ne valent pas mieux que les autres ; ils ont entravé la marche de la révolution... L'hypocrisie comme le crime est un besoin chez eux, il faut extirper le fanatisme. — La situation est déplorable, Grégoire la connaît, mais il ne renonce pas à la lutte ; le 12 mars, il adresse *aux fidèles de son diocèse* une lettre pastorale de 17 pages in-4° : c'est l'histoire de la persécution dans le Blésois : « Mes frères, il y a longtemps que vous n'avez ouï la voix de votre évêque. La tyrannie étouffait nos pensées... Écrire, c'était compromettre inutilement sa liberté et sa vie dans cette année effroyable, où le sang, même celui des justes, ruisselait de toutes parts, où la France était couverte de victimes... A Blois, un homme, revêtu d'un grand pouvoir, trouvait étrange... qu'il y restât des prêtres... On se rappelle avec horreur que cinq furent égorgés..., l'un d'eux était muni d'un certificat de civisme... La

---

1. A Paris avant le 9 thermidor, 200 prêtres *accusés de propos fanatiques*, sont guillotins, 100 avaient prêté le serment. Grégoire a écrit de sa main un catalogue des curés et ecclésiastiques lorrains déportés ou guillotins ; il a classé ces martyrs de la foi, par lettre alphabétique ; il en compte 262 ! (Bibl. cart. 533.)

terreur était si grande que l'on n'osait leur donner la sépulture... Leurs corps sanglants, roulant dans les flots de la Loire épouvantée, allaient se réunir à ceux que l'on noyait à Nantes... Une troupe de brigands, composée, en partie, de prêtres apostats, se précipitait avec fureur dans les églises, pour détruire les chefs-d'œuvre des arts... et vomir des blasphèmes... » Ce qui redouble sa tristesse, ce qui excite son indignation, c'est que le peuple repousse les prêtres jureurs, il réclame des insermentés, et cependant, dans ses visites des paroisses, il n'a rien négligé pour développer les vertus républicaines et inculquer la haine du despotisme... « *Ce sont les royalistes qui fomentent les troubles ; il faut les repousser... Ne souffrez pas, dans vos assemblées religieuses, l'alliage impur d'hommes qui voudraient faire regretter le régime exécrable de la royauté...* Qui n'aime pas la République, est un mauvais citoyen et conséquemment un mauvais chrétien. » Michelet, qui admire le ferme caractère de cet évêque, « resté seul libre à la Convention, pendant la Terreur, dans sa robe violette, personne n'osant s'asseoir près de lui », se trompe, lorsqu'il dit qu'il partageait, avec les insermentés, ses ornements et ses églises ; il était dur pour eux comme pour les prêtres mariés. — Le 24 germinal, il écrivait à *son conseil épiscopal* : « J'apprends que des apostats, des prêtres mariés veulent rentrer dans le ministère ; j'espère que vous ne les souffrirez pas... » Il écrit au curé de Chederny : « Comment vont vos Pâques ? » Le curé répond : « Cent paroissiens sur mille ont rempli leur devoir... » L'église constitutionnelle est menacée dans son existence, Grégoire le sait ; il faut lutter à la fois contre les indifférents,

les décadaires, les insermentés ; il fonde la société de philosophie chrétienne.

15 avril. — Il en indique clairement le but : « Com battre l'erreur par la science, publier des livres, des brochures, des dissertations pour éclairer les fidèles, les pré munir contre les assauts de l'impiété, pour exalter les bienfaits de la Révolution et resserrer les nœuds qui unissent l'amour de la religion à l'amour de la patrie. » Il fut l'âme de cette société, qui compta parmi ses mem bres résidents ou associés des hommes de valeur, juris consultes, ingénieurs, militaires et surtout des prêtres constitutionnels. « Un journal religieux était un levier puissant pour soulever l'opinion... Nous commençâmes la publication des *Annales de la religion*... Ce journal, dont je fus l'un des premiers et principaux rédacteurs, parut le samedi 1<sup>er</sup> mai 1795..., écrit pour les contem porains ; il fournira à l'histoire la connaissance exacte de l'Église gallicane... Nous peindrons l'état de misère et d'avilissement dans lequel, contre la foi des engagements les plus solennels, on a précipité des hommes qui n'ont jamais cessé d'être utiles... » Imprimé d'abord chez Leclère, puis, à partir du 1<sup>er</sup> août, à la *Librairie chrétienne*, fondée par Grégoire et ses amis, ce journal heb domadaire comprend 400 numéros réunis en 18 volumes. C'est là qu'il faut étudier l'histoire de cette Église cons titutionnelle, dont un historien de la Révolution caracté rise, en ces termes, le rôle aveugle : « Les innocents de l'Église constitutionnelle, dit M. Quinet, tels que Gré goire, ne travaillent jour et nuit que pour leurs ennemis, acharnés, implacables, les insermentés et les réfractaires, et ils ne s'en aperçoivent pas... ; ils rédigent des ency-

cliques..., ils en appellent au Pape, qui les tient au bout de sa chaîne... A un signe du Pape tombent et s'évanouissent pour jamais ces *fantasmagories* d'Église constitutionnelle, libérale, républicaine, révolutionnaire..., faux évêques, faux synodes, faux conciles, fausses encycliques... Le peuple ne les connaît plus... L'abbé Grégoire ouvre la porte à M. de Maistre ; il dépose, *comme témoin*, dans son *vandalisme*, contre une révolution à laquelle il s'est voué. »

15 avril. — Il reçoit une adresse de félicitation des citoyens de la Réole ; 116 républicains ont signé ; entre autres, Jean Jaubert, bon Çanculotte (*sic*).

23 avril. — Grégoire a la parole pour une motion d'ordre : il propose à l'Assemblée de faire une déclaration du droit des gens et il lit un projet en 21 articles. On décrète l'impression ; mais le lendemain, Merlin de Douai, au nom du comité de salut public, démontre les conséquences d'une pareille déclaration répandue en Europe. Il rend hommage, d'ailleurs, aux intentions qui ont dicté le projet ; « elles sont pures, comme l'âme de leur auteur ». Satisfait de cet éloge, Grégoire retire sa motion ; « il n'usera pas de la liberté de la presse pour la publier ». L'année précédente, il avait proposé de placer en tête du titre des rapports de la République avec les nations étrangères, une série d'articles formant une sorte de déclaration du droit des gens. Ce beau rêve, comme il l'appelait, fut classé, avec raison, parmi les utopies philanthropiques.

30 avril. — Dans une nouvelle lettre à son conseil épiscopal, il insiste sur la nécessité d'exclure les pasteurs dont les crimes ou les impiétés publiques ont scandalisé

les fidèles ; il faut une pénitence publique, conforme à l'esprit et aux règles de la primitive Église... « Plutôt laisser une paroisse sans curé que lui en donner un mauvais. »

*31 avril.* — Sous la présidence du citoyen Lalande, la Société libre des sciences, lettres et arts de Paris admet Henry Grégoire au nombre de ses membres résidents (section des lettres).

*4 prairial.* — Les révolutions des 9 thermidor et 12 germinal ont reçu, aujourd'hui, leur complément, dit Fréron, qui voudrait détruire l'Hôtel de ville, « ce Louvre du tyran Robespierre ». Grégoire réclame une répression énergique contre les assassins, les voleurs, qui, après avoir égorgé la Convention, voulaient le pillage des sections de Paris. « En révolution, frapper vite et frapper fort est un moyen de salut... Rappelez-vous le moment, où les poignards étaient levés sur vous... A cette tribune, je vois encore le sang de notre collègue..., des émigrés, des membres des commissions populaires... se sont mêlés aux factieux ; je demande qu'à l'instant on exécute le décret. » On applaudit.

*25 juin (7 messidor).* — Au nom des comités de marine, des finances, de l'instruction, il propose l'établissement d'un bureau des longitudes. Il en fait parfaitement ressortir l'utilité pour la marine ; le passé lui fournit des considérations du plus haut intérêt. Il y a beaucoup d'érudition ; la passion politique en diminue la valeur. « La royauté avait tout souillé, la République purifiera tout. » Le projet est adopté, il comprend 16 articles. « Dans une Histoire de l'astronomie, Lalande imprima que Lakanal avait établi le bureau des longitudes ; j'en ai ri et le nom de Lalande dispense de toutes réflexions. »

4 juillet (16 messidor). — La constitution de 1793 tombe avec la Terreur ; Grégoire prend une part active à la discussion du nouveau pacte constitutionnel, qui la remplace, le 22 août 1795. Il veut que la liberté de la presse soit illimitée ; les abus seront réprimés par les lois. « N'oubliez jamais, citoyens, que c'est la liberté de la presse qui nous a acquis la liberté. » La Montagne proteste, elle veut enchaîner la presse renaissante ; Pastoret, comme Grégoire, ne conçoit pas « qu'un pays soit libre, quand la pensée ou la parole ne le sont pas ; quand il y a des pensées sujettes et une pensée souveraine ». Au Conseil des Cinq-Cents, Portalis, dans un rapport remarquable (26 germ. an V), établira les notions fondamentales que la loi doit consacrer sur la liberté et sur les délits de la presse.

11 juillet. — On discute le titre II, *l'état politique des citoyens*. Grégoire demande que les jeunes hommes de 16 à 18 ans soient, comme en quelques cantons de la Suisse, admis dans les assemblées primaires. « A 16 ans, un homme est en état de défendre la patrie, pourquoi lui refuser le droit de vote ? A 21 ans, il peut être père de famille..., c'est une garantie de sa moralité et de sa conduite. »

13 juillet (25 messidor). — Au nom du comité d'instruction, Grégoire a la parole : « Citoyens, dit-il, demain est l'anniversaire du 14 juillet..., souvenir cher à vos cœurs..., bientôt, le 10 août, qui vit écrouler le trône ; le 9 thermidor, qui renversa les 40,000 bastilles, dont un nouveau tyran avait couvert la France, et le 3 octobre, où nous rendions des honneurs funèbres à ces 22 représentants du peuple, à ces généreux patriotes assassinés

par ceux qui organisaient les révoltes des 31 mai, 12 germinal et 1<sup>er</sup> prairial. » Le plan qu'il propose est simple, peu coûteux : « le 26 messidor, anniversaire du 14 juillet, à 10 heures précises du matin, les représentants en costume se rendront au lieu ordinaire des séances, l'Institut national de musique exécutera une symphonie suivie d'un chant républicain et, de suite, la Convention continuera de discuter la Constitution. »

*21 juillet.* — Le titre IV concerne les assemblées électORALES ; Grégoire s'élève contre les fraudes, il veut « que le peuple soit mis en garde contre les corrupteurs ».

*22 juillet (4 thermidor).* — En réponse à une lettre de l'agent national de Dieuze, du 27 messidor, Grégoire, au nom du comité d'instruction, autorise le district à conserver les livres que le directoire de Sarreguemines lui réclame. La copie de cette lettre est au folio VIII du 1<sup>er</sup> registre de la municipalité.

*27 juillet (9 thermidor).* — Courtois a fait le tableau de la France sous Robespierre ; on chante l'hymne de Chénier : « Salut, neuf thermidor, jour de délivrance ! » (*Moniteur* 1795, n° 315.) Grégoire annonce que le comité s'occupe d'un rapport sur la fête du 10 août ; « elle ne sera pas concentrée dans le lieu de vos séances, il faut qu'elle soit publique, afin d'en imposer aux *royalistes*, qui lèvent la tête... L'histoire des rois est le martyrologe de la nation, et les Français, après avoir écrasé leurs ennemis du dehors, prouveront qu'ils sont prêts à écraser ceux du dedans. » On applaudit.

*2 septembre (18 fructidor).* — Un décret de l'an II a interdit le cumul. « Pourquoi, dit Grégoire, un maximum de traitement?... » et il fait adopter le décret ci-après :

« Les savans et gens de lettres et artistes qui rempliront plusieurs fonctions relatives à l'instruction publique, pourront en cumuler les traitemens. » Ce décret autorisait les gens de lettres à cumuler des traitements jusqu'à concurrence de 1,200 fr. « Le vénérable Pingré fut des premiers à jouir de cet acte de justice <sup>1</sup>. »

*20 fructidor.* — Au nom du comité d'instruction, il présente un rapport sur le costume des deux conseils législatifs et de tous les fonctionnaires publics. L'exposé des motifs est curieux ; on y reconnaît le prêtre, qui n'a pas oublié la pompe des cérémonies sacrées. « En adoptant un costume..., vous rentrerez dans l'usage de presque tous les peuples civilisés... La suppression des ordres... entraîna la suppression des costumes, mais l'Assemblée eut tort de n'en pas substituer d'autres... Dès lors s'affaiblit la dignité de nos séances..., le mal empira jusqu'à l'époque où les tyrans qui opprimaient la Convention, mirent presque la propreté, la décence, au rang des crimes contre-révolutionnaires et se firent un mérite d'afficher jusque dans leur costume le mépris de la pudeur.. Ils ont épuisé l'immense série des crimes, des vices, des sottises... Le costume commande au fonctionnaire le travail, l'humanité, l'intégrité...; il dit aux citoyens : Voilà l'homme de la loi!... L'adoption d'un costume préparera peut-être un heureux changement dans celui des citoyens... » On vote l'impression du rapport; le 25 octobre seulement, Boissier présente un projet : « Veste et culotte blanches, habit gros bleu croisant sur la poitrine, manteau écarlate, descendant jusqu'au

---

1. *Mém.*, t. I, 355, 20 fruct.



genou. » On se récrie, c'est un habit de Jacobin... Chénier fait l'éloge de la forme proposée par Grégoire ; *c'est la plus belle et la plus commode* ; elle est adoptée.

16 vendémiaire an IV. — Grégoire demande que les comités examinent la question de savoir s'il est convenable que le Corps législatif s'assemble à Paris. Le renvoi est décrété.

1796. 20 octobre (4 brumaire). — La Convention se sépare ; il faut lire les jugements sévères que Grégoire consigne dans ses *Mémoires* (t. I, p. 423 à 428) : « Divisée en factions qui, tour à tour, s'envoyaient à l'échafaud..., elle contenait deux ou trois cents individus qu'il fallait bien n'appeler que scélérats, puisque la langue n'offre pas d'épithètes plus énergiques... Les impiétés, les injustices, les assassinats dérisoirement juridiques commis sous son règne, sont la source de tous nos maux... La majorité se composait d'hommes féroces, surtout d'hommes lâches...; elle renfermait des hommes hideux, que l'enfer semblait avoir vomis, comme indignes de ce séjour d'horreur. » La Constitution de l'an III, promulguée le 1<sup>er</sup> vendémiaire an IV, partageait l'unité du Corps législatif en deux branches : le Conseil des Anciens composé de 250 membres, le Conseil des Jeunes, appelé le Conseil des Cinq-Cents. Le Conseil des Jeunes propose les lois, le Conseil des Anciens les approuve ou les rejette. Grégoire est élu membre des Cinq-Cents ; « les deux conseils prêtent le serment de haine, haine *éternelle* à la royauté. »

14 décembre (23 frimaire). — Grégoire appelle l'attention du Conseil sur les bibliothèques... La France possède plus de six millions de volumes ; Paris en a plus de seize

cent mille ; « il faut distribuer ces richesses nationales de manière qu'elles soient utiles et qu'elles ne se dégradent pas. »

*12 janvier 1796 (22 nivôse an IV).* — Grégoire est nommé membre de l'Institut dans la classe des sciences morales et politiques.

*31 janvier 1796 (11 pluviôse).* — Il fait un rapport sur le changement du sceau de la République ; il établit l'utilité du sceau. « Le blason ne peut plus servir que pour l'histoire, il faut tout républicaniser ; il convient surtout que notre sceau représente l'emblème de la République... On a proposé trois modèles, ils sont exposés dans la salle, le Conseil choisira. » L'impression du rapport est ordonnée, le vote ajourné. (*Monit.* 1796, n° 136.)

*9 ventôse.* — La loi du 3 brumaire a fondé l'Institut, qui comprend 144 membres répartis en trois classes. Elle a réalisé un projet inexécuté de Colbert, qui voulait, à la bibliothèque du roi, réunir, à chacun des jours de la semaine, les hommes les plus éminents dans les sciences et les lettres. Grégoire, en l'absence de Sieyès, préside une séance générale des trois classes. Il s'agit de fixer le règlement intérieur de la compagnie et le mode des élections. Naigeon « débite un discours, dans lequel il invite les géomètres et les chimistes à prouver que Dieu n'existe pas... Je ne lui ôtai pas la parole, afin de ne pas fournir le prétexte de crier à l'intolérance contre un évêque... Je crus que le parti le mieux calculé était de laisser l'assemblée faire justice de cette incartade. L'événement justifia ma présomption<sup>1</sup>. »

---

1. *Mém.*, t. II, 9.

1796 (an IV). 29 février. — Grégoire aurait voulu visiter son diocèse ; il manquait d'argent ; l'un de ses vicaires, Boucher, et les marguilliers de la cathédrale lui offrent de subvenir à ses dépenses ; il refuse. On craignait sa fougue révolutionnaire ; le 26 septembre, il écrit au vicaire épiscopal Dupont : « J'ai mon congé... je me réjouis d'arriver au milieu de vous et, en dépit de toute *la vermine royaliste*, je parlerai république, j'en parlerai hautement, souvent, intrépidement. » En effet, du 1<sup>er</sup> octobre au 21 décembre, il parcourt son diocèse, il recommande l'instruction chrétienne dans les écoles et dans les églises... Il a rendu un compte détaillé de cette visite, dans une réunion des évêques à Paris ; nous verrons tout à l'heure que ses efforts n'eurent d'autres résultats que de précipiter la ruine de son Église constitutionnelle.

1797. 15 juillet. — Grégoire se rend en Lorraine, il visite sa vieille mère au presbytère d'Emberménil et la tombe de son père à Vého<sup>1</sup>. « A la demande de Maudru, évêque des Vosges, il porte la parole, le 26 juillet, dans la respectable réunion du synode convoqué à Saint-Dié pour réorganiser le culte divin et mettre en vigueur la discipline. »

1797 (an IV). 15 août (28 thermidor). — Au jour de l'Assomption, un concile se réunit à Notre-Dame ; il s'agit de rétablir le culte, la discipline, de réorganiser les diocèses, la plupart privés d'évêques ; la tentative était hardie : « Sous les yeux d'un pouvoir ennemi, plus de cent évêques ou prêtres se trouvèrent assemblés ; ils

---

1. V. 1<sup>re</sup> partie, 27-58.

étaient encore couverts des cicatrices de la persécution et des lambeaux de l'indigence, mais animés de l'esprit de Dieu, ils apportaient ici piété, courage, lumières et patriotisme. » Ce serait une grave erreur, écrit-il dans ses *Mémoires*, de croire que le décret sur la liberté des cultes nous eût rendu la liberté d'exercer le nôtre... Desbos, évêque d'Amiens, sortait des cachots, où, pour l'humilier davantage, on l'avait confondu avec des prostituées. — Ce concile par ses acclamations et ses canons déclare que l'Église gallicane reste invariablement attachée à la doctrine évangélique, à l'enseignement de l'Église Universelle... Il adopte le règlement et le plan de travail proposés par Grégoire, qui présente un traité sur la liturgie en langue vulgaire, des rapports sur l'érection de nouveaux sièges aux colonies, un résumé de ce que les évêques ont fait en faveur de la religion, et une proposition pour rendre commune à toute l'Église de France la fête du rétablissement du culte, qu'il a instituée dans son diocèse. Les non-conformistes convoqués refusent de se présenter; on ferme le concile par cette acclamation : « Que Dieu les pénètre de l'esprit de paix ! »

Les fruits de ce concile furent amers pour l'évêque de Blois; il y eut contre lui un redoublement de haine; les philosophes le détestaient à cause de son dévouement à la superstition; les catholiques comme régicide et schismatique... C'était un ambitieux, il aspirait à devenir patriarche de l'Église de France; — la proposition en avait été faite, Grégoire l'avait combattue, il redoutait un nouveau schisme; on se borna à rendre à l'évêque de Lyon le titre de primat des Gaules. — L'année suivante, il publia un recueil des canons et décrets de ce concile

et un compte rendu des travaux des évêques réunis (in-8°, 84 pages). La situation était déplorable, il est forcé de l'avouer : « Harcelés, outragés, calomniés sans cesse par les dissidens, les royalistes, les impies, les libertins, tous ligués contre nous, nous eûmes encore à lutter contre les préventions d'hommes bien intentionnés, mais à vues étroites, à conceptions timides et fausses. » Tous ses collègues ne partageaient pas ses opinions : « Avons-nous le droit, lui écrit l'évêque de l'Ardèche, d'exclure les prêtres mariés ? Nous nous sommes affranchis d'une grande partie de l'ancienne discipline respectée par nos pères, pouvons-nous exiger impérieusement le maintien d'une autre partie ? » Son ami, un ancien carme, Sermet, métropolitain de Toulouse, déclare que sur cent catholiques, soixante ont tourné le dos à l'Église constitutionnelle, et ceux-là ont tenu bon dans la foi ; sur les quarante autres, il faut compter au moins vingt-cinq apostats..., les anti-constitutionnels seuls font foule..., ils ont de l'argent en abondance..., les abjurations vont grand train, à la ville, à la campagne surtout... ; plus on s'agrippera contre le pape, plus il gagnera de terrain ; *piano, piano*, Rome ne meurt jamais ! » Rien cependant ne saurait arrêter l'évêque de Blois ; il réunit, à Bourges, un concile provincial ; il faut rétablir le culte dans ce diocèse et dans ceux de Guéret et de Moulins. On y proclame un hommage solennel à la révélation, on y prononce anathème à la théophilantropie. — En 1803, Grégoire écrivait : « Théophilantropie, décadis, fêtes décadaires et toutes ces pantalonades inventées par la haine, soutenues par les lois, le Gouvernement et la persécution ; tout cela n'existe plus que dans l'histoire, à laquelle

j'adresse le récit de ces folies scandaleuses... » En 1697, on avait érigé le diocèse de Blois, pour combattre l'hérésie sur les bords de la Loire; Grégoire institua une fête séculaire de cette fondation, afin de retracer des souvenirs chrétiens et de stimuler la ferveur des fidèles. « La fête fut célébrée, dit-il, d'une manière attendrissante »; je n'ai rien trouvé à l'appui de cette assertion, mais sa dissertation est fort remarquable (in-8°, 36 p.). Il a compulsé « les auteurs du pays et du voisinage, il y a trouvé une foule de témoignages propres à fixer les idées sur les contestations qui divisent les deux clergés ». Il y accuse son prédécesseur de l'avoir, dans ses lettres pastorales, dépeint sous les couleurs les plus noires, tandis que lui-même, en chaire et dans ses écrits, il a pris sa défense « en tous les points où il pouvait le faire et préconisé en lui des vertus et des talens ».

A la suite du concile, il fait *rouler* une circulaire sous le titre d'*Observations sur les calomnieux et les persécuteurs en matière religieuse* (in-8°, Paris, chez Dubois, rue Saint-Jacques, et tous les marchands de nouveauté). C'est un acte d'accusation contre les dévastateurs des églises, une histoire de la persécution, une réponse aux attaques de Réal, dans le *Journal des Patriotes*. De concert avec les évêques restés à Paris, il publie deux encycliques pour exclure du ministère les prêtres apostats, mariés, traditeurs des livres saints, de leurs titres de prêtrise. — « La misère de la plupart des évêques les empêchant de faire imprimer des lettres pastorales, ils adoptaient les nôtres, toutes rédigées par moi et publiées à frais communs. »

15 décembre (25 frimaire). — Les administrateurs de la Sarthe écrivent à Rebwel : « Les prêtres recommandent à distribuer leurs poignards et leurs poisons, avec l'audace du crime et l'impudence du succès ; leur chef est Grégoire qui, avec d'autres évêques, désigne aux poignards des fanatiques les autorités et les fonctionnaires... » — « Les misérables qui mentaient sciemment, répond Grégoire, ne se doutaient pas que je révélerais leurs turpitudes,... *en leur pardonnant de tout mon cœur* ; je veux cependant que justice se fasse et j'imprime la flétrissure sur le front de MM. les commissaires du directoire exécutif... Noms illustres, je vous adresse à l'histoire où est votre poteau. »

18 fructidor. — A la séance du soir, le Conseil arrête définitivement la liste de déportation ; 800 prêtres sont déportés à la Guyane, 1,200 internés à Oléron ; on les traque, on les fusille à Lyon, à Marseille, à Nancy ;... Grégoire cherche vainement à faire rayer de la liste des proscrits le nom de Siméon, successivement professeur de droit à Aix, membre du Tribunat, comte de l'Empire et ministre de la justice, sous la Restauration.

1797 (an VI.) 4 vend. — Le Conseil adopte le projet de Grégoire sur le costume des représentants.

27 vend. — Il publie une notice sur son voyage des Vosges (in-8°, 12 p.). « Je vais vous promener seulement sur quelques points... » Il a vu à Moyen-Moutier « un manuscrit original des *Mémoires* du cardinal de Retz, qui avait plus de talent pour bien écrire que pour écrire lisiblement... Si quelques faits incohérents, quelques réflexions superficielles ont pu vous amuser un moment et vous inspirer le désir de voir les Vosges,

mon but est rempli ; une autre fois, je vous promènerai sur un plus grand théâtre... Les montagnes appellent la méditation, elles invitent l'homme à se replier sur lui-même... »

*7 nivôse.* — L'administration de l'Allier accuse Grégoire d'avoir « relevé les espérances du fanatisme et rallumé ses torches ». L'évêque déclare qu'il n'a fait que réclamer l'exécution de la loi, il invoque la liberté ; il attaque aussi l'administration de Cambrai, qui a prescrit des mesures vexatoires. Une discussion s'élève dans l'assemblée : Baraillon rend hommage au patriotisme de Grégoire, mais il s'étonne « qu'il corresponde d'un bout de la République à l'autre, comme évêque, tandis qu'il ne devrait être que législateur ».

*1798. 15 et 16 mai.* — A la suite de deux rapports de Grégoire, une résolution du Conseil des Cinq-Cents décide que le Conservatoire des arts et métiers sera installé dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs. On y réunit les machines, outils, dessins et instruments disséminés dans trois dépôts, au Louvre, à la rue de Charonne, à la rue de l'Université.

*17 therm.* — Une loi ordonne aux autorités constituées et aux écoles de chômer seulement les décadis et les jours de fête ; Grégoire proteste inutilement : « ces pauvres enfans furent condamnés à dévorer l'ennui pendant des heures entières que durait la lecture des lois. »

*15 août.* — Le secrétaire de la Société libre d'agriculture, arts et commerce des Ardennes lui adresse, avec une lettre très flatteuse, un diplôme de membre externe.



27 sept. — Il est nommé membre de la Société libre d'agriculture de la Seine. Le règlement a 8 articles ; la cotisation annuelle est de 72 fr., le jeton de présence vaut 3 fr.

1799 (*an VII*).— Il publie dans les *Annales de la religion* une lettre à l'archevêque de Burgos, grand inquisiteur d'Espagne. « Cette lettre me valut trois ou quatre volumes de réfutations et de diatribes. » Privé depuis longtemps de son traitement d'évêque, il avait dû « vendre à vil prix sa bibliothèque composée de livres, dont plusieurs à peu près introuvables ». Il expose lui-même les causes de sa pauvreté : il a fait de grands sacrifices pour distribuer des écrits religieux dans son diocèse, en France, à l'étranger. « Je soumis aux évêques réunis le total des dépenses, on me trouva créancier de quelques milliers de francs, dont j'ai fait avec plaisir le sacrifice. La friponnerie des remboursements en papier fit une nouvelle brèche à ma très modique fortune, dont les débris s'ensevelirent sous une pile d'assignats, le naufrage fut complet... » Il avait songé à cultiver un petit domaine affermé, mais il fallait des avances, et sa santé altérée par la lutte l'empêchait de se livrer au travail des champs... « Ce qui ajoutait à mon chagrin, c'est qu'il fallait, pour ne pas contrister la plus tendre des mères, lui dérober la connaissance de ma détresse et lui procurer le superflu, même en me privant du nécessaire... » L'épreuve fut cruelle, il eut à se défendre contre les persécuteurs, qui croyaient avoir trouvé l'occasion de l'écraser : « Hérode et Pilate se donnaient la main... » Le ministre de la justice, Duval, écrivait à Blois, pour s'informer de ce qu'il faisait comme évêque... « Ma

correspondance avec mes coopérateurs ne fut jamais interrompue... Dans une clandestinité forcée, ils avaient toujours, comme leur évêque, exercé le culte. » On mettait les scellés sur les presses des *Annales de la religion*... « A chaque instant de nouveaux actes arbitraires » ; le Directoire, qui n'eût jamais tenu les rênes sans le clergé constitutionnel, était un peu honteux de sa conduite envers l'évêque de Blois ; il fut question de lui proposer une ambassade,... « mais, disait l'un des directeurs, peut-être voudra-t-il dire la messe ou y assister ? Et moi, lui répondai-je, je ne te demande rien,... mes sentimens religieux sont invariables. » Son compatriote François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, créa tout exprès pour lui une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, avec un traitement de 4,000 fr. Une des vertus les plus chères à son cœur, disait-il, c'est la reconnaissance ; aussi, il légua à cette bibliothèque sa riche collection de livres et de documents relatifs à la traite et à l'esclavage des nègres, plusieurs manuscrits, sa correspondance avec Haïti (6309-6573), des suppléments au Bréviaire blésois (2165-2167), un mandement sur le jeûne et l'abstinence (2103) et surtout les deux manuscrits de ses *Mémoires*, que j'ai consultés avec le plus vif intérêt (5290-5291).

11 nivôse. — Mort de la mère de Grégoire, à la cure d'Emberménil.

15 therm. — L'évêque de Blois fait un second voyage dans les Vosges ; il y rétablit sa santé et rédige, jour par jour, un manuscrit qu'il intitule : *Promenade dans les Vosges*. Ce manuscrit, conservé à la bibliothèque de Nancy (n° 532), comprend 8 feuilles de préliminaires et

126 feuilles de relation. Rien de plus curieux que ses notices sur les chants populaires, les *kyrioles*, sur Plombières, sur Gérardmer, sur la coiffure des femmes, leur respect du lien conjugal, leur fécondité, leur économie, le soin qu'elles apportent à la culture des fleurs et des jardins. Il fait un bel éloge du père Fourier, de Jameray Duval, de Dom Calmet, du pasteur Oberlin; il raconte des anecdotes sur le séjour de Voltaire à Senones, sur les Dames de Remiremont. Il a recueilli des renseignements sur la façon de faire les fromages, le Kirswasser, la glu; il y a des notes souvent illisibles ou abrégées..., par exemple : « Couvents..., Almanach des Vosges dit hermites venus, les uns par oisiveté, *alii* par suite de libertinage et débauches (p. 30)... Je demande preuves... Senones, Voltaire *ibi*, avec Calmet, hypocrite, dévot, à procession Fête-Dieu, a fait 4 vers pour bas de son portrait... hospitalité de moines, outragés par qui en profitait. » — A la suite de ce voyage, Grégoire reçut un grand nombre de lettres : 18 vend. an VIII. Simon, curé de Fougerolles, lui envoie une recette pour confectonner la glu... Un pharmacien de Remiremont lui adresse un traité sur les oiseaux du pays et sur la manière dont on leur fait la chasse; le chapitre relatif à la pauvre petite mésange mérite d'être lu.

J'ai vu à la Bibliothèque nationale (n° 11422, f. français) un manuscrit petit in-folio de 343 millim. sur 220, intitulé : « Observations sur l'état actuel de l'instruction publique, des bibliothèques, des archives, des monumens dans les départements de la Haute-Marne, de la Saône, des Vosges, de la Meurthe », que Grégoire remit à l'Institut. « J'arrive d'un voyage... J'ai porté un

œil observateur sur les mœurs, les usages, l'influence de la Révolution sur l'agriculture, les manufactures, les bibliothèques, les archives, les écoles... Il y a dix ans que chaque commune de ces départemens avait un maître, souvent aussi une maîtresse; la méthode était bonne, surtout dans les Vosges et la Meurthe... De toutes parts on stimulait le zèle des parens; l'émulation de tout cela n'est plus, la persécution a tout détruit, l'ignorance menace d'envahir la campagne, les villes mêmes... On a beaucoup raisonné et même déraisonné sur l'établissement des écoles et les écoles sont encore à naître... » Il trace un tableau fort triste des écoles centrales : « l'ignorance continue à détruire... Depuis trois ans, le Gouvernement a dépensé certainement des millions pour persécuter les opinions, tourmenter les citoyens, faire haïr la République; avec la moitié de ce qu'on a de cette sorte volé au peuple pour lui faire du mal, on eût fait chérir la liberté, activé l'industrie nationale et donné l'impulsion aux sciences et aux arts. »

1799 (*an VIII*). 18 *brum.* — Le Conseil des Cinq-Cents est brusquement dissous. Le journal rédigé par Grégoire (les *Annales de la religion*) voit, dans ce coup d'État, un espoir de salut pour la liberté religieuse.

1800 (30 *janvier*). — Grégoire écrit aux professeurs de l'École centrale de Nancy : « Votre école est citée parmi celles dont la composition et le succès sont des plus éclatans. » Il sera heureux de les aider à obtenir tout ce qui leur manque.

Il lit à l'Institut une « Apologie de Barthélémy de Las-Casas. Le vénérable évêque de Chiappa n'a ni introduit ni favorisé la traite des nègres.

2 sept. — Il préside à Blois un synode qu'il a convoqué, dès le 20 juillet, par une circulaire de 8 pages in-8°. « Il y invite les dissidens à se présenter, à quitter leurs oratoires clandestins... On ne parlera de politique que pour affirmer l'obéissance aux lois, *l'attachement au Gouvernement*. » Cinquante ecclésiastiques à peine répondent à son appel; les champions de la nouvelle Église gallicane, les prêtres jureurs n'ont plus pour les soutenir *les sociétés de chasse*<sup>1</sup>, on les repousse partout, on accueille avec faveur les insermentés, aucun ne se présente au synode. — Grégoire irrité publie les actes du synode (1 vol. in-8° de 94 pages), avec une violente réfutation des pamphlets dirigés contre lui... « *La fille* qui, à Blois, joua le rôle de la déesse Raison, signala sa conversion, en recevant la bénédiction nuptiale de la main d'un prêtre dissident, plus traitable que ces constitutionnels, qui auraient certainement exigé une réparation publique du scandale. »

15 sept. — Il assiste au concile métropolitain de Bourges; au retour, il adresse au premier Consul, qui le lui avait demandé, un « mémoire sur la manière de négocier avec la Cour de Rome, pour faire cesser les troubles religieux de la France ». Il établit la situation, il oppose aux crimes de la Convention et du Directoire, « la conduite sage et mesurée du général Bonaparte, qui partout respectant le culte, veut, du sein même de la religion faire sortir cette force morale propre à consolider les républiques »; il expose la politique de la Cour romaine : « *ses brefs séditeux sur les affaires de France*... Que les

---

1. Taine, ch. III.

négociateurs se tiennent en garde contre l'astuce et les prétentions de Rome... Le pape ne fera rien sans les individus influents du Sacré-Collège... Le levier qui ébranle la France est à Rome; les évêques émigrés dirigent le mouvement... La France est placée entre deux écueils: d'une part, les préventions de l'ambition aigrie, la cupidité irritée; de l'autre, la discorde religieuse, qui agite la République... On exagère la puissance du clergé dissident... Le Gouvernement doit encourager le clergé assermenté; le passé le prouve... *Sous le gouvernement monarchique, nos libertés furent défendues d'une manière éclatante; aurions-nous moins à espérer du gouvernement de la République?* » Il résume en quelques articles les mesures préliminaires ou concomitantes des négociations; ce document a été imprimé *in extenso* au sixième volume de l'*Histoire des sectes religieuses*. A la même époque et dans le même ordre d'idées, il rédige un « mémoire sur l'établissement d'une commission consultative pour les affaires de la religion ». Il appelle le passé au conseil de l'avenir; « la persécution religieuse a été l'une des plaies les plus profondes qu'on ait faites à la société... *Quand il y a collision entre la religion et l'État, celle-là y perd souvent, celui-ci y perd toujours... la religion est une enclume sur laquelle viendront éternellement frapper et se briser tous les marteaux...* L'expérience de quarante siècles atteste que les points de contact entre la religion et l'État sont la partie d'administration la plus délicate,... de là la nécessité de créer une commission qui s'occuperait de l'examen des rapports permanens et journaliers de la religion avec l'État... Depuis Constantin jusqu'à nos jours, on en trouve

l'analogue chez presque toutes les nations chrétiennes... Dans le siècle dernier, un *conseil de conscience* existait même sous le régent. Cette mesure ne produira que du bien, elle n'occasionnera pas de dépenses, les frais de bureau seront presque nuls; un local, un secrétaire, quelques livres faciles à trouver dans les dépôts. La commission devra en outre s'occuper de l'instruction de la jeunesse, *une lacune de dix ans est un des dangers les plus imminens qui puissent menacer la société*. Elle se composerait de dix membres choisis parmi les hommes de loi, les magistrats, les ecclésiastiques... L'auteur de ce mémoire invariablement attaché à la République n'a pas le désir de se donner une importance politique, à laquelle il n'aspire pas, ni la prétention de tracer des règles à l'autorité gouvernante... *faire le bien et le bien faire*, telle est sa devise et quand même le premier Consul n'adopterait pas le projet, le motif qui l'a dicté obtiendrait encore son approbation. » Dans un dîner chez Joseph Bonaparte, « l'aménité du maître de la maison me mit à portée de converser longtemps avec Spina, un des agents de la Cour romaine venus à Paris... Il désirait une entrevue avec moi..., des intermédiaires furent chargés d'en provoquer une, entre autre, Savoye, de Gérando (de l'Institut) et même Lalande, qui dans ses ineptes et abominables brochures, distribue des brevets d'athéisme. Si M. Spina désire me voir, répondit Grégoire, il peut venir... L'entrevue eut lieu... Spina sortit, je pense, plus pénétré d'estime que d'amitié. Les gazettes m'envoyaient en ambassade à Rome, une foule de gens sollicitaient des places dans ma légation, elles me décoraient du cardinalat, qui n'est qu'une superfétation étran-

gère à la hiérarchie et surtout inconnue de la primitive Église<sup>1</sup>. »

*1801 (an IX). 28 vend.* — Le ministre de l'intérieur nomme le citoyen Grégoire membre du Conseil du Conservatoire des arts et métiers.

*25 frim.* — Il reçoit un diplôme de membre associé correspondant du lycée des sciences et arts de Marseille.

*27 niv.* — On lui adresse le diplôme d'associé correspondant de la Société libre d'agriculture des Pyrénées-Orientales.

*31 mars.* — La situation de son diocèse est déplorable ; les vicaires généraux de l'évêque de Thémines ont publié un mandement ; son vicaire Boucher est mort, Dupont s'est rétracté, il y a plus de soixante prêtres insermentés dans la seule ville de Blois, il ne reste pas quatre-vingts prêtres constitutionnels.

*29 juin (10 mess.).* — Au jour de la fête de Saint-Pierre, en l'église métropolitaine de Paris, l'évêque de Blois prononce le discours d'ouverture du deuxième concile national : il signale les efforts tentés depuis le premier concile pour rétablir le culte ; il voudrait inscrire sur le frontispice du siècle qui vient de s'ouvrir : accroissement de la foi, régénération des mœurs, union des cœurs ; il insiste sur l'utilité, la nécessité des conciles et des synodes, il fait une revue rétrospective des concordats, il flétrit les tentatives impies pour substituer le décadi au dimanche, il déplore, avec amertume, la lâcheté, la mauvaise foi des dissidents, qui refusent de prendre

---

1. *Mém.*, t. II, 95-96.



part à des conférences sur les points controversés ; un gouvernement sage accueillera ses efforts ;... *dans un État républicain, la religion doit être l'indispensable supplément de la loi*,... seule la religion avait créé, en France, une multitude d'établissements ouverts à l'instruction et d'hôpitaux ouverts au malheur... « Nous défendrons avec la même intrépidité les prérogatives du Saint-Siège et les libertés de l'Église gallicane. » Sa péroraison est chrétienne : « Que le Dieu de paix et de charité répande ses dons sur vous et sur vos pasteurs ! fidèles à notre vocation, marchons courageusement vers la montagne d'Horeb, vers cette terre promise éclairée par les splendeurs des jours éternels, où la fin du voyage sera le commencement du bonheur !.. »

Des considérations politiques abrégèrent la durée de ce concile, à la suite duquel Grégoire fit imprimer un programme de conférences publiques sur le schisme de France (1 vol. in-8°) et aussi un mémoire, que lui avait demandé Joseph Bonaparte, sur les moyens de réunir l'Église grecque schismatique au centre de la catholicité. Évidemment Grégoire espérait que le premier Consul ferait triompher l'Église constitutionnelle : « Rien n'était plus facile que de maintenir en place ce clergé constitutionnel, ami de la paix, composé d'évêques et de prêtres triés par la persécution <sup>1</sup>. »

A Auteuil, chez la veuve d'Helvétius, Bonaparte lui avait témoigné une confiance et des sentiments auxquels il était fort sensible : « Sur son invitation, plusieurs fois

---

1. *Mém.*, t. II, 93.

je m'étais rendu à la Malmaison ; dans nos conversations prolongées, au milieu des bosquets, nous avons longuement discuté les moyens de pacifier l'Église de France. » Aux mémoires, dont j'ai parlé déjà, il faut ajouter des rapports et des notes, qui prouvent qu'il avait sérieusement étudié la question : « De l'État du clergé constitutionnel. — De l'Esprit religieux en France. — De l'Élection des pasteurs par le clergé et le peuple. — Du Droit des métropolitains pour instituer les évêques. » Le premier Consul admirait l'intelligence de Grégoire, son courage, sa lutte contre l'impiété, mais il redoutait l'opiniâtreté de ses idées ; il craignit le retour des anciennes querelles, aussi confia-t-il à l'abbé Bernier la mission de négocier avec Spina et le cardinal Conzalvi le Concordat de l'an IX, qui fut signé le 15 juillet 1801. Une nouvelle circonscription des diocèses fut faite, de concert avec le Saint-Siège ; le pape demanda aux évêques anciens et nouveaux de donner leur démission.

*16 vendém. an X.* — Surpris et attristé, Grégoire, dans une lettre, à M<sup>me</sup> Dubois, attaque Paris : « Cette ville sale, puante, malsaine ; ces inconvéniens ne sont rien comparativement à ceux qui résultent de l'accumulation de toutes les folies, de tous les vices, de tous les crimes. » Il se console de tout le mal qu'il a éprouvé, en retour du bien qu'il a tenté de faire,.. heureusement il va sortir de cette tourmente, il sera plus heureux dans sa retraite... « Gardez toutes ces confidences pour vous, soignez votre santé, ayez confiance en Dieu, vous avez quelquefois j'ai presque dit souvent des impatiences, qui ne sont pas chrétiennes. Salut, respect et attachement. Grégoire, év. de Blois et *bientôt évêque tout court.* » En effet, son

rôle dans l'Église constitutionnelle, sa haine contre la royauté l'exclurent de l'épiscopat, où douze de ses collègues furent admis. Il envoie sa démission à l'évêque de Bourges, son métropolitain, et non pas au pape. Puisse cette démarche, lui écrit-il, donner lieu au choix d'un pontife qui fasse le bonheur de mes diocésains... qui réunisse tous les cœurs dans les liens de la charité!... Il se désiste volontairement, librement, spontanément de tout droit et juridiction, mais il persiste invariablement dans les principes qu'il a toujours professés. Sa lettre pastorale est empreinte, au début surtout, d'un sentiment d'amertume et de dépit : « Je ne vous connaissais pas, vous vîntes m'arracher au repos,... aux auteurs de mes jours,... à la contrée où j'ai pris naissance, *où sont les tombeaux de mes ancêtres...* » Il retrace les difficultés qu'il a rencontrées; il en accuse « la faiblesse, la lâcheté, la versatilité de la plupart des hommes... Combien j'en pourrais citer dont le caractère aussi variable que les nuages agités par les vents, aussi mobile que l'empreinte tracée sur le sable avaient des masques adaptés à toutes les phases de la Révolution ! » Le clergé n'est pas épargné. « Retracerai-je la conduite de ces turbulens, que j'ai peints dans une foule d'écrits ? Menaces, mensonges, calomnies, lettres anonymes, libelles, tels furent leurs moyens... » Il flétrit ces prêtres rétractés et apostats, qui passèrent des tentes d'Israël sous les tentes des Philistins. Il rappelle ce qu'il a fait comme évêque et comme homme politique, il explique sa nomination à la Convention, *qui laissa passer aux mains du crime, le sceptre du pouvoir*. Ce qui le console, c'est qu'il a été *aimé des bons et honoré de la haine des méchants*. Il fait allusion

à l'époque où il a connu l'indigeuce, « que vous avez ignorée ou feint d'ignorer ». Mieux inspiré, il trouve en finissant des paroles émues et chrétiennes : « Puissiez-vous, bien-aimés coopérateurs, dans l'exercice d'un ministère *désormais* plus paisible, goûter les consolations les plus douces!... Quelles soient, en attendant les récompenses éternelles, un dédommagement pour tout ce que vous avez souffert pour Jésus-Christ ! En offrant l'auguste sacrifice, rappelez-vous de celui.... qui fut votre évêque,... qui se souviendra toujours de vous avec l'émotion de l'estime et de l'amitié, recevez mes tendres embrassemens et mes adieux. Et vous, mes diocésains, entendez, pour la dernière fois, les exhortations de celui qui, par votre choix et sur vos instances, devenu votre évêque, fut en cette qualité consacré et institué *légitimement*... Soyez fidèles aux vérités saintes... Soyez bons, justes, charitables, chastes... Respectez vos pasteurs et les dépositaires de l'autorité... Veillez sur l'éducation de vos enfans... Nous nous retrouverons dans l'éternité... Pour rendre compte, moi de mon ministère, vous du bon usage ou de l'abus que vous en aurez fait... Que le Dieu de miséricorde reçoive dans son sein les pasteurs et les ouailles... Paix à l'Église, paix au peuple des villes et des campagnes, de la part de Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il ! » Sa démission fut accueillie avec indifférence, il réclama une partie des registres et des actes de son épiscopat et il fit insérer, dans son journal, une prière ou plutôt une défense aux curés de correspondre avec lui. Il publia, en 3 volumes in-8°, les actes du deuxième concile national.

3 *frim.* — Président du Corps législatif, orateur de la

députation envoyée au Gouvernement, il rend en fort bons termes, un juste hommage aux consuls : « Le tableau de la situation intérieure et extérieure de la République a inspiré au Corps législatif le plus vif intérêt et les plus douces espérances... La paix, qui fut toujours l'objet de nos désirs, arrive sur les ailes de la victoire... Échappée aux orages, qui ont assiégé son berceau, aux malheurs qui ont tourmenté son enfance..., la République, tranquille au dedans, respectée au dehors,... fait son entrée solennelle dans l'univers et s'assied majestueusement au rang des premières puissances... Treize ans de révolutions ne sont donc pas perdus pour les amis de la liberté ! Puissent-ils désormais oublier les erreurs et les torts de quelques frères égarés !... Aux fureurs de la Ligue, aux délires de la Fronde succéda un siècle illustré par les monumens du génie... Retrempé au milieu des tempêtes révolutionnaires, le caractère national va développer son énergie et s'élancer vers tout ce qui est utile et juste... Les arts consolateurs... s'élèveront aux conceptions les plus hardies... L'histoire classera les matériaux accumulés autour d'elle et remplira la tâche immense que le premier Magistrat lui a imposée... L'industrie et l'agriculture vivifieront toutes les parties du corps social. La sagesse et le courage du Gouvernement ont amené cet ordre de choses : recevez, citoyens consuls, les félicitations du Corps législatif... Pénétré de la dignité et de l'importance de ses fonctions, il s'empresera de seconder les vues du Gouvernement pour conduire la République au plus haut degré de félicité... La confiance et l'amour du peuple seront la plus douce récompense des dépositaires de l'autorité. »

5 *frim.* — Notre plus belle colonie, Saint-Domingue, est en révolte; Bonaparte réunit des conseillers, des membres des Corps législatifs pour conférer sur les mesures à prendre; la plupart réclament une énergique répression, seul Grégoire plaide la cause des nègres: « Vous êtes incorrigible », lui dit le futur empereur. Par 211 voix contre 65 l'esclavage est rétabli. A la prière de l'évêque de Blois, Mauviel, sacré évêque de Saint-Domingue, était parti sous les auspices du premier Consul; Toussaint-Louverture refusa de le recevoir. Il faut lire dans les *Mémoires* (t. I<sup>er</sup>, 289 à 300), un résumé de tout ce que Grégoire a dit, a écrit et a fait en faveur des colonies.

1801 (*an X*). 8 *frim.* — Grégoire est élu membre du Sénat au lieu et place du citoyen Crassous. Sa candidature a été fort discutée, il a échoué, le 9 et le 21 ventôse an IX. M. Carnot prétend que Bonaparte en est cause, l'évêque est plus juste: « Mon caractère épiscopal et ma conduite religieuse étaient mis en avant pour me repousser. » A la veille de l'élection, il avait adressé au président une lettre très digne: « Il importe à ma conscience, à ma délicatesse, à mon honneur, à mon repos qu'elle vous soit remise avant la séance du vote. » Il y affirme l'invariabilité de ses principes religieux, sa résolution d'y joindre comme ecclésiastique, les actes extérieurs, qu'il considère comme des devoirs; il sait souffrir, il ne sait pas s'avilir, il gardera jusqu'à son dernier soupir sa fierté et son indépendance. « A ma grande surprise, je fus élu sénateur, par le concert généreux des patriotes; Clément de Ris, malade, se fit porter à la séance... L'amitié reconnaissante n'oublie jamais un

trait de ce genre<sup>1</sup>. » Le traitement de sénateur varia de 24,000 à 36,000 fr.

25 *frim.* — Il est nommé membre de l'Institut de jurisprudence et d'économie politique.

15 *pluv.* — La Société académique des sciences, dont les séances sont fixées, à 7 heures du soir, au Louvre, le primidi de chaque décade, l'admet au nombre de ses membres.

8 *germ.* — L'évêque de Metz écrit « à son très honoré collègue et très cher ami » pour se plaindre de la mauvaise conduite des prêtres rentrés... « Leur soumission n'est que jésuitique. »

22 *floréal.* — Le curé du Tholy le prie « de lui faire obtenir la grâce de conserver, comme vicaire, un de ses amis, qui a 57 ans et qui a professé, pendant 14 ans, à l'école militaire de Pont-à-Mousson. »

9 *prairial.* — Il reçoit un diplôme de membre associé de la Société de l'Afrique intérieure et de découvertes, dont le siège est à Marseille.

18 *prair.* — Grégoire adresse à « son révérendissime confrère », M. Osmond, évêque de Nancy, *une lettre confidentielle*, à laquelle il donnera, s'il le faut, la publicité la plus éclatante. Il chérit la paix et la religion, mais il déteste les abus et il ne craint pas le combat. Il expose ses motifs d'inquiétude et il formule ses plaintes. Il a, *sous les yeux*, une lettre dans laquelle l'évêque exige des rétractations... Il aurait pu la dénoncer au ministre de

---

1. *Mém.*, t. I, 436.

la police générale, il s'est contenté de signaler au premier Consul, *ces jongleries scandaleuses et ridicules...* L'époque n'est pas éloignée peut-être où éclatera sa juste indignation... Si les ennemis de la paix religieuse tentent encore d'agiter les esprits, « à l'instant, je taille ma plume et je rentre dans la carrière politique... *Si consurgat adversus me prælium, in hoc ego sperabo...* » Après une attaque contre l'ultramontanisme et des menaces, il prend Dieu à témoin que « dans tout ce qu'il a dit, il n'a pas la moindre intention de choquer ni d'affliger le révérendissime évêque ; il voudrait même concourir à rallier autour de lui l'affection de son vaste diocèse. Il fait l'éloge de la piété, des mœurs, des lumières du clergé, il vante le mérite des préfets de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges, il rappelle le bien opéré par les évêques Maudru et Nicolas et il termine par ces mots : « J'ose croire que cette franchise mérite de votre part une réponse animée du même esprit et que bientôt elle m'arrivera, les événemens prochains diront si je me suis trompé. Salut et respect. » L'évêque de Nancy ne répondit pas, « soit par manque de bonnes raisons, dit Grégoire, soit par défaut d'honnêteté, ou par ce double motif ».

A la même époque, il écrit au P. Collin, son successeur à la cure d'Emberménil : « Si un Dosmond ou tout autre avait l'insolence de vous parler de rétractation, annoncez-lui que vous allez dénoncer ce fait au ministre de la police générale, et dites que c'est moi qui vous ai donné ce conseil ; en même temps, vous me préviendrez pour que j'en parle au ministre... les réfractaires sont enragés, parce qu'ils voient leur cause perdue... Publiez



ma lettre sur les toits. Vous aurez vu dans les *Annales* un morceau de ma façon sur cet objet<sup>1</sup>... »

26 messidor. — Voyage en Angleterre. « J'ai toujours aimé les voyages à l'étranger, dit-il en ses *Mémoires*, peut-être en publierai-je des fragmens. » Il a laissé des manuscrits, des notes, des lettres, que l'on consulte avec intérêt : il écrit, de Londres à M<sup>me</sup> Dubois : « Bonne et respectable mère, aujourd'hui, je reçois enfin vos deux lettres des 8 et 16 messidor ; il était temps qu'elles arrivassent, votre silence m'inquiétait cruellement... Il serait trop long de vous détailler tout ce que nous avons fait... Visites aux établissemens de bienfaisance, aux monumens, aux savans... Tous nos momens sont employés utilement... *Les journaux parlent, d'une manière honorable, de nos occupations littéraires en ce pays...* J'ai lieu de me louer beaucoup de l'accueil que je reçois. » M<sup>me</sup> Dubois lui a parlé de sa mère, il en exprime sa pieuse reconnaissance : « Vous avez donc la bonté de penser à votre Henri et surtout à une tendre mère qui est au ciel. J'espère aussi y arriver... Je fais les mêmes vœux pour vous, qui avez pour moi la tendresse d'une mère. » Il a visité les magnifiques établissemens et les fermes du duc Belford, il est fier de s'être promené, *en habit violet*, au parc de Saint-James ; à son retour, il lit à l'Institut une réfutation de la théorie de Godwin sur la reconnaissance. Il avait, à Londres, refusé de se

---

1. J'ai réuni plus de cent documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire du schisme en Lorraine (1793 à 1802) : lettres pastorales, mandemens, discours, éloges funèbres, procès-verbaux des synodes de la Meurthe, des Vosges, de la Meuse et de la Moselle, et j'y ai constamment trouvé l'influence de l'évêque de Blois.

rencontrer avec cet écrivain, « qui dans *sa justice politique*, prétend établir par de spécieux paralogismes que la reconnaissance est un vice ». Il ajoute cependant que « les amis ressemblent presque tous aux cadrans solaires : ils ne sont d'usage que dans les beaux jours. »

Il résume dans un mémoire déposé à l'Institut ses « observations sur l'état actuel de l'instruction publique, des bibliothèques, des archives dans les départemens de la Haute-Marne, de la Haute-Saône, des Vosges, de la Meurthe et du Bas-Rhin ». En 1871, je copiais, à la Bibliothèque nationale, ce manuscrit important lorsqu'on m'informa que M. Ulysse Robert le mettait sous presse.

13 vendém. (an XI). — Le professeur Mollevaut lui écrit : « Citoyen, sénateur et cher compatriote, vous recevrez par ce courrier, des imprimés relatifs à une société libre des sciences, lettres et arts, qui vient de se former, à Nancy, par mes soins et ceux de mes fils... Il y a ici des hommes instruits, qui ont de bonnes vues, mais l'isolement est funeste, nous voulons le faire cesser... Nous avons besoin de votre secours puissant... La société vous prie de l'honorer du titre de son associé. » La réponse ne se fit pas attendre ; Mollevaut le remercie de « *sa lettre aimable et de ses démarches singulièrement bienveillantes* ». Il le charge de ses remerciements et de mille civilités pour M. et M<sup>me</sup> Dubois.

Le secrétaire de la même société, Vilmette, écrit aussi à son *vénérable et très respectable compatriote*, il est heureux qu'il ait accepté le titre d'associé ; « vous aimez les Nancéiens et les Nancéiens vous aiment... servez-leur de protecteur, ainsi que vous l'avez témoigné en tout temps. »

6 frim. — Un vieux prêtre, Oudin, rue de la Harpe, 26,

expose à l'évêque son extrême infortune : « Pour sortir des prisons de la Terreur et sauver sa vie, j'ai pris une personne pour compagne : serait-ce un obstacle insurmontable à tout espoir d'être secouru ? Votre cœur, pénétré de cette divine charité qui embrasa le cœur des premiers apôtres, se refusera-t-il à me tendre une main secourable ? Le Saint-Père me l'a tendue pour le spirituel... Agréez, respectable prélat, l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance. »

*13 germ.* — Le secrétaire de la Société académique libré du Bas-Rhin lui exprime sa reconnaissance, son respect, son admiration : « Continuez, Monsieur le Sénateur, à combattre avec une égale force l'*intolérance* et l'*irreligion*. »

*1<sup>er</sup> nivôse.* — Le citoyen Haldat, secrétaire de l'Académie de Nancy, rend hommage à Napoléon Bonaparte, protecteur de la Société, et il donne lecture de l'adhésion de M. Grégoire, l'un de nos compatriotes, sénateur et membre de l'Institut : « Je suis extrêmement flatté d'être membre d'une société établie pour le progrès des connaissances utiles, dans la contrée qui m'a donné le jour. Mon agrégation se lie à une foule de souvenirs chers à mon cœur. L'émotion que j'éprouve acquiert plus d'énergie, en parcourant la liste de mes nouveaux collègues... Si je puis seconder les efforts de votre Société, en acquittant un devoir, je goûterai un plaisir. »

*20 germinal.* — Voyage en Belgique et en Hollande. Il écrit de Bruxelles à M<sup>me</sup> Dubois : « Je suis arrivé, hier soir, un peu las de poussière et de chaleur, mais bien portant, je partirai probablement mardi pour Anvers. » Son épître sera courte, car il a beaucoup à cou-

rir, à voir, à prendre des notes... « Tâchez, bonne mère, de faire tout pour votre santé, promenades, bains ; courez le voisinage avec nos amis, que j'embrasse... Je regrette nos soirées charmantes du dimanche... Il y a au jardin, sur le grand abricotier, un nid de chenilles, que nous avons oublié de détruire ; hâtez-vous de faire la guerre à cette légion vorace... J'embrasse M. Dubois et je salue respectueusement la bonne mère, dont j'espère trouver des lettres à Utrecht. »

*1<sup>er</sup> floréal.* — De Rotterdam. Il est arrivé lundi ; il a voyagé par terre et par eau, il a écrit six lettres, il n'en a reçu que trois ; il se plaint du froid, du vent, de la pluie... Les villes et les villages sont d'une propreté qui enchante, la propreté règne partout : « Je crois qu'à cet égard la bonne mère descend de quelque famille hollandaise... La statue d'Érasme est en face de notre auberge, je parie que vous ne connaissez pas le citoyen Érasme ?... Dans ses écrits il a parsemé sur le compte des femmes quelques vérités qu'elles appelleront méchancetés, il faut lui accorder grâce, le sujet est si abondant... D'un autre côté, il était distingué par ses vertus, sa piété, ses talens. » A Utrecht, il a eu grand soin de visiter la maison où naquit Adrien VI : « Si à la place de Pie VII, un autre Adrien eût occupé la chaire de Saint-Pierre, nous aurions eu moins de peines pour les affaires du clergé. » Il achève sa lettre dans le bateau qui le conduit à Delft, fondée par un duc de basse Lotharingie ; « il est à merveille dans le *ræf*, chambre d'honneur, avec coussins, tables et miroirs... Une espèce de boudoir flottant. »

A Amsterdam, il visite les synagogues, il reçoit les félicitations et les remerciements des rabbins, son nom

est intercalé dans les strophes hébraïques d'un cantique sacré... « Cette effusion de bienveillance envers un évêque catholique est un trait auquel applaudiront également la religion et la philosophie. »

*An XII. 19 vend.* — Son ancien bienfaiteur, Sanguiné, curé de Saint-Épvre, lui écrit : « Très cher et très fidèle ami », il lui recommande plusieurs affaires, il se loue du citoyen préfet : « A vous, salut, respect, tout le cœur de votre ami. »

*15 nivôse.* — Dulaure lui écrit : « J'ai reçu le catalogue manuscrit et votre lettre, je vous envoie les quatre volumes... Trop heureux de posséder quelque chose qui puisse vous faire plaisir... Recevez mes salutations amicales et faites agréer mes respects à M<sup>me</sup> Dubois. »

*21 germ.* — Un prêtre de Blois se recommande à lui : « Vous connaissez mieux que moi, l'ingratitude des Blaisois. »

*10 floréal.* — Consulté ainsi que ses collègues sur les changements à apporter au pacte constitutionnel, il adresse à la commission des dix établie par un décret du 6 floréal, une déclaration en 23 articles ; il est opposé à tout système héréditaire dans le pouvoir exécutif, à tout changement de dénomination dans le titre de la suprême magistrature ; néanmoins, il promet « *la soumission la plus sincère au vœu que la nation aura librement émis sur l'organisation de son gouvernement* ». Le 18 floréal, dans une lettre à la commission, il développe sa pensée : « Quand le peuple, devant la majesté duquel tout doit s'incliner et de la souveraineté duquel dérivent tous les pouvoirs, aura parlé, chacun doit obéissance loyale et entière. » Comme on pourrait un jour travestir son opi-

nion, il demande que sa lettre soit déposée aux archives du Sénat ; lorsqu'on vota sur l'impérialité, Bonaparte eut toutes les voix, excepté deux billets blancs et trois *non*. « Lorsque la question de l'hérédité fut soumise au scrutin, seul je réitérai mon opposition... J'ai prêté le serment et l'on peut compter sur ma fidélité plus que sur celle des flagorneurs, qui assiègent la puissance pour capter sa faveur... J'obéis à ma conscience... *Si, ce qu'à Dieu ne plaise, et ce qui heureusement n'arrivera pas*, les Bourbons rentraient en France, à l'instant, je la quitterais pour me soustraire à leur vengeance. »

1803. 1<sup>er</sup> août. — Il conduit sa respectable amie en Lorraine. — J'ai raconté dans la première partie les incidents de ce voyage. — Le 30 thermidor, M<sup>sr</sup> Osmond écrit au Conseiller d'État Portalis : « Dans ce moment, nous ressentons la funeste influence du passage du sénateur Grégoire, qui a été choqué de la tranquillité dont nous jouissons..., de mon silence sur les lettres *indécentes* de l'an dernier et du peu de besoin que l'on avait de ses avis. » Plus tard, il ajoute : « Je vous ai prévenu, il y a un mois environ, que le passage et le séjour d'un homme *influent*, dans ce pays, allaient lui devenir funeste ; depuis, les notes de M. Georgel, mon représentant dans les Vosges, sont remplies de doléances... L'on est devenu encore plus audacieux dans la Meurthe... Un inamovible a été détaché vers moi pour me faire des remontrances. » La situation du nouvel évêque était réellement très difficile ; aux funérailles de l'évêque Nicolas, il y eut des troubles ; le ministre exigea des explications, M<sup>sr</sup> Osmond offrit sa démission. Dans un mémoire (18 déc. 1807), il signale M. le sénateur Grégoire comme

*l'auteur principal des diatribes* imprimées contre lui, et des difficultés qu'il éprouve.

*1<sup>er</sup> messidor.* — Grégoire fait son testament. J'en ai indiqué, dans la première partie (26-30), les dispositions essentielles ; il me semble nécessaire d'en reproduire textuellement quelques autres : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je soussigné, Henri Grégoire, évêque de Blois et sénateur, incertain de l'heure à laquelle il plaira à Dieu de m'appeler à lui, après m'être prosterné en sa présence pour invoquer ses grâces, j'ai cru devoir par ce testament manifester mes sentimens sur divers objets et régler mes affaires temporelles... Les divisions qui ont affligé l'Église gallicane ont contristé mon cœur, j'ai tâché de rendre service à mes frères dissidens, je leur ouvris toujours les bras de la charité, mais je gémiss de voir que la plupart d'entre eux... tourmentent ce clergé constitutionnel toujours attaché à la patrie et sans les efforts duquel la religion eût été peut-être exilée de France. Tout évêque a droit d'avoir chez soi une chapelle... la mienne est le lieu où j'ai presque toujours rempli mes devoirs religieux et non à Saint-Sulpice, ma paroisse... En voici les raisons... Les évêques démissionnaires ne sont pas admis, dans les églises, sous le costume qui leur est propre, j'ai cru, non par un sentiment d'orgueil, mais par respect pour l'épiscopat, qu'il valait mieux ne pas fréquenter habituellement les églises, que d'y être en quelque sorte confondu avec des laïcs... Dans les diverses fonctions que j'ai remplies, comme vicaire, curé, évêque, législateur, sénateur..., j'ai tâché d'acquitter mes devoirs, mais je n'ai pas la présomption de croire que je n'y ai pas fait de

fautes, je prie Dieu de me les pardonner... Avec sa grâce je mourrai bon catholique et bon républicain... Je veux que l'on acquitte fidèlement tout ce que je pourrai devoir ; on trouvera dans mes papiers la note de ce qui m'est dû. Je travaille à l'histoire de l'Église gallicane pendant la Révolution... Si je meurs avant de l'achever, j'espère qu'elle le sera par le révérendissime Moyse, mon ami... Il m'a promis de me suppléer... En conséquence, je veux qu'on lui remette mes manuscrits, extraits, notes, lettres authentiques et autres papiers..., déposés dans mes archives, ainsi que les registres originaux des deux conciles nationaux, dont le double a été par moi déposé à la Bibliothèque nationale... Le manuscrit contenant mon testament moral et les mémoires de ma vie ecclésiastique seront remis à M<sup>me</sup> Dubois ; elle m'a promis de les faire imprimer... Je prie M. Lanjuinais, sénateur, et M. Silvestre de Sacy, de l'Institut, de vouloir bien être mes exécuteurs testamentaires ; ces deux savants chrétiens et citoyens me sont attachés ; ils ne me refuseront pas ce dernier acte d'amitié... Fait à Paris, le 1<sup>er</sup> messidor mil huit cent-quatre de Jésus-Christ, an XII de la République. » Cet acte institue son héritière unique et légataire universelle, M<sup>me</sup> Marie-Anne Brenier, épouse de M. Dubois, qui, depuis quinze ans s'occupe de ses affaires temporelles.

La même année, il commence la rédaction de ses *Mémoires*, qu'il termine en 1808, et il publie un *Essai sur l'agriculture, en Europe, au seizième siècle*. Cette étude sérieuse des procédés de l'agriculture, en Lorraine surtout, fut insérée dans les *Mémoires de la Société d'agriculture* d'abord et ensuite dans une édition du *Théâtre*



*d'agriculture*, d'Olivier de Serres, réimprimé par Bosc, en 1804. » En l'an III, il avait réclamé les honneurs du Panthéon pour le célèbre agronome, dont le buste fut placé dans la salle des séances de la Convention.

*1<sup>er</sup> fructidor.* — Le Pape est à Paris, pour le sacre de l'Empereur ; malgré les instances du cardinal Fesch, de l'abbé Émery, du ministre de la police, du secrétaire des Brefs, M. Devoti, Grégoire ne fait pas visite à Pie VII. « Certes, je n'avais aucune répugnance à visiter le chef de l'Église, il fut et sera toujours l'objet de ma tendre vénération, mais j'avais mis pour condition que me présentant, non comme sénateur, mais comme évêque, je serais reçu en cette qualité : avec moi serait quelqu'un qui pût certifier mes discours et ma conduite... que si l'on osait tirer de cette visite une induction contre l'immutabilité de mes principes, à l'instant je reprendrais la plume pour démentir l'imposture. L'affaire en resta là. »

*28 fruct.* — Le sous-bibliothécaire Fachot, de Nancy, le remercie de ce qu'il a fait pour lui ; il lui rend compte du triage des 50,000 volumes entassés dans les maisons de la Visitation et des Minimes. On a fait des parts pour les bibliothèques du préfet, de l'évêque, de la Cour d'appel, de la mairie et du lycée, le reste sera vendu ou échangé. Fachot envoie sa lettre, par occasion ; il y joint les Mémoires de la Société royale de Nancy (1750-1754), comme une marque d'estime et de reconnaissance pour son cher compatriote.

*1805 (an XIII). 7 vent.* — En réalité, l'évêque de Blois regrette de ne pas voir le Pape ; il cherche une occasion de lui écrire : un protestant, M. Hausseman, la lui procure, en le priant de demander au Saint-Père, comme

une grâce, de baptiser ses six enfants. La lettre de Grégoire à Pie VII est fort longue<sup>1</sup>; après avoir exposé la requête du père de famille, il retrace la part qu'il a prise dans les événements relatifs à l'Église de France et il ne dissimule pas les considérations qui l'empêchent d'aller lui-même offrir au pontife ses respectueux hommages : « J'aurais pu saisir cette occasion pour présenter à Votre Sainteté quelques vues qui me paraissent aussi utiles à la religion et au Saint-Siège, que faciles à exécuter... Pour qu'il ne s'élève aucun nuage sur la pureté de ma foi, je me fais un devoir de répéter ici ce que j'ai sans cesse énoncé de vive voix et consigné dans mes écrits ; enfant de l'Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né, je vis et je veux mourir, croyant tout ce qu'elle enseigne, condamnant tout ce qu'elle condamne, soumis, suivant ses canons, au Saint-Siège, centre de l'unité, à Pie VII, chef visible de l'Église et successeur de Pierre, rempli de vénération pour son éminente dignité et pour ses vertus personnelles, je rends l'hommage le plus sincère à sa primauté d'honneur et à sa juridiction. » Il espère que Sa Sainteté ne lui refusera pas une réponse paternelle et sa bénédiction apostolique. M. Devoti, chargé de la réponse *verbale* du pontife déclara qu'il ne pouvait, en raison de son départ prochain, déférer au vœu de M. Hausseman, vu surtout la nécessité d'une enquête préalable sur les dispositions des catéchumènes. « Il est d'autant plus fâcheux, disait M. Devoti, que M. Grégoire s'obstine à refuser au Pape la consolation de rétracter son serment, qu'il n'at-

---

1. *Mém.*, t. I<sup>er</sup>, 117-125.

tend que cela pour lui faire part de ses bontés. On rend justice à ses bonnes qualités, à son attachement à la religion, qu'il défend avec énergie, contre les incrédules et les libertins. »

*5 prairial.* — Il reçoit un diplôme de membre de la Société d'agriculture, sciences, commerce et arts de la Haute-Saône, avec une lettre très respectueuse du secrétaire. « M<sup>me</sup> Dubois jouit-elle présentement d'une bonne santé ? Présentez-lui mon respectueux hommage. »

*7 fruct.* — Diplôme de la Société départementale des sciences et des arts de Mayence, avec un extrait très flatteur du procès-verbal de son admission.

Le citoyen Fauriel s'excuse, dans les termes les plus respectueux, de n'avoir pas rendu assez vite le livre que M. le sénateur a eu la complaisance de lui prêter ; il exprime ses remerciements et son vif regret.

*An XIV. 10 nivôse.* — Diplôme de membre correspondant de la Société d'émulation de la ville de Cambrai.

*Août et septembre.* — Voyage en Allemagne. Il visite successivement Francfort-sur-le-Mein, Berlin, Dessau, Seezen, où il constate, dans une école ou plutôt un lycée exclusivement réservé aux juifs, *les talents des maîtres et les progrès des élèves*. A Goettingen, le 30 août, il assiste à une séance de la Société royale des sciences ; on lui décerne le titre de membre associé ; le diplôme, que j'ai copié à la bibliothèque de Nancy, contient cette phrase : « *Sodalium ex suffragiis... virum doctissimum Henricum Grégoire illustrissimum imperii Galliarum senatorem, instituti... socium... quem nominis, doctrinæ, virtutis ac prudentiæ civilis fama coluimus præsen-*

*tem admiramur ac veneramur.* » Au retour, il publie, sous le titre d'*Observations nouvelles*, divers opuscules, qui furent traduits en hollandais, en allemand, en italien. Il critique un règlement du Prince-Primat, qui soumet les rabbins à l'examen du consistoire luthérien : « pour être juste, il fallait soumettre celui-ci à l'examen des rabbins... cette ordonnance dictée par l'intolérance luthérienne est digne de la stupidité du moyen âge, sous un prince qui est en avant de son siècle. »

7 oct. — Diplôme de membre honoraire de la Société ducale minéralogique d'Iéna.

16 décembre. — Une lettre de part : « M. Geoffroy Saint-Hilaire a l'honneur de vous annoncer que M<sup>me</sup> Geoffroy Saint-Hilaire est heureusement accouchée ce matin d'un garçon ; la mère et l'enfant se portent bien. » Dans le même dossier, je lis de semblables communications de la part du maréchal Lannes, de Portalis, des invitations à dîner, des billets d'enterrement : « Vous êtes prié d'assister au service qui se fera, lundi prochain, à 10 heures du matin, en l'église Saint-Séverin, pour le repos de l'âme de *discrète et scientifique personne* Messire Nicolas Leroy. *De profundis.* »

26 décembre. — Grégoire assiste à une séance de l'Institut, convoqué extraordinairement pour entendre la lecture d'une lettre de l'Empereur au ministre de l'intérieur, avec injonction de la communiquer à la docte assemblée ; il nous en a conservé le texte : « Si M. Lalande continue à professer l'athéisme, je serai obligé de me rappeler que mon premier devoir est d'empêcher que l'on n'empoisonne la morale de mon peuple. » M. de Lalande présent à la séance, écrit Grégoire, pria l'Insti-

tut de recevoir sa déclaration, qu'il se conformerait aux intentions de l'Empereur.

1807. — Il publie un ouvrage intitulé : *De la Littérature des nègres, ou recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature.*

2 avril. — Diplôme de membre associé étranger de la Société académique de Besançon, délivré à M. le sénateur Grégoire, évêque démissionnaire, membre de l'Institut. Le secrétaire, un de ses anciens amis, lui écrit : « N'allez pas nous refuser, je vous excommunierais, j'attends même que vous me ferez une petite lettre ostensible portant votre acceptation... Malgré un carême à feu et à sang, je me porte assez bien... Conservez précieusement votre santé et donnez le même avis à M<sup>me</sup> Dubois, que je prie d'accepter mes hommages, ainsi que vous et M. Dubois ; je vous embrasse tendrement. »

1808. 12 mars. — Seul, il refuse de voter l'adresse de félicitations à l'Empereur au sujet du rétablissement des majorats, d'une noblesse héréditaire et des titres héraldiques. On le dénonce, il écrit : « Je suis persuadé que l'Empereur a un profond mépris pour les délateurs et de l'estime pour l'homme courageux, qui se montre aussi intrépide dans l'énoncé de ses opinions *que fidèle à ses serments envers lui*... Ma fidélité n'est pas un calcul d'intérêt, mais le dictamen de ma conscience, qui *sans approuver se soumet et qui a promis non d'aimer, mais d'obéir.* » Il faut lire dans ses *Mémoires*, surtout dans les notes privées, ses boutades sur le Sénat, sur la noblesse ; il y a des phrases mêlées de latin, inachevées. « Le Sénat a septembrisé les principes... Armoiries, *ego* une croix... *Nova* noblesse, insolence... Noblesse, fruit

d'adultère... Sénat conservateur, oui conservateur de ses traitements... »

2 avril. — Diplôme de membre de l'Académie royale de Munich.

23 avril. — Il termine ses *Mémoires*, qu'il conserva durant 23 ans ; ils devaient être publiés après sa mort, « comme une confession et un testament ». Les deux manuscrits sont déposés à la bibliothèque de l'Arsenal. Je les y ai tous deux consultés : le premier (n° 259) comprend 333 pages in-4°. Grégoire a écrit sur le verso des lettres et des notes, qui m'ont fourni les plus utiles renseignements sur sa vie privée, ses relations. Le second (n° 5291) est une copie mise au net de cet important travail, auquel M. Carnot déclare avec raison « qu'il n'y a pas été changé une ligne ». L'épigraphe est de saint Jérôme : « *Hoc mihi præstiterunt amici mei, ut si tacueris, si respondero inimicus judicer, dura utraque conditio, sed e duobus eligam quod levius est.* Le bonheur a fui loin de moi, depuis mon entrée dans les affaires publiques... toujours moi et n'appartenant à aucun parti, j'ai été en proie à la rage de tous... L'homme probe doit repousser l'imposture des accusations, comme celle des éloges... J'écris sous les yeux de celui qui voit tout et dont la providence tutélaire m'a comblé de grâces... Je n'ai jamais compté que sur Dieu, je me confie à sa miséricorde et j'abandonne à l'injustice ou à la justice des hommes ces Mémoires, qui ne paraîtront qu'après ma mort. » J'ai publié dans la première partie de nombreux fragments sur le chapitre II, relatif à son enfance, à son adolescence, à ses premiers travaux. Voici quelques extraits des autres : « *Ma vie littéraire.* Lorsque la Conven-

tion, livrée au brigandage, ne permit plus à la raison l'accès de la tribune, lorsque le blasphème, les déclarations furibondes et les paroxismes de la frénésie y remplacèrent le langage de l'humanité et de la sagesse, le comité d'instruction publique me parut le seul où quelque bon sens s'était réfugié... Mais là aussi était l'ombre au tableau... J'ai mentionné ailleurs l'histoire de ce calendrier nouveau inventé par Romme pour détruire le dimanche... D'après ses calculs, il découvrit que, dans 3,600 ans, l'année ne devait pas être bissextile... Il nous fit un rapport sur cet objet et il présenta au comité un projet de loi... Je demandai l'ajournement à 3,600 ans ; l'ajournement fut adopté et le rapport imprimé. Au comité, j'étais réduit sans cesse à lutter contre des projets dictés par la haine antireligieuse... Plus d'une fois... on fit admettre des propositions hideuses ou absurdes, lorsque j'étais forcément absent par maladie ou pour intercéder, au comité de sûreté générale, en faveur de malheureux persécutés... gens de lettres ou prêtres dissidents... Pour sauver les gens de lettres, je fis créer une commission des arts... Nous mettions ou faisons mettre en réquisition les gens de lettres cachés ou endoloris dans les divers coins de la France... J'en avais dressé des listes... A l'Institut, j'ai lu : 1° une réfutation de la théorie de Godwin sur la reconnaissance ; 2° un voyage dans les Vosges ; 3° des recherches sur la domesticité ; 4° un traité sur les facultés et la littérature des nègres ; 5° l'apologie de Barthelémy de Las-Casas ; 6° un mémoire sur Sierra-Leone ; 7° un essai sur le progrès des sciences politiques ; 8° une histoire de l'agriculture au xvi<sup>e</sup> siècle... Voué aux lettres dès mon enfance, j'ai vécu avec

ceux qui les cultivent ; peu d'hommes, en Europe, ont eu avec eux des correspondances aussi étendues... Les gens de lettres ne sont guère que des meubles de décoration, de vanité, dont par là même on fait des meubles de garde-robe... En rédigeant cette philippique, autrefois j'eusse excepté du blâme les savants. Mais sous ma plume accourt le souvenir des adulateurs... La probité politique est très rare, il en est de même de la probité littéraire... Dans un ouvrage sur les progrès de l'art social, je place en première ligne les efforts concertés de tous les hommes qui cultivent leur raison ou communiquent au public le fruit de leurs recherches... Muratori a jeté quelques vues sur une confédération des savants, il nomme des archontes... La République des lettres frappe d'anathème quiconque voudrait l'asservir... Les Français cultivent peu les langues ; semblables au gentilhomme qui, à défaut de mérite personnel, se targue de celui de ses ancêtres, ils sont d'une ignorance grossière sur les littératures étrangères... Mes correspondances en diverses contrées, mes réunions hebdomadaires de savants étrangers et nationaux sont pour moi une source intarissable de jouissances pour l'esprit et pour le cœur.

« *Ma vie politique.* — La calomnie, qui affirme toujours et qui ne prouve jamais, a répété que nous avions reçu de l'argent des nègres... Je pardonne volontiers aux colons de m'avoir, au Cap, pendu en effigie... J'avoue que leur mauvaise foi et leur tyrannie m'ont attaché à la cause des nègres... Toussaint-Louverture me suppliait de faire moi-même le voyage de Saint-Dominique pour organiser l'administration spirituelle... Ma haine pour le despotisme m'a valu la haine de Calonne,



de Bertrand de Molleville... Louis XVI lui-même m'a accusé dans ses lettres. — Un jour, dans le cours de ma présidence, je portais, au roi, des décrets ; on me dit que le roi était au Conseil et que je ne pouvais le voir... J'exprimai mon indignation au grand-maître de la garde-robe... Une heure après, je retournai chez le roi, l'appareil des honneurs rendus au président eut quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire. Mirabeau me succéda... Je lui recommandai de ne pas se laisser manquer par le Président du pouvoir exécutif... Lorsqu'on eut la simplicité de ramener le transfuge, qu'il fallait pousser hors des frontières, en lui fermant à jamais les portes de la France, le peuple avait encore le sentiment de sa dignité... Partout où passait la voiture, défense était faite de se découvrir et des secrétaires de bureau accourus sans leurs chapeaux furent obligés d'y suppléer en nouant leurs mouchoirs autour du cou. — *Je ne connais rien de plus fou, de plus impolitique que d'avoir voulu greffer le républicanisme sur l'impiété, c'est-à-dire sur ce qui lui est le plus opposé, au lieu de montrer partout la sainte alliance du christianisme et de la démocratie.* Imperturbable dans mes principes politiques et religieux, je suis détesté par ces individus, dont les variations sont aussi nombreuses que celles dont Bossuet a tracé le tableau... Se relèvera-t-elle jamais de son ignominie cette France si avilie et si vile?... Je vois de toutes parts le despotisme et le népotisme escortés de l'ignorance applaudir à la secte des obscurants... La plupart des hommes à talent qui nous restent, plus vils que les individus qui remplissent les bagnes et les repaires du libertinage, semblent confédérés pour étouffer

même la liberté de penser... Mais où me conduisent ces réflexions aînées ? à l'aurore de la Révolution, je crus sourire à la liberté, je me livrais à cet élan, avec la loyauté et le dévouement sans bornes d'un cœur brûlant du désir de concourir au bien de ses semblables, de ramener la vertu et le bonheur sur la terre... Dans les dix-neuf siècles révolus depuis dix-neuf ans, on a fait sur le cœur humain un cours expérimental le plus complet, le plus désolant... N'est-ce pas Racan<sup>1</sup> qui l'a dit :

Vouloir ce que Dieu veut  
Est la seule science  
Qui nous mette en repos.

C'est la traduction versifiée de ces mots : *Fiat voluntas tua.*

« *Ma vie ecclésiastique.* — Une éducation chrétienne et raisonnée est un des plus grands bienfaits de la Providence ; par là elle m'avait prémuni contre les dangers à courir dans la société des gens de lettres... Les incrédules ont attaqué la religion sur les abus que l'ignorance et l'hypocrisie voudraient lui associer... Aujourd'hui les hypocrites attaquent la philosophie sur les égaremens de ceux qui se parent de sa livrée. Nous n'imiterons pas les pharisiens modernes en imputant à celle-ci les excès qu'elle désavoue ; *mais nos ennemis auront-ils jamais la loyauté de ne pas imputer au christianisme les forfaits qu'il abhorre !*... Le comte Rœderer avait soutenu que le décadi mangerait le dimanche, ignorait-il que la France abhorrait son décadi, que les chevaux même et les autres bêtes

---

1. Non, c'est Malherbe.

de somme n'en voulaient pas... Je suis très attaché à la religion, très attaché au chef de l'Église, mais je n'aspire pas à la barette, dont je laisse à d'autres tout l'honneur, si c'en est un. — Aujourd'hui, 23 avril, je termine ici mes Mémoires... En les relisant, je les trouve très imparfaits, très incomplets... Mais je suis bien aise d'avoir au moins cette rédaction informe... Elle sera dépositaire de mes sentimens ; si Dieu prolonge mes jours, je retravaillerai cet ouvrage, en y joignant mon testament moral. Que Dieu répande ses bénédictions sur moi, sur mes amis et sur mes ennemis, pour lesquels je donnerais mon sang et ma vie. »

30 mai. — Il achète, au prix de 85,000 fr., en l'étude de M<sup>e</sup> Boulard, notaire à Paris, le domaine de Grange-Neuve, arrondissement de Sens. Par bail authentique, ce domaine, qui comprend 251<sup>b</sup> 11<sup>a</sup> 89<sup>e</sup> est affermé pour 5,000 fr.

1808. 6 juin. — Membre de l'Académie étrusque de Cortona, il reçoit un diplôme qui, gravé dans un cartouche emblématique, est aussi remarquable par le dessin du célèbre antiquaire N. Marcello Venuti que par l'exécution de l'artiste Teodoro Vercinèse.

2 juillet. — La Société d'agriculture de Rostock lui décerne un diplôme de membre honoraire.

25 juillet. — Par lettres patentes datées de Bayonne, Napoléon confère le titre de comte à son cher et aimé Grégoire. Il ne proteste pas, mais il ne veut pas de livrée ; il jette au fond d'une armoire le galon que M<sup>me</sup> Dubois lui présente ; il ne consent à le lui rendre que lorsqu'elle promet de s'en servir pour border les

meubles du salon ; la scène est curieuse. Cependant, il prend fort au sérieux les dignités qu'on lui confère, il refuse une invitation du cardinal Caprera, parce qu'elle est adressée au sénateur et non à l'évêque ; il aime qu'on l'appelle monseigneur. Il trouve fort mauvais que les voitures des sénateurs ne soient plus admises dans la cour d'honneur aux Tuileries et à Saint-Cloud. La bibliothèque de Nancy a remis au Musée lorrain ses lettres patentes et son écusson. Il est d'argent, à la croix palée de gueules, franc quartier des comtes sénateurs, d'azur à un miroir d'or en pal, après lequel se tortille un serpent d'argent brochant sur le tout.

*2 octobre.* — M. Coster, professeur de législation à l'ancienne École centrale, prie le sénateur Grégoire de lui faire obtenir la place de recteur, dans le cas où Nancy deviendrait le siège d'une académie universitaire. « Retiré dans sa belle campagne de Gentilly, avec une pension de 3,000 fr., il est octogénaire, mais il veut fuir l'ennui et les dégoûts de l'inutilité. »

*1809. 20 janvier.* — M. Haldat demande au grand-maître de l'Université la place de professeur de physique et de chimie à l'Académie de Nancy ; il écrit à M. le sénateur : « Oserai-je vous prier de me recommander. »

*18 février.* — Il est nommé membre honoraire du musée de Francfort-sur-le-Mein.

*16 avril.* — La Société académique désire l'établissement, à Nancy, d'une Université ; elle exprime, à M. le sénateur, ses inquiétudes ; elle réclame son *puissant concours*. Grégoire répond, le 21 avril : « Messieurs, hier, j'ai reçu votre lettre, sur-le-champ j'ai écrit au

chancelier de l'Université pour savoir quel crédit mérite la nouvelle fâcheuse qu'on vous a donnée. Je lui ai exposé rapidement les raisons qui militent pour l'établissement d'une académie dans une ville qui possédait une Université et qui, à travers les orages de la révolution, conservant des savants distingués et sa réputation littéraire, perpétue les bonnes études avec autant de zèle que de succès. Je reçois la réponse et je me hâte de vous l'envoyer. Le départ très prochain du courrier ne me permet pas de vous écrire plus longuement. Soyez persuadés, Messieurs, que dans toutes les circonstances possibles, je me ferai un devoir et un plaisir de prouver à mes compatriotes, à la Société académique et à vous en particulier mes sentimens d'estime et d'attachement.

† L'ancien évêque de Blois, sénateur, Grégoire. »

27 avril. — Le curé et le maire de Vého le prient de recommander au préfet une pétition relative à la réparation de l'église ; la lettre est adressée à monseigneur l'évêque de Blois, l'un des premiers membres du Sénat conservateur de France et membre de la Légion d'honneur. » Le maire, Bister, son ancien camarade, « le bon voisin de ses braves père et mère », lui donne des nouvelles du pays ; il finit par ces mots : *Je vous salue avec amitié.*

2 may. — Au nom de l'Académie, M. Haldat le remercie : « Nous avons toute confiance en un patron aussi excellent et aussi capable de défendre nos intérêts. »

1<sup>er</sup> juillet. — *Voyage en Lorraine.* — Dans une série de lettres conservées à la bibliothèque de Nancy (l. 534), Grégoire rend compte à M<sup>me</sup> Dubois des incidents de son voyage. La première est datée de Nancy : « Je débute

par le journal de mon voyage : à Clayes, près Meaux, j'ai visité une manufacture de poules blanches, elles étaient par centaines dans une basse-cour... Leur plume est préférée à celle des poules colorées, deux ou trois fois l'an, on la leur enlève ; à Clayes, on dépouille les poules, à Paris, on dépouille tous les animaux et on pille les pauvres humains. » A dix heures du soir, il est arrivé, à Épernay, « chez ces braves gens qui vous logèrent, il y a six ans, ainsi que votre aumônier ; on s'est hâté de me parler de vous,... de votre santé. » Le mardi, il est arrivé de bonne heure à Châlons, il y a passé la journée avec des personnes qu'il a connues, il y a vingt ans et plus... « Voilà ce que c'est que d'être vieux... » Plus tard, il parle de son séjour à Lunéville, à Vého, à Emberménil... M. et M<sup>me</sup> Germain, à Réchicourt, lui ont donné à dîner, les curés des environs, l'abbé Jen-nat, M<sup>lles</sup> Marchal étaient au nombre des invités... On voulait le retenir plus longtemps... ; à son passage à Laneuveville-aux-Bois, à Marainviller, on a sonné les cloches, il a été l'objet de démonstrations publiques les plus bienveillantes... Il a visité des tombeaux chéris, il a satisfait à la tendresse amicale et filiale... Il a été tellement attendri que son âme ne suffisait plus à tant d'émotions, il a craint d'être malade. Son voyage fut moins long qu'il ne l'avait pensé, il voulait aller se concentrer dans une solitude des Vosges, au milieu des lacs et des sapins, mais « ma bourse me le défend... J'ajourne ce voyage à une autre année, si je suis au monde ».

1<sup>er</sup> août. — Il publie des *Observations sur le poème « the Colombiadde Barlow »*. (Paris, in-8°, 16 p.)

Psaume, de Commercy, le remercie d'avoir plaidé sa cause auprès du préfet de la Moselle. Fachot, son correspondant de Nancy, lui envoie des nouvelles et des livres.

26 août. — Sermet, ancien métropolitain de Toulouse, meurt à Paris. Grégoire prononce son oraison funèbre : il rappelle *aux pieux laïques, aux vénérables prêtres, aux révérendissimes évêques* rassemblés dans le temple, les vertus du défunt, ses études dans l'ordre des Carmes déchaussés, son ferme et vaillant caractère comme catholique et comme évêque, durant cette persécution *la plus atroce qui ait désolé l'Église de France; la fureur de Dioclétien jointe à l'astuce de Julien...* profana, renversa nos autels, remplit les cachots de victimes, fit ruisseler le sang et poursuivit les chrétiens jusque dans l'asile de la pensée...; elle frappa les pasteurs pour disperser les fidèles.

15 décembre. — Le mariage de l'Empereur est annulé, par défaut de formes, devant l'officialité diocésaine, en première instance et devant l'autorité métropolitaine, en seconde instance. « On a procédé, dit M. Thiers, avec la décence convenable et la pleine observance du droit canonique », on n'a pas eu recours à la forme du divorce. Inflexible dans ses opinions, Grégoire proteste; on a violé l'indissolubilité du mariage; il n'assistera pas à la cérémonie religieuse. Il tint parole : il n'était pas aux Tuileries, le 2 avril suivant.

A l'occasion de l'année séculaire de la destruction de Port-Royal, il publie une seconde édition des *Ruines* de ce monastère, il y retrace, avec émotion, l'influence de l'école de messieurs de Port-Royal sur la pureté du

goût, l'amour des fortes études, la marche de l'esprit humain vers le beau, l'honnête et le vrai. J'ai analysé ce travail dans la première partie (38-39) <sup>1</sup>.

1810. 11 janvier. — Il avait publié dans un recueil intitulé : *Cérémonies et coutumes religieuses*, de nombreux fragments d'une Histoire des sectes religieuses au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mécontent des inexactitudes de cette publication, il fait imprimer, en deux volumes in-8°, une première édition de ce livre. Le chapitre sur la *basiléolatrie* éveille l'attention du ministre de la police, Fouché, qui fait saisir tous les exemplaires chez l'imprimeur et chez les libraires; il écrit à son ancien collègue une lettre sèche, laconique, impérative : « Votre ouvrage renferme sans doute quelques vues utiles, mais aussi des opinions et des détails que je ne puis approuver... Je prends encore plus d'intérêt à votre repos qu'à votre gloire littéraire. J'ai l'honneur de vous saluer, le duc d'Otrante. »

27 septembre. — L'abbé Jennat, le mandataire de ses libéralités, lui adresse une longue lettre ou plutôt un décompte de ce qu'il a dépensé en dons et en aumônes. « P. S. Présentés par vous, M. et M<sup>me</sup> Dubois voudront bien me faire l'honneur d'agréer mes respectueux hommages. »

15 novembre. — M. Noël, maire de Sommerviller, remercie M. le sénateur d'avoir accueilli sa requête, il a remis à son protégé « six napoléons et un paquet ».

1812. 22 janvier. — Marchal, maire d'Emberménil, a

---

1. Sainte-Beuve, dans son *Histoire de Port-Royal* est injuste pour cette brochure « intéressante en somme, mais pleine de faits entassés pêle-mêle ».



représenté l'évêque comme parrain de l'une des cloches, il le remercie de ses largesses : « je souhaite que cette filleule puisse encore nous annoncer plusieurs fois votre arrivée » ; il lui exprime la reconnaissance des habitants et la sienne, il lui annonce la mort de sa tante, qu'il recommande à ses prières.

3 février. — Le président de l'Académie ionienne de Corfou envoie à l'ancien évêque de Blois, sénateur Grégoire, un diplôme de membre correspondant. « Je regrette, lui écrit Grégoire, de ne pouvoir vous adresser mon *Histoire des sectes religieuses*, dans laquelle j'ai inséré un très grand article sur l'état actuel de l'Église grecque. J'ignore quand sera levé l'embargo sur ce livre. »

15 juin. — Il envoie à Bégin, de Metz, un grand nombre d'articles biographiques et de notices sur les martyrs de la foi, prêtres de Lorraine, morts à Rochefort, et aussi une note sur Lalande, de l'Oratoire, qui après trois refus finit par accepter sa nomination d'évêque de la Meurthe. (Cart. 345.)

L'Empereur a quitté la Russie, on s'agite à l'intérieur ; Grégoire prépare un projet de déchéance. Ce projet, dit M. Carnot, est une diatribe singulièrement passionnée contre Napoléon, un acte d'accusation *ab irato*. Je n'analyse pas ce triste document, où il insulte tous les corps constitués, le Tribunat, le Corps législatif, les administrations, les tribunaux, le clergé, l'Université, *organisée de manière à jeter toutes les têtes dans le moule pétri par le despotisme, pour étouffer toutes les idées de liberté* ; je me borne à reproduire textuellement deux phrases : « En égorgeant les peuples..., il voulait ne voir

dans leurs chefs que des esclaves, il eut même l'insolente prétention de l'apprendre à la postérité. Des artistes, profanant le marbre et l'airain, ont multiplié les monuments de son orgueil, monument que la vengeance étrangère et nationale doit réduire en poudre, et aussi cet article 9 de la déclaration : Le Sénat, au nom de la nation, *vote des remerciements solennels aux puissances alliées, dont le courage victorieux l'a soustrait au joug de la tyrannie.* »

1813. 10 janvier. — Grégoire propose à l'Académie de Nancy de continuer l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet; il a recueilli des documents, il est en relation avec les hommes les plus compétents; sa correspondance à ce sujet est très instructive; il y a surtout entre Fachot et lui, un échange de notes sur les mœurs, les lois, les coutumes de Lorraine; le laborieux bibliothécaire a rédigé pour le sénateur une notice sur les manuscrits et les livres qui ont rapport à notre histoire.

20 janvier. — L'institutrice de Laneuveville-devant-Foug remercie Grégoire du secours de cent francs qu'il lui a envoyé.

21 janv. — Le curé de Gérardmer rappelle à Monseigneur le bonheur qu'il a eu à le recevoir durant l'un de ses voyages; il réclame un service: il prépare quelques élèves pauvres pour le sacerdoce. « J'ai été dénoncé au recteur qui m'a fait écrire par le procureur impérial; j'espère, grâce à votre puissante intervention, n'être plus troublé dans l'exercice d'une œuvre si charitable. »

1<sup>er</sup> juillet. — La santé de M<sup>me</sup> Dubois est mauvaise, Grégoire la conduit en Lorraine; il nous a laissé le récit de leur séjour à Vého, à Emberménil, à Nancy, où sa vé-

nérable amie reçoit l'hospitalité à la maison du Refuge. L'évêque en garde une vive gratitude. Le 12 septembre, de Paris, il écrit à la sœur Clotilde : « Madame, j'avais quelque envie de vous écrire en latin, c'est la langue de votre diurnal, vous auriez compris ce que je vous aurais dit, comme ce que vous dites à Dieu... j'acquitté ma promesse en vous envoyant quelques livres, dont la liste est ci-jointe,... ils doivent vous arriver franc de port... Vous y trouverez entre autres... un Nouveau Testament et une *Imitation* en allemand... Votre maison ayant des salles où sont enfermées des personnes qui ont vécu dans le désordre, il importe de placer sous leurs yeux des exemples de quelques convertis... Ces livres ne sont pas neufs,... il ne faut pas juger les livres par la couverture, pas plus que les hommes par l'habit... Je me hâte d'arriver à ma mère adoptive, M<sup>me</sup> Dubois, à qui je lis ma lettre et qui s'impatiente de ce que je ne vous ai pas encore parlé d'elle, de sa reconnaissance pour les témoignages multipliés de bonté que vous lui avez donnés... En passant à Saint-Dizier, j'allai visiter la colonie de votre congrégation, et la sœur Caroline, avec la doyenne, s'empressèrent de venir à l'hôtel, voir notre chère malade... La bonté de cœur est une heureuse épidémie pour les sœurs de Saint-Charles... La santé de M<sup>me</sup> Dubois ne s'est pas empirée, sans être bonne... Vous savez qu'elle est extrêmement grasse, nous aspirons à ce qu'elle devienne aussi maigre que la sœur Euphémie... Certes, Madame, si sa santé ne se rétablit pas et si la mienne ne se fortifie pas, croyez-le bien, ce ne sera pas votre faute, car vous nous avez munis de moyens curatifs et conservateurs pour l'estomac et pour la poitrine... Les

souvenirs de M<sup>me</sup> Dubois et les miens se reportent souvent sur votre maison, où j'ai été édifié de l'union qui y règne et de cette piété douce et franche, qui sanctifie toutes les actions... Vous avez notre amitié, Madame et chère sœur ; partagez-en l'assurance avec la sœur Euphémie et avec toute votre communauté ; si de quelque manière nous pouvons vous en donner des preuves, disposez de nous par réciprocité de sentiment,... ne nous oubliez pas dans vos prières. »

19 sept. — La réponse ne se fit pas attendre : « Monseigneur, j'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre et les livres... je ne puis vous exprimer ma reconnaissance,... nous ne pouvons nous venger qu'en priant le Seigneur de vous accorder des jours longs et heureux pour le bonheur de ceux qui vous connaissent et qui, comme nous, profitent de l'exemple de vos vertus... La communauté a appris avec joie votre heureux retour et celui de la respectable M<sup>me</sup> Dubois, qui nous avait donné beaucoup d'inquiétudes,... nous ne l'avons pas oubliée devant Dieu... Vous vous êtes rappelé, Monseigneur, que j'aimais de prier en latin... Si j'allais à Paris, ma plus grande jouissance serait de voir non la capitale, mais vous, Monseigneur, et M<sup>me</sup> Dubois... Il suffit de l'avoir vue une fois, pour apprécier ses aimables qualités ; je la prie d'agréer mon profond respect... Vous nous comblez de joie en nous annonçant que nous aurons l'honneur de vous voir dans le pays et surtout dans notre chaumière... Permettez que mes compagnes et moi nous ayons l'honneur de vous assurer de nos sentiments du plus profond respect. Sœur Clotilde Pothier. »

12 octobre. — M. Gley, principal du collège de Saint-

Dié, écrit à Monseigneur : « J'ai remis vos lettres au bibliothécaire Fachot et à l'évêque de Nancy, qui désire un petit séminaire à Saint-Dié. Il craint les lycées, où les jeunes ecclésiastiques ont à entendre des propos les plus indécents, souvent les plus obscènes. »

1814. 30 mars. — Le canon tonne sous Paris ; dans un conciliabule politique chez Lambrecht, Grégoire propose que l'on se borne à déclarer que « la nation française choisit pour chef un membre de l'ancienne dynastie, qui aura préalablement accepté les bases d'une Constitution libérale, qu'on lui soumettra ».

6 avril. — La déchéance est proclamée par le Sénat, Grégoire signe l'acte constitutionnel ; il a vainement réclamé qu'il fût d'abord imprimé, distribué et soumis à l'acceptation du peuple. Il publie sous ce titre : *Constitution française de 1814*, une brochure anonyme de 34 pages, trois fois réimprimée en quelques semaines : « La France est sans doute le seul pays civilisé où, dans trois jours, on rédige, on discute, on adopte, une charte constitutionnelle... Puisse le nouveau Gouvernement se pénétrer de l'idée qu'il importe à son existence de ne pas concentrer ses affections dans un cercle tracé par l'esprit de parti,... mais d'identifier son intérêt avec celui de la grande famille ! L'âme est profondément attristée à la vue des fourbes couverts d'or et de crimes, qui par leur fortune, leur audace et leurs places exercent un funeste ascendant... Louis XIV disait tout haut : L'État, c'est moi », eux disent tout bas : « La patrie, c'est moi... » Le moi est le thermomètre secret de leurs actions... Plusieurs, après avoir encensé Marat et Robespierre, entassèrent toutes les malédictions sur la tombe de ceux dont ils

avaient été les complices... Les panégyristes de l'homme qui vient de tomber déroulent actuellement le tableau des forfaits de celui qu'ils défiaient... Tenez pour certain que les Séjan, les séides, les sicaires d'un despotisme sont toujours portés à s'enrôler sous de nouvelles bannières. »

La Chambre des Pairs remplace le Sénat, l'ancien évêque d'Autun, ministre du roi, y admet en grand nombre les sénateurs qui ont adhéré à la Charte; il en exclut son collègue à la Constituante, l'évêque de Blois. Grégoire fort irrité écrit cette note : « Toutes les éditions de la Charte attestent qu'elle a été mise sous les yeux du Sénat; on demande que, dans une édition nouvelle, on indique le jour...; on offre cent mille francs de récompense à celui qui pourra le faire connaître. »

15 avril. — Il fait hommage à l'Académie de Nancy de la nouvelle édition de son *Histoire des sectes religieuses* (2 vol. in-8° avec figures). Le Gouvernement lui avait rendu les exemplaires de l'édition saisie, en exigeant cependant des cartons.

Son livre sur la *Domesticité chez les peuples anciens et modernes* eut un grand succès; il en avait lu des extraits à l'Institut. Il y expose, avec méthode, l'état des esclaves, des serfs, des domestiques dans les diverses contrées : la dépravation des maîtres est trop souvent la cause de la dépravation des domestiques; il propose la création d'une société pour former de bons serviteurs; il a un système complet, il a tout prévu : le recrutement, les encouragements, les récompenses, les pensions de retraite; il a étudié, à Londres, l'organisation et les statuts d'une société de ce genre fondée en 1792.

Dans l'intérêt de sa chère Église constitutionnelle, il fait imprimer une traduction de la célèbre homélie démocratique que le cardinal Chiaramonte, Pie VII, avant d'être élevé à la papauté, avait prononcée dans sa cathédrale d'Imola.

14 mai. — Les Bourbons sont rentrés, Grégoire n'a pas quitté la France ; il écrit à Louis XVIII pour qu'il prête son concours à un projet de fusion des Églises chrétiennes, grecque et latine, au sujet duquel il a adressé un mémoire à l'empereur Alexandre. Depuis 1810, il est en correspondance suivie avec l'archevêque métropolitain de Moscou. Ce mémoire est inséré dans *l'Histoire des sectes religieuses*.

18 août. — Grégoire a exprimé à l'Académie de Nancy le regret de ce que l'on n'a pas rendu hommage à la mémoire de Durival, homme de bien, ancien chef de division au ministère des affaires extérieures, qui a écrit sur l'histoire de son pays. Lamoureux aîné fait l'éloge de notre laborieux confrère. « Le vaste et précieux dépôt qu'il a recueilli, sauvé, démêlé, classé, est soigneusement conservé. »

1815. 1<sup>er</sup> avril. — Malgré les instances de Carnot, l'Empereur refuse d'admettre Grégoire dans la Chambre des Cent-Jours. Il n'a oublié ni sa protestation adressée au Sénat contre l'établissement de l'Empire, ni son projet de déchéance, à la date de 1812. A l'Institut, Grégoire proteste contre l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire.

2 juillet. — « Après Waterloo, sous la remise, comme aujourd'hui, écrivait-il en 1830, je crus devoir adresser à la Chambre des députés une réclamation en faveur des

nègres. » Dans un nouveau mémoire, imprimé (*De la Traite et de l'esclavage des noirs et des blancs*), il proteste contre l'odieuse stipulation du traité de 1814, qui rétablit la traite, et il plaide, avec énergie, la cause des noirs et celle des catholiques d'Irlande. Il fait hommage à l'Assemblée de la collection de ses ouvrages.

1816. 30 janv. — L'un de ses correspondants de la Meuse, le curé de Billy-les-Mangiennes, le remercie du don gracieux qu'il lui a fait de son livre sur les ruines de Port-Royal; il offre à son aimable protecteur l'hommage de sa reconnaissance, il se met complètement à ses ordres pour des recherches; il lui demande son portrait.

21 mars. — L'ordonnance Vaublanc l'éloigne de l'Institut... Je lis dans une note l'expression de sa colère (c. 534): « L'ordonnance est illégale. Il y a plus d'un siècle, l'abbé de Saint-Pierre fut chassé de l'Académie française, Fontenelle protesta... Dans les quatre classes de l'Institut, pas un n'a imité cet exemple... D'après l'ordonnance de Louis le Fourbe, tous ont accepté la flétrissure et consenti à n'être plus que des commis congédiables, comme ceux de la douane. » Ce qui ajoutait à son indignation, c'est que Vaublanc, son ancien collègue à la Convention, comme lui comte de l'Empire, et de plus préfet de la Moselle, se montrait, en 1816, le ministre le plus redouté pour ses épurations. Une mesure plus grave diminue ses moyens d'existence: il est privé de sa pension d'ancien sénateur, fixée à 24,000 fr. par l'ordonnance du 14 juin 1814. Il se décide à quitter Paris, il se retire à Autcuil, il réduit les dépenses de sa maison et il vend une partie de sa bibliothèque. Forcé de se défendre contre les attaques les plus violentes, il le fait avec



une colère mal contenue, dans une brochure de 24 pages in-8°, publiée sous le titre de *Réponse aux libellistes*. « Il n'a jamais voté la mort de personne,... il a été dénoncé aux Jacobins pour n'avoir pas voté la mort du roi... On a imprimé contre lui le *Philanthrope dévoilé*, on l'a accusé d'avoir abandonné les prêtres, victimes de la Terreur,... il a plaidé leur cause, il a obtenu la liberté d'un grand nombre;... il s'étonne de n'avoir pas eu plus de détracteurs, car il s'est voué à la défense des persécutés, juifs, anabaptistes, serfs, nègres, mulâtres... Nourri dès l'enfance des lois de la piété, il est philanthrope; ne pas l'être serait cesser d'être chrétien. » Il cite toutes les circonstances où il a affirmé ses convictions et bravé le péril; 17 brumaire an II, 1<sup>er</sup> nivôse an III, 18 brumaire an V... « L'artillerie des gazettes jouait un grand rôle dans le gouvernement de Bonaparte, on l'accusait de conspirer!! Tel de ses ouvrages qu'on attaque a été imprimé sans son aveu...; des correcteurs infidèles ont inséré des phrases qui ne sont pas de lui... Persécuté toujours pour ses sentiments religieux et son aversion pour la tyrannie, il se console des persécutions passées, présentes et futures, au sein de la religion, des lettres et de l'amitié. »

1817. 1<sup>er</sup> avril. — Le Concordat de 1817 le blesse et l'irrite, il proteste : son *Essai historique sur les libertés de l'Église gallicane*, fut inscrit à Rome sur l'*Index librorum prohibitorum*. C'est tout à la fois un manuel du clergé gallican et une histoire des rapports de l'Église avec l'État depuis saint Louis. Cet *Essai*, qui eut une certaine vogue, ne manquerait pas aujourd'hui d'opportunité. (Paris, in-8°, au bureau du *Censeur*, 6 fr.) Dix ans

après, une nouvelle édition coûte 6 fr. 50 c. ; une traduction en espagnol, 2 vol. in-12, 6 fr.

13 mai. — Le recteur de l'Université de Cassano lui adresse, avec une lettre en fort bon latin, un diplôme de membre honoraire.

1818. — Il publie : 1° des *Recherches historiques sur les congrégations hospitalières des frères pontifes ou constructeurs de ponts* (in-8°). Cette savante dissertation a une valeur réelle ; elle met en lumière les services rendus à l'architecture en particulier par ces pieuses associations de maçons, d'ouvriers, de constructeurs ; 2° une troisième édition (in-8°, 30 p.) de sa traduction de l'homélie du citoyen Chiaramonte, actuellement pontife, adressée au peuple de son diocèse, dans la république cisalpine, le jour de la naissance de Jésus-Christ, l'an 1797. L'avant-propos attira l'attention de la censure, on vit une ironie dans l'éloge du bon père qui s'efforce de verser dans le cœur des fidèles la piété aimable et la charité, dont le sien abonde... les sentiments de Pie VII sont, n'en doutons pas, ceux du cardinal ; il les aura portés sur le premier siège de la catholicité... On prétendit que l'homélie était apocryphe, on exigea l'exhibition du texte italien, quelques expressions furent rayées impitoyablement par les douaniers de la pensée. Le traducteur reproduisait avec une certaine malice quelques propositions du pontife : « La forme du gouvernement démocratique adoptée chez nous n'est point en opposition avec les maximes que je viens de vous exposer... Soyez tous chrétiens et vous serez démocrates, les vertus chrétiennes font la gloire des républiques. » La censure interdit au *Journal de la librairie* d'annoncer cet ouvrage.

*1819. 14 juillet.* — Désigné pour candidat des patriotes, par les chefs de l'opposition dans l'Isère, Grégoire accepte, mais il n'adresse pas de profession de foi aux électeurs, il écrit à un ancien député une lettre, qui est un manifeste : « Il ne veut faire aucune démarche pour appeler sur lui les suffrages,... il ne déviara pas de la route qu'il a suivie dans sa longue et pénible carrière,... dans les temps calmes comme dans les tempêtes... Il a toujours concouru à faire élire des hommes désignés par l'estime publique,... récemment dans les élections de la Seine, il l'a bien prouvé... Le refus de servir encore sa patrie serait un crime,... le souvenir du jour où il écrit aggraverait sa culpabilité ;... il a exposé ses sentiments avec la franchise innée de son caractère,... religion, vertu, liberté, science, amitié, voilà, digne citoyen, les objets, qui toujours occuperont mon esprit et mon cœur, tel je serai jusqu'au tombeau, qui doit bientôt me recevoir. Je vous embrasse avec estime et affection. »

*13 septembre.* — Il est nommé député à une très forte majorité ; il y a eu coalition ; son élection est tout à la fois un défi et une menace contre le trône et contre ce ministère libéral, qu'il faut renverser. La presse de toutes les nuances s'occupe du vieux conventionnel, on le porte aux nues, on le traîne dans la boue. Un modéré, M. de Staël, lui exprime, au nom de son parti, le désir qu'il refuse le mandat qu'on lui donne. La lettre est du 2 octobre : « Votre nomination, Monseigneur, effraie les honnêtes gens... On croit au retour des passions funestes d'une autre époque... Elle alarme, elle irrite les nations étrangères,... elle divise les libéraux... Vous eriez preuve, Monseigneur, d'un patriotisme éclairé en

refusant... Il y a incompatibilité entre le ministère calme d'un prédicateur de l'Évangile et les guerres de parti, dont une assemblée est le théâtre. » Il invoque le témoignage de sa mère, l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique. « J'ose espérer, Monseigneur, que vous verrez dans la franchise de cette lettre un hommage rendu à votre amour de la liberté... M. de Broglie se joint à lui pour vous adresser cette prière; il vous remercie de l'envoi que vous avez bien voulu lui faire. »

Grégoire est mécontent, il ne répond pas; il écrit en marge sur cette lettre : « Erreur, il y a le banc des évêques au Parlement anglais. » Le ministère semble disposé à payer son désistement par des faveurs, les patriotes, d'autre part, le conjurent de ne pas les abandonner, d'être leur illustre guide; il répond à Lafayette : « Monsieur et honorable collègue, ce début vous atteste que je n'ai pas donné ma démission. Assurément si je ne consultais que mon goût... et le désir d'achever quelques ouvrages, depuis longtemps sur le chantier, je préférerais ne pas rentrer dans la carrière politique, mais en ce moment donner ma démission serait un acte de lâcheté... une tache de cette nature n'a jamais flétri mon caractère... » Le même jour il adresse aux électeurs une lettre de remerciements.

6 décembre. — La rentrée de la Chambre a eu lieu, Grégoire n'a pas reçu de lettre de convocation; l'extrême droite le repousse pour cause d'indignité, la droite et le centre pour cause d'illégalité... On invoque l'article 42 de la Charte pour prouver la nullité de l'élection. Ce jour-là, le député Becque présente, au nom du cinquième bureau, un rapport sur les opérations du collège

électoral de l'Isère : « le bureau a pensé que M. Grégoire n'ayant aucun droit pour être admis, nous étions dispensés de soumettre à votre examen une question bien plus grave, qui agite tous les esprits, depuis le jour où le bruit de cette nomination a retenti dans le royaume, question de morale publique, qui se rattache aux plus douloureux souvenirs, puisqu'elle rappelle l'horrible attentat que la nation en deuil va, chaque année, déplorer aux pieds des autels. » Une très vive agitation se manifeste, à droite et à gauche ; Lainé, qui est à la tribune, ne peut obtenir le silence : le Président invite l'Assemblée à rester calme, à conserver la dignité qui doit caractériser la délibération, en présence de la France et de l'Europe... Benjamin Constant, Manuel, de La Bourdonnaye, Villèle, demandent la parole, le bruit et l'agitation redoublent... Après le ministre Pasquier, Manuel se présente à la tribune... La droite et le centre se lèvent aux cris de : *Non, non, descendez...* En vain Lainé réclame le silence, le tumulte est effroyable, le Président se couvre, la séance est suspendue et la Chambre, aux termes du règlement, se retire, une heure, dans ses bureaux. A trois heures moins un quart, le Président, M. Anglès, doyen d'âge, monte au fauteuil ; il faut lire, au *Moniteur*, les discours de Pasquier, de Lainé, de Benjamin Constant surtout, qui supplie la Chambre d'écarter la question d'indignité et de délibérer sur la légalité... « C'est au nom de la Charte, c'est au nom du Roi, qu'il demande cet acte de justice. » M. Ravez établit que les deux propositions tendant au même but, celle de l'illégalité, comme celle de l'indignité, la Chambre n'a pas besoin de motiver sa délibé-

ration. Une très forte majorité se réunit à cet avis, la Chambre déclare la non-admissibilité de M. Grégoire. Les cris de *Vive le Roi!* ont retenti dans les tribunes et sur les bancs de la droite <sup>1</sup>.

Le même jour, Grégoire écrit à son ami Lambrechts, il repousse les motifs d'indignité et d'illégalité, il accuse la faiblesse, la lâcheté, la mauvaise foi de ses adversaires; ce qui surtout le blesse et l'irrite, c'est la conduite du ministre, président du Conseil, Decaze, pour lequel il a eu autrefois l'affection d'un père. M. Carnot a trouvé dans ses papiers une note « dont le découstu atteste la sincérité: « *Ego*, lié avec lui et *subito*, brusquement rompu. *Quare? Nescio*; il a de belles qualités, *sed...* »

1820. 25 janvier. — Grégoire adresse une seconde lettre aux électeurs de l'Isère; il explique les motifs de sa conduite: « En refusant une démission qu'on sollicitait avec bassesse, j'ai montré de quel peu de valeur sont à mes yeux ma propre tranquillité et mon bonheur au prix du salut de la patrie. » (In-8°, 31 p.)

10 juin. — Il reçoit un diplôme de membre de la Société historique de New-York.

1<sup>er</sup> juillet. — En vertu de la loi du 28 mai, le comte Grégoire est inscrit sur la liste des pensions pour une somme de 24,000 fr., avec jouissance du 22 décembre 1819. Dans toutes ses quittances, il ajoutait: « Sans préjudice de ce qui m'est redû pour 2 ans et 3 mois, dont je n'ai rien perçu et pour la diminution arbitraire qui a eu lieu, pendant un autre laps de temps, ce qui

---

1. *Montt.*, 1819, 7 décembre.

est formellement contraire à l'ordonnance du 4 juin 1814 et à la loi intervenue sur cet objet. »

3 juillet. — Il publie au tome V de la *Chronique religieuse* un opuscule anonyme : *Des Catéchismes qui recommandent et prescrivent le paiement de la dîme et l'obéissance aux seigneurs de paroisse, officiellement imprimés depuis 1817*. Ce pamphlet, réimprimé en 1822, comprend 16 pages in-8°.

4 juillet. — Psaume, dans le *Journal de la Meurthe*, fait l'éloge de la deuxième édition de l'*Essai sur les libertés de l'Église gallicane*. L'évêque a retrouvé aux archives apportées du Vatican à Paris, l'original de la lettre qui l'invitait à résigner ses fonctions épiscopales : « L'original est plus poli, plus chrétien que l'injonction qui lui a été faite. »

15 septembre. — A l'inhumation du vénérable Maudru, ancien évêque de Saint-Dié<sup>1</sup>, jeté, en 1793, dans les cachots de la Conciergerie, Grégoire, dans l'église de Belleville, prononce une oraison funèbre, où l'on retrouve, avec ses opinions sur l'Église constitutionnelle, les plus belles pensées sur l'immortalité de l'âme. « Ici-bas, nous ne sommes pas chez nous, nous n'avons pas de cité permanente en ce monde dont la figure passe... Une autre patrie nous attend, le Dieu que nous servons

---

1. *Journ. de Soncini*, 27 février 1791. « Au collège électoral de Saint-Dié, l'opinion se réunit d'abord sur M. l'abbé Grégoire, mais on apprit qu'il y avait un combat très vif entre plusieurs départements pour savoir à qui resterait l'honneur de récompenser son civisme. » Le même journal, le 10 avril 1790, publiait ces vers sur l'abbé Grégoire :

Des charmes de la bienséance  
Il embellit tous ses momens,  
Son cœur répond à sa science  
Et ses vertus égalent ses talens.

ne sera pas toujours invisible, la splendeur du jour éternel paraîtra... Appuyés sur l'espérance, ayons les yeux fixés sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi; nous sommes en route pour l'éternité... que la fin du voyage soit le commencement de notre bonheur... » Certes, s'il n'a pas l'autorité de l'évêque, il en a parfois le langage et, comme on l'a dit, s'il a les mains d'Ésaü, il a souvent la voix de Jacob.

4 octobre. — Dans son ouvrage *Du Gouvernement de la France depuis la Restauration...*, M. Guizot attaque les jacobins, les républicains, les régicides et il n'oublie pas M. Grégoire, dont le nom ne rappelle que des souvenirs de sang et de terreur. « Un monsieur Dubouchage, que l'évêque de Blois ne connaît pas et qu'il ne désire pas connaître », a fait imprimer une lettre où plusieurs fois on lit ces mots : *Le régicide Grégoire*; aussitôt il adresse à tous les journaux une violente protestation. « Dans plusieurs écrits, il a gravé sur le front de ceux qui l'ont accusé d'avoir voté la mort du roi, la qualité ineffaçable de lâches et infâmes calomniateurs... vous entendez, Monsieur Dubouchage, *lâches et infâmes*. Ce signalement vous est commun avec ceux qui conseillent, qui ordonnent, qui paient, qui répètent de pareilles impostures... avec quelques députés... qui ont si souvent et si lâchement outragé un homme qui n'était pas là pour se défendre. » Depuis 1814, il vivait paisible, inoffensif, retiré du monde, dans sa studieuse solitude et depuis seize mois surtout il est en proie à toutes les fureurs de la persécution... Il déclare à ses calomniateurs qu'il les traduira au tribunal de l'histoire et de la postérité, dont il ne craint pas le jugement. La cen-



sure, « qui a permis d'insérer la lettre de l'infâm calomniateur, interdit aux journaux l'insertion de cette réponse ». Grégoire écrit au duc de Richelieu, président du Conseil ; il se plaint de ce que tout récemment, par la petite poste, il lui est arrivé une lettre de Lausanne, *indignement décachetée et découpée*... Son âme inflexible se roidira toujours contre la fourberie, la calomnie, l'iniquité : « Je suis comme le granit, on peut me briser, mais on ne me plie pas. Je réclame de votre justice, avec confiance, l'ordre de faire insérer dans le *Moniteur* et aux journaux ma réponse *textuelle* et *intégrale*... Si mon attente était déçue, j'en serais affligé pour moi et pour vous. » Le duc ne répondit pas, mais immédiatement Benjamin Laroche, dans une brochure de 94 pages, publia les deux lettres de Grégoire, précédées et suivies de considérations critiques sur l'ouvrage de M. Guizot, dont il constate les erreurs sur les doctrines et sur les hommes. Les chapitres X, XI et XII sont consacrés à M. Grégoire, à son élection, à la séance du 8 décembre.

1821. — L'ancien évêque de Blois publie successivement une *Notice sur une association de prières*<sup>1</sup> et une brochure : *De l'Influence du christianisme sur la condition des femmes*<sup>2</sup>. Le christianisme améliore la condition de la femme ; il a exercé une heureuse influence sur la législation civile en leur faveur. La loi de Beaumont-en-Argonne fut rédigée, en 1182, par l'archevêque de Reims. Il a des paroles sévères pour les fausses dévotes,

1. Paris, in-8°.

2. In-8°, 48 p., 1 fr. 50. En 1826, nouvelle édition in-18. 1 fr. — Traduction en toutes les langues, même en russe.

il critique les abbesses de Remiremont et de Fontevault, mais il fait le plus bel éloge des sœurs hospitalières, des filles de Saint-Vincent de Paul; il exalte surtout l'héroïsme des femmes qui, sous la Terreur, pénétraient dans les cachots... Il y a une page sur l'éducation de la femme que Fénelon n'aurait pas désavouée. La piété véritable console de tout, la femme y trouve un appui qui tempère les souffrances du présent par les espérances de l'avenir; en général, elles quittent la vie avec plus de résignation que les hommes, quarante ans d'exercice dans le ministère m'ont procuré l'occasion fréquente de faire cette remarque. « La reconnaissance doit fortifier leur attachement au christianisme,... la seule religion qui leur a rendu leurs droits et la seule qui puisse les leur conserver. » Grégoire, dont l'érudition était immense, me semble avoir profité de deux écrits fort rares, de Louis Machot, archidiacre du Port, chanoine de Toul, qui, en 1640, publiait : un « Discours ou sermon apologétique des femmes, question nouvelle, curieuse et non jamais soutenue » et un « Traité des différends politiques entre les papes et les rois ».

1822. — L'indulgence des lois a provoqué des actes de barbarie; Grégoire publie sous ce titre : *Des Peines infamantes à infliger aux négriers*, une brochure pleine de verve et d'indignation. Il fait réimprimer son *Manuel de piété à l'usage des hommes de couleur et des nègres*; le texte est orné de figures.

19 novembre. — Il refuse de remplir les conditions exigées pour le renouvellement de son brevet de commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur; avec

la franchise ou plutôt la crudité de son caractère, il écrit une longue lettre au grand chancelier, le maréchal Macdonald : il rappelle les honneurs qu'il a reçus dans les trois hiérarchies, ecclésiastique, politique, littéraire, et aussi « le plan systématique d'impostures, d'outrages, de persécutions commandées, soudoyées, ourdies... contre lui... repoussé de l'Institut, repoussé du siège législatif, il n'enverra pas les documents qu'on lui demande, il ne donnera pas aux agents du pouvoir le plaisir de le faire révoquer... arrivé aux confins de l'éternité, il n'a d'autre ambition que de mériter un arrêt favorable au tribunal de l'histoire et à celui du juge éternel. » Sa lettre est énergique, mais il a dû entourer sa détermination des motifs sur lesquels elle s'appuie... : « la vérité les a tracés, il croit le maréchal digne de l'entendre et cette déclaration est un hommage d'estime qu'il lui présente. » Il publie sur cette abdication *volontaire et motivée* du titre de commandeur une brochure in-8°.

1823. — Il fait imprimer des *Considérations sur le mariage et le divorce adressées aux citoyens d'Haïti*. Il y démontre la sainteté et l'indissolubilité du lien conjugal. (In-12, 52 p. 1', 25).

27 juin. — J.-B. Grégoire, de Baccarat, suppléant du juge de paix, prie son parent de faire accorder à son fils la bourse qu'il a fondée au séminaire : « Personne n'ignore que votre pouvoir égale votre mérite, ... si la bourse n'est pas libre, vous pourriez faire admettre mon fils dans tel séminaire il vous plairait. »

27 septembre. — Mélin de Château-Salins implore son appui en faveur des sœurs d'un curé défunt, qui avait

été son confrère, en 1785. A la date de 1823, on trouve [n° 2345] des notes manuscrites très importantes sur le R. P. Fourier, sur R. Didier de la Cour, réformateur des Bénédictins, sur les sœurs de la Providence, dont il fait l'éloge, sur les hommes et les choses de l'histoire de la Lorraine.

1824. — Les publications de cette année sont nombreuses, quelques-unes fort importantes : 1° une notice sur les irrégularités d'une lettre pastorale. C'est une appréciation peu charitable du mandement d'un évêque (Paris, in-8°); 2° un projet d'organisation de la république des lettres soumis au jugement du public. Il y développe l'idée d'une diète, qui serait la représentation œcuménique de la république des lettres. Cette république *acéphale*, dans le sens de ce mot qui exclut la domination, admet des rangs déterminés par l'admiration, l'estime, la reconnaissance... Là se réuniraient des diverses contrées du globe, des savants, des députés d'universités, d'académies, de corporations littéraires et scientifiques... Outre ce congrès général, chaque pays, chaque province pourrait annuellement en tenir un, auquel seraient admis les savants étrangers; 3° un essai sur la solidarité littéraire entre les savants de tous les pays. Il dédie à Legendre, de l'Institut, cette brochure, où il expose le plan d'un *asile littéraire*, où seraient recueillis les savants de toutes les nations victimes de l'injustice ou de l'infortune. L'un des fondateurs d'une société en faveur des savants et des hommes de lettres, il signe, avec François de Neufchâteau, un prospectus, qui en précise le but : « Donner des encouragements et des récompenses aux hommes

de génie, aux auteurs, aux inventeurs, aux jeunes gens, qui annonceraient de grands talents..., provoquer la composition d'ouvrages utiles, la traduction de bons écrits, les recherches, les inventions,... qui auront pour but le perfectionnement des connaissances humaines ; 4° une brochure intitulée : *De la Liberté de conscience et de culte, à Haïti*. C'est une réponse aux reproches d'intolérance formulés par quelques missionnaires méthodistes contre les habitants de Saint-Domingue, où lui-même il envoyait et il entretenait des prêtres français ; 5° une *Histoire des confesseurs des empereurs, des rois et d'autres princes* (in-8°, 25 chapitres, 411 p.). Le chapitre premier est une sorte d'introduction : la religion et la politique furent toujours *et toujours elles seront les plus puissants mobiles de l'ordre social*... On doit poursuivre l'erreur et le vice jusqu'au pied du trône et de l'autel... La littérature est présentement, comme la nation, divisée en côté droit et en côté gauche... Un livre paraît, n'attendez pas une analyse raisonnée... C'est la personne qu'on juge et non le livre... Il y a dans cet ouvrage des anecdotes fort curieuses, j'en citerai quelques-unes : « Un jour de fête, à Milan, Théodose apporte son offrande à l'autel, il reste dans l'enceinte du sanctuaire, Ambroise lui fait dire par l'archidiaire : la pourpre ne fait pas le prêtre. L'empereur remercie et va se placer à la tête des laïques ; je ne connais, disait-il, qu'Ambroise qui justifie en tout son titre d'évêque. En 1775, dans une contrée, qui compte des sources salées multipliées et abondantes,... un pauvre octogénaire avait puisé un peu d'eau pour préparer une mauvaise soupe ; surpris par les agents du fisc, il fut traîné

dans une prison, où il trouva le terme de sa vie. Là, étendu sur un triste grabat, il réclama les secours de la religion, les reçut avec piété et dans les transports d'une joie angélique, son âme s'exhala vers le ciel ; le confesseur qui lui administra les sacremens a parcouru les divers grades de la hiérarchie, mais de toutes les fonctions qu'il a remplies, aucune ne lui a laissé des souvenirs plus attendrissans et plus honorables. » Il examine et critique les *Monita secreta* de la Compagnie de Jésus, il fait un bel éloge des oratoriens, où, selon l'expression de Bossuet, on commandait sans empire, on obéissait sans dépendance... Il loue les bénédictins, les prémontrés, les doctrinaires, qui se concentraient dans les exercices littéraires et religieux. Il analyse et résume le principaux traités sur la direction de la conscience des princes ; il accepte les doctrines politiques que Bossuet tire de l'Écriture, il adopte un grand nombre de propositions du *Télémaque*, mais il critique la description très peu épiscopale de la grotte de Calypso. Il est sévère pour les crimes politiques ; l'état de la religion dans les cours est déplorable, mais il réfute, avec énergie, un livre publié, en 1618, sur la situation des protestants en France ; l'auteur a prétendu « qu'il s'établit une étroite intimité entre les confesseurs des princes et leurs maîtresses et cependant en une matière si grave, il n'a articulé aucun fait. » Le secret de la confession est prescrit par le droit naturel, le droit divin et le droit ecclésiastique, aussi « depuis 35 ans, parmi les scandales causés par des prêtres sans vocation, dont les évêques de l'ancien régime avaient encombré l'Église,... il est inouï qu'aucun n'ait violé le secret de la confession. En 1202,

l'impératrice Constance appelle à Palerme l'abbé Joachim, qui avait un renom de sainteté... Elle veut lui faire la confession de toute sa vie. Introduit dans la chapelle, l'abbé voit un trône magnifique élevé pour la princesse et plus bas un tabouret pour le confesseur... Madame, lui dit-il, vous comparez ici en criminelle, descendez du trône, faites votre confession dans une posture plus humble, sinon, je me retire. Constance descend, s'agenouille sur le pavé et se confesse avec de grands sentimens de pénitence. » Après une longue énumération des confesseurs des empereurs grecs, russes, allemands, des princes et des princesses en Belgique, en Bourgogne, en Lorraine, il arrive aux confesseurs des évêques, des cardinaux et des papes... A quelques exceptions près, la conduite des papes envisagés soit comme chefs de l'Église, soit comme chefs d'une souveraineté temporelle commande l'estime. Nulle part on ne trouve une succession si ancienne, si nombreuse, si *vénérable* d'hommes vertueux et savants. Les sept chapitres consacrés aux confesseurs des rois et des reines de France ont un intérêt particulier ; il fait un bel éloge de saint Louis... qui sut résister respectueusement aux exactions ultramontaines ; il connaissait les limites qui séparent l'autorité légitime des abus que l'on en peut faire. Il reproche à Louis XIV son luxe et ses tendances mythologiques ; « il n'a pas élevé une statue à l'héroïne qui sauva la France » ; il attaque Lachaise et Letellier, *provocateurs* de la bulle *Unigenitus*... Il flétrit la conduite scandaleuse de Louis XV et de ses maîtresses ; il sait gré au régent « d'avoir préféré à tout autre le docte et sage abbé Fleury, prêtre séculier et roturier, parce

qu'il n'était ni janséniste, ni moliniste, ni ultramontain.» Il apprécie et résume les causes de la Révolution : les dilapidations et le libertinage de la cour, le déficit et l'incrédulité. « Sous Louis XV, la débauche et son alliée naturelle l'impiété rompent les digues... Louis XVI fut un modèle de fidélité conjugale... Il était sincèrement pieux... Ses deux confesseurs furent massacrés dans les horribles journées de septembre qui, suivant l'expression de l'évêque Fauchet, seront l'épouvante de tous les siècles... » Le conventionnel a oublié sa haine contre le tyran ; il raconte, en termes émus, comment au Temple et sur la place de la Révolution, l'abbé Edgeworth a rempli son ministère sacré ; il parle de la reine avec respect, il blâme Napoléon de n'avoir pas eu de confesseur en titre. « Le Salomon, le Cyrus, le Constantin, le nouveau Théodose fit supprimer dans le cérémonial du sacre l'article qui portait que le roi, après s'être confessé, devait communier sous les deux espèces ; cependant il tient pour certain qu'à Sainte-Hélène, « l'ex-empereur a réclamé et reçu les secours spirituels ».

1825. 24 mai. — Il ajoute un codicille à son testament de 1804 : « Je lègue pour les pauvres et pour les écoles 500 fr. à la paroisse de Vého, 500 fr. à celle d'Emberménil, 500 fr. à celle de Vaucourt, 400 fr. à celle de Marimont, 500 fr. à celle de Plessis-Saint-Jean, 500 fr. à la paroisse où je mourrai. L'évangile du cinquième dimanche après la Pentecôte a pour objet le pardon des ennemis, je consacre une somme de 4,000 fr. à la fondation d'une messe annuelle pour mes calomniateurs et mes ennemis morts et vivants. » Je me borne à compléter ici les détails que j'ai donnés dans la première partie



(p. 27, 30, 62). « Je prie M<sup>me</sup> Dubois d'étendre ses bienfaits à ceux de mes calomniateurs et de mes ennemis qui seraient dans le besoin et à leurs enfants. Je lègue 6,000 fr. pour six prix à décerner au concours pour les questions ci-après : 1<sup>o</sup> prouver par l'Écriture sainte et par la tradition que le despotisme ecclésiastique ou politique est contraire au dogme et à la morale de l'Église catholique ; 2<sup>o</sup> quels seraient les moyens d'extirper le préjugé injuste et barbare des blancs contre la couleur des Africains et des sang-mêlés ; 3<sup>o</sup> quels seraient les moyens d'inspirer aux savants, gens de lettres et artistes du courage civil et de la dignité, de prévenir ou de guérir la propension qu'ils ont presque tous à l'adulation et à la servilité ; 4<sup>o</sup> quels seraient les moyens les plus efficaces pour rendre aux libertés gallicanes leur énergie et leur influence et de rétablir en entier l'antique discipline ; 5<sup>o</sup> les militaires assouplis par l'obéissance passive et par la force physique ont une tendance à négliger ou à fouler aux pieds les devoirs des citoyens, quels seraient les moyens d'empêcher qu'ils ne les oublient et de les porter à les remplir ? 6<sup>o</sup> les nations avancent beaucoup plus en lumières et en connaissances qu'en morale pratique ; rechercher les causes et les remèdes de cette inégalité dans leurs progrès. » Ces dispositions ne furent exécutées qu'en 1836, après la mort de M<sup>me</sup> Dubois, qui confia à son exécuteur testamentaire le soin de régler le mode du concours. L'Académie de Stanislas, en ce qui concerne la troisième question, déclara qu'elle était bien loin de penser que les hommes de lettres, plus que les autres, fussent dépourvus de courage civil et de dignité ; en 1838, elle décerna à

M. Perrot un prix de mille francs pour un mémoire sur ce sujet<sup>1</sup>.

22 octobre. — Il rédige une note sur ce qu'il désire que l'on fasse, s'il tombe malade, et dès qu'il aura expiré. « J'ignore si la mort viendra m'atteindre inopinément par un coup d'apoplexie, par un accident, par un assassinat... Dans ce dernier cas, je pardonne à celui qui m'ôterait la vie et je prie Dieu qu'il lui pardonne.... Si, au contraire, une maladie précède mon trépas, je supplie ma bonne mère adoptive de me procurer sans délai les secours de la religion, plus importants que ceux de la médecine, en priant de se rendre près de moi mon confesseur, M. Euvrard, prêtre de la paroisse Saint-Séverin, rue de la Vieille-Boucherie, 24, pour me disposer au passage de la vie à l'éternité, par les sacrements de pénitence, d'extrême-onction et de l'eucharistie comme viatique. Par respect pour le caractère épiscopal dont, quoique indigne, j'ai l'honneur d'être revêtu et pour me conformer aux prescriptions du pontifical et du rituel, on me revêtira du rochet, camail, étole, croix pastorale; avant de recevoir le corps sacré de Jésus-Christ, je renouvellerai mes vœux de baptême et ma profession de foi catholique. Je regarde comme un crime l'absurde délicatesse de ceux qui craignent d'annoncer à un malade le danger de sa situation; je veux qu'on m'en instruisse sur-le-champ, c'est tout à la fois un ordre que je donne et une grâce que je demande; dès ce moment, je supplie les personnes qui veulent bien s'intéresser à moi de redoubler de ferveur pour demander à Dieu le salut

---

1. *Mém. de l'Académie*, 1838.

de mon âme. Que l'on fasse près de moi des prières, à voix haute, afin que mon cœur s'y associe... Qu'on me récite... l'hymne *Urbs Jerusalem beata*, qu'on me lise la passion de Notre-Seigneur... Qu'on place le crucifix entre mes mains... Quand on présuamera que je suis près d'expirer que l'on me récite les prières des agonisans, que l'on m'étende, si ma situation le permet, sur la paille ou sur la cendre, pour y rendre l'âme, en pénitent. Je veux que ce soit un homme qui m'ensevelisse... On trouvera dans mon testament mes dispositions concernant mon inhumation, mais, au moment où j'écris, les journaux retentissent du refus de sacremens de la part d'évêques ignorans et fanatiques.... Le clergé insermenté, émigré, accorda les funérailles chrétiennes à Lalande, qui professa l'athéisme le plus révoltant, à Volney, mort décidément incrédule... Qui sait si la haine du clergé, qui actuellement domine la France, ne les refusera pas à l'évêque qui, dans la Convention, au milieu des hurlemens de l'impiété, se déclara catholique et évêque... Si, après tant de calomnies, d'outrages, de persécutions, un dernier outrage est réservé à ma dépouille mortelle, que Dieu pardonne à ceux qui en seront les auteurs et les approubateurs ! J'espère en la miséricorde de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur. »

30 novembre. — Je lis, dans les papiers de Grégoire (cart. 535), une note sur M. Noël, notaire à Nancy : « M. Noël vient de publier des documens curieux sur les domaines et sur l'état constitutionnel de la Lorraine, ils éclairent des faits et fixent l'opinion... La Lorraine était un pays d'États composés des trois ordres auxquels

le pouvoir du prince était subordonné ; à chaque vacance, le duc devait se faire reconnaître par les États, ce qui n'avait lieu qu'après avoir prêté serment de maintenir les droits et franchises du pays. Le prince ne pouvait sans leur consentement, ni établir, ni lever des impôts. En 1561, les États assemblés à Nancy refusent de payer les aides, c'était le budget du pays, ils étaient mécontents de quelques ordonnances... La conduite du fougueux, fourbe, libertin Charles IV ayant attiré les troupes étrangères, ce beau pays<sup>1</sup> fut en proie aux calamités de tout genre... Les États furent assemblés pour la dernière fois, en 1629... En France, la dernière assemblée est de 1614... Depuis cette époque la Cour des comptes, la Cour souveraine, le Parlement de Nancy, qui avaient la prétention de remplacer les États, refusèrent plusieurs fois d'enregistrer les édits... Il est à désirer que des citoyens éclairés comme lui s'occupent de recherches analogues à celles qu'il a faites ; sûrement leur zèle y découvrirait des titres enfouis par le despotisme, qui serviraient à constater par des faits les droits imprescriptibles des peuples à la liberté. » M. Noël, à l'occasion d'un Résumé de l'histoire de Lorraine publié par Henri Étienne, rappelait « que M. l'évêque Grégoire s'était fort intéressé à la publication de cet ouvrage », et qu'il lui avait demandé des renseignements, entre autres sur le supplice du curé de Ludres.

1826. — Deux publications : 1° *De la Noblesse de la peau, ou du préjugé des blancs contre la couleur des Afri-*

---

1. Le chanoine de Toul, E. Machon, témoin des misères de notre pays, exprime dans les mêmes termes son mépris pour Charles IV.

*cains et celle de leurs descendants noirs et sang-mêlés.* Le manuscrit in-8° est à la bibliothèque de l'Arsenal ; 2° *Histoire du mariage des prêtres en France, particulièrement depuis 1789*<sup>1</sup>. La préface mérite d'être signalée : « La partie souterraine de la Révolution n'est pas entièrement découverte... Des personnages qui, dans ce drame étonnant, furent toujours acteurs ou spectateurs, avouent que bien des choses ont échappé à leurs investigations, comment donc des hommes qui n'étaient pas nés pourraient-ils se flatter d'en montrer tous les ressorts ? Les vétérans de la Révolution remarquent l'ignorance et les préjugés de la génération nouvelle sur les événemens accumulés depuis 1789. Les affaires ecclésiastiques et politiques sont mal jugées : La génération présente n'a pas même l'idée de ce que l'établissement d'un nouveau calendrier, les fêtes sacrilèges de la Raison, les fêtes décadaïres ont coûté de sang, de larmes et d'argent. » Il raconte les persécutions des proconsuls envoyés par la Convention, des tribunaux et des sociétés populaires pour forcer les prêtres à se marier. Charles Lacroix, en mission dans la Meuse (21 fruct. an II), arrête que tout prêtre non marié sera mis en surveillance et chassé de la paroisse où il aura exercé. Il rappelle les services rendus par les filles de la Charité et par les curés, en faveur de qui tous les cahiers de la noblesse et du Tiers réclamaient en 1789. « C'est le clergé qui avait couvert la France d'établissements destinés à l'instruction et au soulagement des malades, collèges, écoles, hôpitaux, secours de bienfaisance...

---

1. 1 vol. in-8°, 192 p., 3 fr. Traduit en espagnol, in-12, 6 fr.

Tout cela a été détruit,... et par qui ? » Il n'oublie pas les anathèmes des conciles contre les prêtres mariés, il analyse les causes et les résultats de ces unions scandaleuses, il en donne le nombre et il blâme, avec aigreur, les évêques de Nancy et de Meaux qui ont réintégré dans leurs fonctions des prêtres mariés... Il déplore l'état actuel de la France *inondée par le jésuitisme*, et il termine cette douloureuse histoire par cette phrase qui montre bien les tristesses et les amertumes de son âme : « Pauvre Église de France, qui du temps de Bossuet était la plus illustre de la catholicité par les vertus et les talens, à quel état déplorable elle est réduite ! »

Grégoire publie des observations critiques sur l'ouvrage de M. de Maistre intitulé : *De l'Église gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife*. Le mémoire est violent, il ne discute pas, il insulte ses adversaires... « Ce sont d'aveugles et coupables pharisiens qui calomnient l'Évangile. Ils se sont faits chevaliers du trône et de l'autel... Qui pourrait ne pas sourire de pitié, quand de Maistre adresse ses condoléances au clergé concordaliste d'avoir été, sous Napoléon, exposé aux antichambres... *Son ouvrage sur l'Église gallicane est un tissu de déclamations, de contradictions, de paradoxes, de paralogismes... Les exposer c'est les réfuter.* »

1828. — Il fait imprimer, en 5 volumes in-8°, une troisième édition de l'*Histoire des sectes religieuses qui sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les différentes contrées du globe, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle*<sup>1</sup>. Ce livre,

---

1. En 1846, M. Carnot publia le VI<sup>e</sup> volume.

fruit de longues et intelligentes recherches, est certainement l'œuvre de prédilection, l'œuvre maîtresse de l'évêque. Durant plus de 30 années, il a étudié, avec cette énergie, cette passion, qu'il apporte à tout ce qu'il fait, la naissance, le développement, les caractères, la ruine des diverses sectes ; son immense érudition a réuni, dans un ordre plus ou moins logique, une foule de documents inédits, d'anecdotes, de citations du plus haut intérêt ; il y a des pages éloquentes, des scènes dramatiques, des pensées élevées et chrétiennes ; c'est l'histoire la plus complète, la plus originale des erreurs et des superstitions qui ont affligé l'humanité ; c'est le travail de ses dernières années. Je me borne à citer, avec le titre des 10 livres, qui comprennent 163 chapitres, quelques fragments relatifs aux contrées de l'Est et à l'évêché de Blois : 1<sup>er</sup> livre, 12 chapitres : Athéisme. Fêtes de la Raison. De l'Être suprême. Nouveau calendrier. Institution et chute des fêtes nationales et décadaires. « On tracera d'abord l'histoire de la subversion du culte catholique, en 1793, l'athéisme érigé en système, puis le culte prétendu de la raison remplacé par les fêtes de l'Être suprême et les orgies décadaires... » Que de révélations épouvantables sur les choses et les personnes ! « Chaque commune était en proie à la tyrannie d'une poignée de pervers, qui composait rarement le centième de la population,... qui punissait par les cachots ou la mort les soupirs des opprimés... Partout les persécuteurs s'emparent des églises, les dévastent, inscrivent au frontispice : « Temple de la Raison », parce qu'on y boit, on y danse, on y chante des couplets immondes... Barbier, agent national à Dieuze, invite les communes du district à remplacer les idoles

des prêtres par les bustes de Marat et de Robespierre... A Sarreguemines, l'agent écrit : « Autrefois on s'engouait pour les calotins et leurs orviettes, aujourd'hui l'aimable Raison, l'équerre à la main, dirige les citoyens... » Vomis par les comités de salut public et de sûreté générale, la plupart des députés en mission, si justement appelés proconsuls, parcourent les départements, précédés par la Terreur, escortés par la hache des supplices... A Nancy, le 30 brum. an II, à la fête civique, au temple de la Raison, Brisse, maire de la ville, fit l'éloge d'apostats connus... Le député Faure prit le calice de l'évêque, le fit remplir de vin et but à la République, les corps constitués en firent de même<sup>1</sup>... A Châlons-sur-Marne, le char de la féodalité, rempli de vêtements sacerdotaux, est traîné par des ânes mitrés,... on y voit le pape et deux cardinaux ; des hommes armés de haches enlèvent le pape, ils l'attachent au char de la liberté, ils jettent au feu les ornements du culte, en présence du proconsul ordonnateur de la fête... Je n'ai pu m'assurer si, à Blois, on a fait fouler l'Évangile aux pieds de la fille, qui joua le rôle de déesse de la raison... A Lunéville (14 brum. an II), Benoît, l'ainé, dresse le plan d'une fête civique, il y rappelle l'existence de Dieu... Un garçon de 12 ans, le casque en tête, le sabre en baudrier, avec un drapeau surmonté d'une hache et d'un coq, représentera la France ; sur un char attelé de quatre chevaux, deux jeunes filles, grandes et bien faites, couronnées de roses et de feuilles de chêne..., représenteront la liberté et l'éga-

---

1. J'ai lu à la bibliothèque de Nancy un procès-verbal de cette fête. (In-4° de 14 p.) V. aux archives de la ville de nombreux documents sur ces orgies.



lité... Quatre desservants porteront deux cassolettes de parfums à l'honneur de l'Éternel,... douze autres, tous en lévites, un bramine ayant sur sa poitrine une prière philanthropique, fera, à chaque station, une prière à voix haute, après qu'on aura chanté en chœur l'hymne national. — Chaque jour voyait éclore un décalogue républicain, un *credo* républicain tissu de blasphèmes; l'administration de la Haute-Saône envoyait à ses administrés le *Pater* de Félix Nogaret. — Grandidier, de Moyen-Vic, publiait la messe nationale des Français dédiée à Pie VI; dans la pièce finale qui correspond à l'Évangile saint Jean, Voltaire est l'envoyé de Dieu<sup>1</sup>. — Le journal républicain de la Meurthe publie (29 flor. an II) une prière patriotique à l'Être suprême : « O toi, à qui nous parlons debout pour ne point avilir ton ouvrage et nous approcher de ces globes célestes que tu fais rouler sur nos têtes... » — A la fête de Commercey (20 prair. an II), le maire Arnould déclare que l'Être suprême ne prit jamais intérêt aux gestes, aux génuflexions, aux habits des prêtres... A l'issue de la fête, un exercice eut lieu à l'institution littéraire; un élève fit un discours dans lequel il dit qu'en lisant Robespierre, Saint-Just, Collet d'Herbois, on croit entendre des oracles; la Grèce les aurait pris

---

1. Grandidier avait envoyé ce pamphlet à Grégoire qui a écrit en marge : « *Pièce impie.* » Voici des extraits du premier et du dernier évangile : « En ce temps-là, la stupidité des peuples engendra les rois, la mollesse des rois engendra le luxe... le luxe engendra le déficit, le déficit engendra l'Assemblée nationale, l'Assemblée engendra la prise de la Bastille, la prise de la Bastille engendra l'abolition de la royauté, l'abolition de la royauté engendra la République, de laquelle naîtra la félicité du peuple français. Il a été un homme envoyé par le Seigneur, cet homme s'appelait Voltaire; il n'était pas la liberté, mais il en était le précurseur et l'apôtre... »

pour des dieux. Le ministre de la police, Duval, avait écrit au commissaire central de Loir-et-Cher pour s'informer s'il était vrai que l'évêque Grégoire défendait de transférer le dimanche... J'en fus informé confidentiellement, je fis répondre qu'il circulait contre la translation non pas un écrit, mais deux et qu'au besoin ils seraient suivis d'un troisième... — L'empereur Julien n'eût été qu'un novice sous la Convention et sous le Directoire<sup>1</sup>, qui a raffiné en astuces et en perfidies... Quels moyens ont été employés pour établir leurs fêtes? Les promesses, les flatteries, les menaces, la fourberie, l'imposture, le pillage, les amendes, la confiscation, les cachots, l'exil, la déportation, l'échafaud... Le message du Directoire au Corps législatif dans la guerre contre le dimanche accéléra leur chute... Le 7 thermidor an VIII, un arrêté des consuls déclare que les décadis sont les seuls jours fériés reconnus par l'autorité, ... mais que les simples citoyens ont le droit de vaquer à leurs affaires et de choisir leurs jours de repos... Dès ce moment, les décadis tombèrent en désuétude, ils furent un objet de risée... Les cerbères décadistes, qui grinçaient les dents, firent encore insérer quelques diatribes à ce sujet dans les gazettes, mais l'indignation générale les réduisit au silence et, grâce au gouvernement consulaire, le décadi, après avoir végété pendant sept ans, expira au mois d'août 1800... Destiné à nous rappeler la résurrection de Jésus-

---

1. Il attaque surtout François de Neufchâteau qui, ministre, envoie aux fonctionnaires la *Contagion sacrée* du baron d'Holbach. « L'impie, descendue aux excès les plus immondes, inonda les départements de productions athées. On distribuait le *Bon sens* du curé Meslier, même aux femmes de chambre et aux valets... »

Christ, sorti victorieux du tombeau, le dimanche est sorti victorieux d'une persécution auparavant inouïe dans les fastes du christianisme. »

*Livre II. 6 chap.* — Histoire de la philanthropie depuis sa naissance jusqu'à son extinction : « *Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens...* Chap. I<sup>er</sup>. Exposé de doctrines : les incrédules ont voulu édifier et réduire à des formes liturgiques ce qui n'avait été qu'une vague théorie, on va lire les détails de cette entreprise... Ch. II. Tentatives pour établir le déisme sous la forme de culte public à Londres, à Berlin, à Rotterdam, en Amérique... Ch. III. Le déisme à Paris. On fixe communément à l'an V la naissance de la théophilanthropie, quoique, sous un autre nom, elle eût été introduite auparavant,... n'était-ce pas la même chose que la fête du 20 prairial 1794, où Robespierre pérora ? Les théophilanthropes veulent partager avec les catholiques l'usage de Notre-Dame, un prêtre apostat exhibe un arrêté de l'administration du département (26 pluv. an VI). Le comité des administrations catholiques de Notre-Dame refuse, pénétré de ce principe qu'il n'y a rien de commun entre Jésus-Christ et Bélial, il abandonne le chœur et se retire dans la nef... Ch. IV. Schisme parmi les théophilanthropes ; ils ont des écoles des deux sexes, des feuilles périodiques... L'ex-directeur Lareveillère-Lépeaux était le patriarche de la secte, c'est à quoi Boulay faisait allusion dans un discours aux Cinq-Cents : « Il n'y avait pas de liberté religieuse, quand un fanatisme nouveau aussi intolérant que le premier cherchait à élever sur les ruines des idées reçues, une religion nouvelle, dont le burlesque pontificat était dans le Directoire même. » Ch. V. Le

culte philanthropique dans les départements. A Metz, à Fontainebleau, dans presque toutes les villes, on propose d'établir la théophilanthropie ; le procureur-syndic, à Nancy, adresse aux citoyens une circulaire où il déploie son éloquence contre *le fanatisme qui, depuis tant de siècles, a été la plate-forme et la cuirasse d'un clergé despote, tyrannique, scandaleux, hypocrite, charlatan, turbulent, le foyer de toutes les atrocités*, et il espère que, le peuple n'hésitera pas à accepter la religion nationale, que lui offrent la raison et nos lois nouvelles... Malheureusement pour M. Jeandel, le peuple de Nancy et des environs a voulu et il veut rester catholique... Lorsque la secte cessa d'être appuyée par l'autorité civile, son crédit s'éteignit comme un éclair et l'opinion publique en fit une justice prompte et méritée... Le *Mercure français* (20 niv. an VI) prétend que, malgré les prédictions de Grégoire, la théophilanthropie aura une longue durée... Le 29 vend. an X, un arrêté des consuls défend aux théophilanthropes de se réunir dans les édifices nationaux... Ainsi s'éteignit, à Paris, sans trouble et sans bruit, après cinq ans d'existence, ce culte qui, dans les départements, n'eut qu'une consistance momentanée... Pauvre raison humaine ! boussole qui décline sans cesse ! à quelles aberrations n'est-elle pas en proie, quand l'orgueil veut secouer le joug de la Révélation ! »

*Livre III. 29 chap.* — Il y en a de très curieux. Ch. IV. Sectes établies ou fomentées par les femmes. Ch. X. Les fanatiques des Cévennes. Il est très sévère « pour les extravagances sanguinaires des prétendus prophètes, Vivens, Brousson, Cavalier, qui successivement gardeur de porcs, puis garçon boucher, devint le chef le plus redoutable

du parti. » Ch. XI. Les cordicoles. Le Sacré-Cœur pour lui, « l'emblème d'un parti, dont les coryphées audacieux, dénaturant la religion, qui les désavoue et les condamne, veulent en faire un instrument politique, pour consacrer le despotisme et asservir les nations. » Ch. XX. Francs-maçons. « Les sociétés secrètes ont causé de l'ombrage à la religion et à la politique... C'est peut-être ce qui porta Frédéric II et d'autres princes à se faire initier. Les francs-maçons, républicains en 1793, impérialistes sous Bonaparte, sont royalistes depuis 1814. » (Ch. XXI-XXIX). Anti-concordatistes ou blanchardistes, clémentins, purs, puristes, parfaits, petite Église, louisistes.

*Livre IV. 12 chap.* — C'est un essai sur l'idolâtrie politique ou basiléolâtrie. Il s'élève avec indignation contre la déification des princes, le prétendu sacerdoce des rois, les privilèges qu'on leur accorde au sujet des mariages, des divorces, des baptêmes, des bâtards; il déplore le caractère adulateur du clergé, des savants, des artistes et gens de lettres envers Napoléon, puis à l'égard des Bourbons.

*Liv. V. 13 chap.* — C'est une histoire complète des sectes judaïques; il y développe les idées de la thèse qu'il a soutenue en 1779, il y expose l'état actuel du judaïsme et il constate un grand nombre de conversions, soit au protestantisme, soit au catholicisme.

*Liv. VI. 26 chap.* — État des églises grecque et russe; sectes qui en sont issues; considérations sur les sectes chrétiennes de l'Orient... Sévère pour les missions protestantes, il exalte les services que la congrégation catholique de la Propagande a rendus non seulement à la religion, mais encore aux sciences et aux

lettres ; il fait un bel éloge des hommes apostoliques, qui dévouent leur vie à répandre l'Évangile chez les peuples barbares... Il expose l'organisation hiérarchique du clergé grec non uni,... il raconte ses tentatives pour réunir les Églises grecque et latine et les causes qui ont fait échouer un projet d'une si haute importance. Un sentiment de douleur profonde contriste son cœur lorsqu'il cite la dernière phrase de la lettre que lui adresse le métropolitain de Moscou : « Parvenu au terme de ma carrière, il ne me reste qu'à former des vœux pour la paix de l'Église et le salut des fidèles. »

*Liv. XII. 15 chap.* — Il retrace l'histoire de l'Église anglicane, fille de Henri VIII, création politique plus que religieuse ; il signale les préventions, la haine, les calomnies anglaises contre les catholiques en général et contre ceux des trois royaumes.

*Liv. VIII. 15 chap.* — Il passe en revue les doctrines des dissidents ou séparatistes d'Angleterre, d'Écosse, des États-Unis d'Amérique, les puritains, les presbytériens, les quakers, les trembleurs ; il flétrit surtout la corruption des *vrais imitateurs du Christ*, dont « le titre ne peut être qu'une usurpation sacrilège ».

*Liv. IX. 29 chap.* — Il décrit, avec les détails les plus curieux, les sectes des baptistes, des anabaptistes, des arméniens, des labadistes. « Comme prêtre catholique, comme ministre protestant, Labadie avait montré toujours beaucoup de propension à diriger les dévotes... Une foule d'anecdotes scandaleuses prouvent qu'il commençait par l'esprit et finissait par la chair... Il réunit une petite église à Middelbourg... Anne-Marie Schurman, suivit partout ce prêtre apostat, qui mourut entre ses

bras, à Altona, en 1674. L'histoire des mammillaires et celle des consistoriaux terminent la longue série de tant de sectes, « qu'on accuse d'avoir caché sous un voile religieux les abominations de la lubricité ». Il traite la question complète de tolérance religieuse et de tolérance civile. — Ce livre comprend des controverses sur les matières religieuses du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur l'importance et la durée du christianisme, sur la secte des incrédules. « Quelle garantie cet homme sans religion aura-t-il de la fidélité de son épouse, de l'obéissance de ses enfants, de la fidélité de ses domestiques?... A la fin du siècle dernier, la France a fait une terrible et lugubre expérience : les suicides multipliés, les tribunaux révolutionnaires établis, les cachots remplis d'innocents, la guillotine en permanence, l'invitation légale aux prêtres de se parjurer, l'autorité paternelle avilie, le libertinage encouragé, 5,996 divorces dans la seule ville de Paris, pendant les 29 premiers mois de la loi qui les autorisait, en un mot, ce que le vice a de plus obscène et la férocité de plus épouvantable, tout cela coïncide avec l'époque où le culte public fut aboli. »

*Liv. X. 8 chap.* — Il affirme en terminant la perpétuité de la foi chrétienne : Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera de même dans tous les temps. Enfants dociles de l'Église catholique, nous savons qu'il a promis d'être toujours avec elle, jusqu'à la consommation des siècles... « Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas. » A la page 350, on lit : « *Il n'y a qu'un Seigneur*, une foi, un baptême, il ne peut exister qu'une religion véritable, puisque la vérité est une comme l'a dit Celui qui est la vérité

même,... il n'y a qu'un bercail, dès lors qu'une voie pour arriver au ciel,... l'unité religieuse repoussera toujours cette tolérance religieuse ou plutôt irreligieuse qui serait un amalgame incohérent et coupable de l'erreur et de la vérité, de la sagesse et de la folie, de la lumière et des ténèbres... La conscience est une forteresse où le magistrat ne peut pénétrer, l'orthodoxie et l'hérésie sont hors de sa compétence, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il doit concernant le culte extérieur, c'est d'empêcher qu'on ne le trouble et qu'il ne trouble... Principe irréfragable que je proclamais au sein de la Convention, où je fus assailli par une tempête d'imprécations et d'outrages, le 1<sup>er</sup> novembre an III. »

1829. 5 janvier. — Le curé Simonin, l'un de ses correspondants les plus intelligents, le tient au courant des nouvelles ecclésiastiques; il se plaint de l'évêque de Forbin-Janson... « On fait de lui un janséniste, un jacobin... La retraite, au séminaire, est prêchée par un jésuite. » Il le remercie de ses libéralités, de sa bienveillance; il l'appelle « le protecteur de la veuve, l'appui des infortunés, il s'excuse d'abuser de sa bonté pour en faire un homme d'affaires ». Le curé d'Eulmont le prie de tenir sa lettre secrète : « Oh ! si l'on savait que j'ai l'honneur de vous écrire ! »

9 avril. — L'abbé Jennat, dans une lettre que je voudrais citer en entier, lui rend compte de l'emploi des sommes qu'il a reçues pour être consacrées à des bonnes œuvres. Il entre dans les plus petits détails, c'est un décompte en règle; il lui reste 745 fr., il y a 50 fr. pour un pauvre séminariste... Il parle de l'asile des vieillards du Lunéville, auquel lui-même destine la ma-



jeune partie de son avoir. J'ai dit, dans la première partie, mes relations avec ce vénérable abbé, qui terminait ses lettres à l'évêque par cette phrase : « Toujours et toujours, très respectable ami, votre humble et bien dévoué serviteur. »

1830. 9 janvier. — Il publie, dans la *Gazette des Cultes*, un article fort curieux sur la légitimité du serment civique, sous ce titre : « Appel à la raison par un proscrit. »

7 février. — M. Quérard lui écrit qu'il a trouvé des publications que « le respectable prélat ne lui a pas signalées, dans l'article bibliographique qu'il a bien voulu lui adresser ».

8 février. — M. Lerouge, un bibliophile de Commercy, remercie l'évêque de lui avoir envoyé 100 fr. à partager entre un pauvre prêtre et une pauvre religieuse, dont il lui a signalé la misère.

29 juillet. — « A Passy, les balles de juillet faillirent le tuer », dit M. Carnot ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles réveillèrent chez lui les passions révolutionnaires. Il ne fait pas partie de la Chambre des pairs, on le craint, comme les conventionnels proscrits, que l'on se borne à rappeler en France. Le 6 août, il écrit à l'estimable et savant *Constancio*, ancien ministre du Portugal, en Amérique. Il rappelle les mauvais jours de l'Empire, il insulte la Restauration... « Au despotisme de la gloire payée chèrement, succéda celui de la stupidité, et de l'hypocrisie... J'applaudis, comme vous, à cette jeunesse française radieuse de courage et de talents, mais peu soucieuse de ceux qui l'ont précédée dans la politique, elle les circonscrit dans ce qu'elle appelle la géronto-

cratie et leur imprime une teinte de ridicule contiguë au mépris... A quelques exceptions près, la France est gouvernée par l'émigration ecclésiastique et nobiliaire, par le jésuitisme et l'ultramontanisme, par des hommes qui ont, sous toutes les bannières, arboré toutes les couleurs et professé toutes les doctrines. » Il n'est pas « parmi les faiseurs », il n'a pas foi dans les hommes qui vont s'occuper de notre avenir, il voit parmi eux une foule de gens qui, en 1819, ont abandonné lâchement la cause du député de l'Isère ou l'ont accablé d'outrages. « Vétéran d'âge et d'expérience, je suspens mon jugement... Commencée à Passy, cette lettre que j'achève à Paris, a été sept ou huit fois interrompue, griffonnée à la hâte, c'est une marqueterie de pièces incohérentes... » Je n'ose pas dire que cette appréciation est sévère.

1<sup>er</sup> octobre. — Il publie des « Considérations sur la liste civile ». Le régime républicain est le plus économique, ... « la liste civile doit, comme le budget, être votée annuellement... Réconcilier la liberté avec la royauté, *c'est une tentative au succès de laquelle j'applaudirais*... Puisqu'on nous promet une monarchie démocratique, tâchons d'en effacer les anomalies et d'en rectifier les imperfections; tel est le but de cet opuscule dicté par l'amour de la patrie et non par une intention hostile. » Rien cependant de plus hostile que cet opuscule, qui se vend au profit des blessés des 27, 28 et 29 juillet; c'est le style de 1793! Une seule citation: « Les décombres du Directoire, de l'Empire et de la Royauté sont un mobilier qu'on peut acheter ou louer... pour ces Janus à trente faces, un gouvernement n'est

qu'une ferme à exploiter, une cure à partager... On a royalisé l'hypocrisie, la déception, le parjure, à tel point que parole de roi et parole punique sont à peu près synonymes... »

*6 décembre.* — Lafayette donne sa démission de commandant en chef de la garde nationale; Grégoire lui écrit: « Mon cher ancien collègue et ami, après avoir lu ce qui vous concerne dans la séance d'avant-hier, à la Chambre des députés, j'éprouve le besoin de vous exprimer mes sentimens d'estime et d'amitié... Dans toute organisation politique, autorité municipale et garde nationale sont des élémens essentiels. » Le vieux général vint visiter, à son lit de mort, l'ami qui ne l'avait pas défendu, le 20 juin 1792, lorsqu'il fut mis hors la loi pour avoir tenté de faire sortir le roi de Paris.

*1831. 2 mai.* — Atteint d'une maladie cruelle, un sarcocèle carcinomateux, le vieillard ne se fait aucune illusion; la mort est proche, il l'attend avec la sérénité et la résignation d'un chrétien. Ici, les dates ont une grande importance, je les suivrai exactement. On appelle l'abbé Euvrard: l'évêque se confesse, il exprime le désir de recevoir le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction des mains de son propre pasteur.

*4 mai.* — L'abbé Baradère, qui depuis quinze ans est le familier de l'évêque, se rend au presbytère de l'Abbaye-aux-Bois: le curé, accompagné de son vicaire, M. Lacoste, accourt au chevet du malade; il exige une rétractation du serment, un acte spécial d'obéissance à la discipline et à la doctrine de l'Église. Une discussion théologique s'engage, le vicaire disserte longuement et

avec vivacité. Le vieillard réplique : il signera la profession de foi de Pie VI, il répondra aux questions du rituel, mais ce serait pour lui un péché mortel de désavouer un acte accompli après mûr examen ; il se plaint de l'attitude peu convenable du jeune abbé : « Si la nécessité où vous me réduisez de recourir pour les sacremens à un prêtre étranger, cause du scandale, il retombera sur ceux qui y auront donné lieu. » Le curé se retire en exprimant le regret que ses conditions soient refusées. Une heure après, l'abbé Baradère, absent au moment de l'entrevue, est à la cure ; on le prie au nom de la religion, au nom de la paix publique, d'obtenir une rétractation écrite ou du moins une copie du testament, où Grégoire a affirmé sa soumission ; si l'une ou l'autre de ces conditions n'est pas remplie, il sera impossible de l'administrer et d'ouvrir l'église à sa dépouille mortelle. Baradère promet une copie du testament et il dépose un *celebret*, délivré en 1804. « *Licentia celebrandi missam. Joannes-Baptista du Belloy presbyter cardinalis... Archiepiscopus parisiensis concedimus magistro Henrico Gregorio episcopo, licentiam celebrandi missam in nostro diocesi, de consensu rectorum...* » Le vicaire va immédiatement soumettre la question à l'archevêque ; la réponse ne se fera pas attendre.

5 mai. — La nuit a été mauvaise ; le jour à peine commencé, l'abbé Guillon, aumônier de la reine, est introduit ; il a été appelé par le malade, qu'il ne connaissait pas ; voici son récit : « Le vieillard, épuisé par l'âge, par les souffrances, par les plus pénibles émotions, mais toujours ferme dans son langage, fixa sur moi ses yeux

baignés de larmes, me tendit la main, serra la mienne, je l'embrassai... Au récit détaillé fait en sa présence des démarches tentées à l'Abbaye et à l'archevêché, lui-même mêlait ses observations... Il protestait de sa ferme résolution de vivre et mourir au sein de la religion catholique, apostolique et romaine... Il parlait sans amertume du refus persévérant opposé à ses instances, avec attendrissement du bonheur qu'il aurait de voir son premier pasteur et de recevoir de ses mains le gage de la réconciliation... Je m'étais prononcé, dès cette première entrevue, avec la franchise de mes principes catholiques... Je bornai mes engagements à l'offre de mes services auprès de mes supérieurs ecclésiastiques et de Leurs Majestés. Ils furent agréés. »

Le même jour, le curé et son vicaire viennent apporter à M. Grégoire un pli cacheté aux armes de l'archevêque ; ils n'insistent pas pour entrer, Baradère se charge du message, afin d'éviter au malade de nouvelles émotions. Voici quelques extraits de la lettre de M<sup>sr</sup> de Quélen : Instruit de la stérilité des démarches du curé, il voudrait sortir de sa retraite pour aller lui tendre la main sur le bord de l'éternel abîme ; il regrette, il déplore la désolante assurance avec laquelle il refuse d'abjurer des erreurs condamnées par l'Église universelle ; il ne rentrera pas dans une discussion plus d'une fois renouvelée et toujours inutile, il attend de la seule grâce de Dieu une conversion, qui, pour être tardive, n'en consolerait pas moins l'Église, qu'il a si longtemps contristée. « Je me transporte en esprit, auprès de votre lit de mort, je vous conjure à genoux, les mains jointes et les larmes aux yeux, d'avoir pitié de votre âme, en

rentrant dans le sein de l'Église catholique... Les âmes les plus ferventes prient pour obtenir pour vous cette grande miséricorde... Vous ne pouvez avoir seul raison contre le chef de l'Église et l'épiscopat tout entier... Priez donc avec nous, en toute humilité, mon cher frère, et vous verrez se dissiper les nuages qui jusqu'à cette dernière heure vous dérobent la vérité. »

6 mai. — Le malade réclame avec instances le Saint-Viatique. Voici le procès-verbal de la cérémonie signé par Baradère et approuvé par Grégoire. « L'auguste malade avait mis la mozette, le rochet, l'étole et la croix pastorale quelques moments avant de recevoir le Viatique... Après avoir humblement demandé à M. Baradère s'il avait quelque chose à lui prescrire, il dit qu'il était prêt à recevoir le bon Dieu... Après avoir récité avec nous les prières du rituel de Paris, M. l'évêque, sans y être invité, a fait, à haute et intelligible voix, sa profession de foi, en voici les traits les plus remarquables : Ministres des autels et vous chers assistants, je renouvelle les vœux de mon baptême... Je crois tout ce que l'Église catholique, apostolique et romaine croit et enseigne... Je me sou mets d'avance de cœur et d'âme au jugement de l'Église sur mes écrits et mes actes... J'ai toujours agi d'après les inspirations de ma conscience, comme vicaire, comme curé, comme évêque... J'avoue néanmoins que les jugemens de Dieu m'effraient, mais ma confiance est entière quand je songe à sa miséricorde et aux mérites infinis de Jésus-Christ... Ici, M. Baradère a arrêté le malade épuisé ; après un repos de quelques instants, il a récité le *Confiteor* et a reçu le Saint-Viatique avec tous les signes d'une parfaite com-

ponction; les assistants se sont mis à genoux et ont demandé la bénédiction du mourant. »

*7 mai.* — Malgré les vives douleurs qu'il éprouve, le vieil athlète dicte une longue réponse à la lettre de l'archevêque; il discute, il réfute, il y a de l'ironie, de l'amertume, mais je me garde d'apprécier, je cite : « Me tendre la main, quand vous me croyez sur le penchant de l'éternel abîme est un acte de charité qui mérite toute ma reconnaissance... Je regrette infiniment que la nature des conditions que le respectable curé de l'Abbaye était chargé de me proposer ait rendu stérile une démarche que je m'étais empressé de solliciter... J'ai reçu le Saint-Viatique et j'ai l'heureuse certitude qu'en cas de besoin je recevrai aussi l'Extrême-Onction... Je vois qu'il est impossible de nous entendre sur ces prétendues erreurs,... que vous me reprochez de soutenir avec une désolante assurance... Comme vous, je suis convaincu que, dans le sein de l'Église,... exclusivement, se trouvent les moyens d'obtenir cette couronne immortelle, objet de tous mes vœux... Ma vie tout entière et mes ouvrages déposent assez de l'intégrité de ma foi pour que je me croie dispensé de l'injurieuse condition de proclamer de nouveau... les vérités d'une religion que je n'ai cessé de professer et de défendre et où j'ai la ferme conviction que Dieu me fera la grâce de mourir... Le pape et l'épiscopat n'ont pas condamné la constitution civile,... le bref de juillet 1796 est plus politique que religieux... Un grand nombre de pieux et savants prélats m'ont donné la qualité d'évêque, que vous avez cru devoir supprimer dans vos lettres,... j'ai le droit et le devoir de soutenir la légitimité et la

catholicité de mon serment jusqu'à ce que l'Église universelle ait prononcé,... jusque-là, je reste invariablement attaché à ma croyance comme à mon amour pour la chaire de Saint-Pierre si étrangement défigurée par les fausses décrétales et par les prétentions ultramontaines... Soyez sûr qu'ainsi que vous, je suis loin d'obéir à des considérations humaines,... pas plus qu'au temps où je défendais à la tribune la religion attaquée avec fureur,... et où le premier je réclamaïis l'ouverture de ces mêmes temples, dont on repoussera peut-être ma dépouille mortelle... Je voudrais m'arrêter là, mais j'éprouve le besoin de vous dire un mot de mes opinions politiques... Une circonstance de ma vie a été odieusement dénaturée : je n'ai voté la mort de personne... j'ai toujours cru et publiquement professé que la religion de Jésus-Christ était l'amie de la liberté... Ils sont bien coupables les ecclésiastiques qui mêlent la politique à la religion... C'est aux imprudences du clergé qu'il faut attribuer cette haine implacable, qui poursuit des prêtres d'ailleurs dignes de respect... et ces destructions dont nous avons tant à gémir... L'introduction clandestine des jésuites, le fanatisme et l'ignorance du jeune clergé sont les véritables plaies de la religion... L'humilité que vous me recommandez me conduit à un rapprochement : deux criminels furent crucifiés aux côtés de Notre-Seigneur, votre modèle et le mien. L'un d'eux se tournant vers le Christ mourant,... vous connaissez le reste,... mais vous paraissez oublier que Jésus-Christ ne lui demanda ni amende honorable ni rétractation... Je réclame de l'un de ses disciples la même indulgence ; si elle m'était refusée, je n'en resterais pas moins plein de



confiance dans l'infinie miséricorde de Dieu et j'en serais fâché pour moi et pour vous. » P. S. « Au milieu de mes souffrances, je n'ai pu donner à ces graves questions qu'un trop court développement..., je m'en réfère aux ouvrages où je les ai traitées à fond. » Il y a certainement, dans cette réponse, un désaveu de tout ce qui ne serait pas approuvé par l'Église, mais y a-t-il ce repentir et cette humilité, qui en eussent fait un acte vraiment chrétien ?

A la réception de cette lettre, dont Grégoire a paraphé toutes les pages et écrit de sa main la formule d'usage, l'archevêque adresse immédiatement à M. Baradère la note suivante : « M. Grégoire allègue sans cesse qu'il a fait par conviction tout ce qu'il a fait... On lui répond que l'Église ne juge ni ses intentions ni sa bonne foi,... elle en laisse le jugement à Dieu ;... elle lui demande de condamner des actes qu'elle a frappés de ses censures... Qu'il se soumette non pour l'avenir, mais pour le présent, à la conviction de l'Église, dont le souverain pontife et les évêques sont les interprètes et les organes... Il ne peut y avoir de péché dans cette soumission, qui est un acte de foi. M. Grégoire ne risque donc rien de reconnaître purement et simplement, d'esprit et de cœur, que, malgré ses intentions,... il a eu tort, puisque l'Église le lui dit et qu'il se repent de lui avoir résisté... La règle tracée par le chef de l'Église doit être suivie à l'égard de M. Grégoire, sans âpreté,... mais sans faiblesse,... les conséquences nous les abandonnons à Dieu... Toutes les inventions de la charité doivent être employées, notre vie même doit être offerte, mais la sincérité, la franchise, doivent être aussi strictement

observées... Il faut non disputer une formule avec le malade, mais la rédiger sans détour ; cette formule ne doit pas être vague, mais précise,... explicite, qu'elle exprime le repentir... Si Dieu, touché de nos prières et de nos larmes, a changé le cœur de M. Grégoire, il lui aura donné ces dispositions humbles et soumises qui prouvent sa conversion ; si, au contraire, il n'y a dans tout ceci que des négociations pour sauver les apparences,... le ciel ne sera pas réjoui du retour d'un pécheur, la terre ne sera pas pacifiée par un tour d'adresse... et notre ministère en sera déshonoré... D'ailleurs, j'ai une trop certaine opinion du caractère de M. Grégoire pour penser qu'il se prête à une démarche équivoque... Ah ! que ne peut-il lire tout ce que mon cœur éprouve de sollicitude pour lui ! que ne puis-je aller lui donner le baiser de paix et lui porter les paroles de la réconciliation ! »

8 mai. — Le dimanche matin, le malade est à toute extrémité, plusieurs journaux ont annoncé sa mort ; on appelle en toute hâte l'abbé Guillon : « Chaque moment pouvait être le dernier de cette longue et douloureuse agonie, l'évêque demandait avec ardeur l'extrême-onction ; pressé par ses ardentes sollicitations et par la déclaration explicite qu'il croit et approuve tout ce que croit l'Église, qu'il condamne tout ce qu'elle condamne, je ne vis plus dans le vieillard mourant que l'homme près du naufrage à qui toute sorte de mains jette la planche de salut, que le Samaritain tombé sur la route de Jéricho, qu'une âme à fortifier par un des plus puissants moyens de la religion. Je me rappelai et citai le texte précis du pastoral parisien, si conforme à la doctrine... de nos

dix-huit siècles chrétiens : *Si quis tamen infirmus...* M. Grégoire répondit à tout, renouvela publiquement sa confession, prit Dieu à témoin qu'il mourait soumis à l'Église, à son chef, plein de foi, d'espérance et de charité. Une pareille profession de foi en ce moment décisif... pouvait-elle laisser le moindre doute ? Comment suspecter l'homme résigné, qui se compare au larron mourant à côté du Sauveur... et demande avec larmes à être déposé sur la paille et sur la cendre?... » La cérémonie terminée, l'abbé Guillon en dresse un procès-verbal, dont les témoins, Baradère, Duples, Dutrône et Mesnard, attestent et affirment la sincérité, sur l'honneur et sous la foi du serment. « La conduite de l'abbé Guillon leur a semblé en tout conforme à la doctrine de l'Église, aux intérêts actuels de l'ordre public, du trône, du ministère ecclésiastique et de la religion. »

9 mai. — Par ordre de Grégoire, l'abbé Baradère informe l'archevêque que sa note du 7 mai n'a rien changé à sa conviction : « M<sup>r</sup> l'archevêque met en principe ce qui est en question... Il n'a jamais prétendu que la conviction et la bonne foi dispensent un catholique de se soumettre à l'instant au jugement de l'Église universelle... C'est par devoir et non pour sauver les apparences, qu'il a fait appeler le curé de la paroisse... Au terme d'une carrière de quatre-vingts ans, il ne joue pas l'éternité pour un vain sentiment d'amour-propre,... il a d'ailleurs reçu tous les sacrements spirituels que l'on s'obstine à lui refuser... Le salut du malade était le premier intérêt à consulter, si la discipline peut en souffrir, la charité, dit saint Augustin, devient alors la suprême loi. »

10 mai:— Par un dernier codicille, il institue M<sup>me</sup> Dubois sa légataire universelle, MM. Raidot, Duples et Baradère, ses exécuteurs testamentaires : il lègue « au respectable Guillon tous ses livres suspects en diverses langues et son reliquaire ». Au sujet de ce codicille, il me semble nécessaire d'établir le chiffre réel de la fortune de Grégoire ; M. Dugast, l'un de ses biographes (1833), parle de ses dons aux pauvres, aux églises, il ne précise rien. M. Carnot, si bien informé d'ailleurs, n'est pas plus explicite ; M. de la Saussaye m'a répété ce qu'il a écrit dans son livre *Blois et les environs*, qu'il a laissé plus de quatre cent mille francs à l'Hôtel-Dieu de sa ville épiscopale<sup>1</sup>. En présence de ces données contradictoires, j'ai dû recourir à des documents officiels et j'ai consulté les trois testaments de M<sup>me</sup> Dubois. Le 11 juin 1831, « quelques jours après la perte douloureuse qu'elle a eu le malheur de faire,... son premier soin a été de disposer tant des biens qu'elle vient de recueillir, comme sa légataire universelle, que de ceux qui composent sa fortune personnelle. » L'acte est reçu par M<sup>re</sup> Defresnes et Chaudron, notaires à Paris. L'évêque de Blois a laissé un mobilier d'une importance minime ; une somme de deux mille francs en argent, un prorata de fermage et de pension d'environ six mille francs ; un domaine affermé cinq mille francs et une rente cinq pour cent de deux cent quatre-vingt douze francs. Le 20 août 1831, M<sup>me</sup> Dubois, en désaccord avec les exécuteurs testamentaires, « croit devoir révoquer les dispositions qu'elle a prises, par un testament nouveau dicté à M<sup>e</sup> Vavin, notaire à

---

1. *Guide historique à Blois*. In-12, 1855, p. 135.

Paris. Un arrêt du tribunal de la Seine (10 avril 1833), confirmé par un arrêt de la cour d'appel (11 avril 1834), décide que M<sup>me</sup> Dubois peut disposer de toute la succession de M. Grégoire, *comme chose lui appartenant en toute propriété*. Le 12 mai 1836, par un dernier testament dont j'ai une copie certifiée, M<sup>me</sup> Dubois spécifie ce qui a appartenu à Grégoire. Une rente de 292 fr. et un domaine estimé 148,472 fr., la valeur totale de sa fortune est de 437,503 fr. qu'elle lègue, par moitié, aux hôpitaux de Sens et de Blois, qui seront chargés de quelques legs, qui *reproduisent ceux de son fidèle ami de 43 ans : à M. Wast, copiste de M. Grégoire, une pension viagère de 600 fr. ; à la paroisse de l'Abbaye-aux-Bois, 500 fr. en raison de ce que M. Grégoire en a exprimé verbalement le désir à ses derniers moments*. Chacun de ces deux hôpitaux devra, à perpétuité, faire célébrer deux messes hautes, l'une le 28 mai, l'autre au jour anniversaire du décès de M<sup>me</sup> Dubois ; ces deux messes, portées au registre des fondations de l'hospice de Blois, y sont dites encore chaque année. En 1881, le 17 février, à la commission de l'hospice, un membre s'étonne de ne pas voir le nom de Grégoire sur la liste des bienfaiteurs ; on lui répond que « Grégoire n'a rien donné personnellement, mais qu'une dame Dubois, originaire de l'Yonne, sa légataire universelle, a cru simplement devoir, en souvenir de lui, doter l'établissement d'environ deux cent mille francs... Tous deux ont un droit égal à la reconnaissance ; en conséquence, on décide que le nom de M. Grégoire, député à la Constituante, à la Convention, à l'Assemblée législative, ex-évêque constitutionnel de Blois, sera inscrit sur la liste des bienfai-

teurs et que l'on apposera à la façade occidentale de l'hôpital, une table de marbre, avec ces mots, en lettres d'or : *Pavillon Grégoire*. Une polémique vive et passionnée s'engagea dans les journaux blésois, le conseil municipal refusa de donner le nom de Grégoire à la rue qui longe le pavillon. Ces détails et ces chiffres ont une sérieuse importance, car on a accusé et on accuse encore l'abbé Grégoire d'avoir été, en l'an IX, l'associé des acquéreurs de l'abbaye de Saint-Martin (Orne), d'avoir reçu de l'argent des colonies et une pension de Saint-Domingue. La vérité, c'est qu'il a vécu, intègre et sobre, avec une sage économie, chez M<sup>me</sup> Dubois ; à Passy, à Auteuil, à Paris, sa maison était ouverte toujours à ses amis, à ses compatriotes surtout ; il aimait à rendre service, il consacrait à de pieuses libéralités, à des œuvres de propagande religieuse ou politique le chiffre de sa pension. Je n'ai pas connu personnellement le curé d'Emberménil, mais j'ai entendu toujours affirmer, par ceux qui avaient eu des relations avec lui, la vérité de ce que M. Carnot a si bien raconté de sa vie privée à la fois austère et douce : « Le matin, lorsqu'il sortait de son oratoire... sa figure était radieuse et enjouée, jamais il ne semblait si heureux... Pendant tout le carême, il observait un jeûne sévère, ne mangeait qu'à midi un peu de pain et quelques fruits, à dîner son potage et un plat unique... Mais cette rigidité n'était que pour lui-même ; il y avait toujours sur sa table des plats au goût de ses convives<sup>1</sup>... »

11 mai. — L'archevêque adresse au malade une nou-

---

1. *Mém.*, t. I, 246-253.

velle note ; il précise les conditions sans lesquelles il ne peut lui accorder les sacrements de l'Église durant sa vie et l'admettre à la participation des suffrages de l'Église après sa mort : M. Grégoire devra « clairement, formellement, sans déguisement, sans détour, abjurer les erreurs de la Constitution civile du clergé, dont il a été jusqu'à ce jour le fauteur, le propagateur et le défenseur, et les condamner parce qu'elles ont été condamnées par le Saint-Siège apostolique,... au jugement duquel les évêques, sauf quelques exceptions, qui ne sont d'aucun poids, ont adhéré,... en sorte que ce jugement doit être regardé... comme un jugement de l'Église universelle, encore qu'elle ne se soit pas prononcée en concile œcuménique... — Déplorer le schisme et l'intrusion dont il s'est rendu coupable... — Demander pardon à l'Église et au Saint-Siège de sa trop longue résistance... — Réclamer de leur indulgence la levée des censures qu'il a encourues... — Se soumettre à la pénitence qu'ils voudront lui imposer et réparer, autant qu'il sera en lui, le mal qu'il a fait par ses discours, ses écrits et ses actes... Puisse cette explication franche et claire ne laisser aucun doute sur les principes posés par M. l'archevêque... Daigne surtout le Seigneur éclairer M. Grégoire par une lumière de sa grâce,... de manière à ce qu'il se détermine à remplir des conditions sans lesquelles... il demeure toujours hors de la foi et de l'unité catholique, malgré les protestations vagues et générales de foi et de catholicité qu'il pourrait faire de vive voix ou par écrit. » Dans un post-scriptum, l'archevêque affirme, sous la foi du serment, qu'il a tenu la même conduite, il y a 18 mois, à l'égard de l'évêque constitutionnel de l'Aveyron, et

qu'il a été approuvé par le Saint-Père. L'abbé Baradère n'osa pas placer sous les yeux du malade les termes de cette note ; il se borna à lui en faire un résumé ; Grégoire fut d'avis de ne pas y répondre.

*14 mai.* — L'abbé Guillon se rend chez l'archevêque, il lui expose les motifs de sa conduite, il lui offre de l'introduire dans la chambre du moribond, dont la tête est encore saine. — M<sup>gr</sup> de Quélen y consent, mais, durant la nuit, il change d'avis, il charge le curé de l'Assomption de le remplacer. La scène fut pénible, on discuta, on ne décida rien : « Si je pouvais, dit le curé, donner à Monseigneur quelques espérances, il viendrait vous voir. — Je suis très sensible à l'honneur que M. l'archevêque voudrait me faire, je vous prie de lui en témoigner ma reconnaissance,... mais je mourrai, comme j'ai vécu, fidèle à mes principes... S'il vient je le recevrai avec plaisir, mais je ne pourrai que lui répéter ce que je viens de vous dire... Au surplus, il est inhumain de tourmenter ainsi les derniers momens d'un vieillard, à son lit de mort ! »

*15 mai.* — Rien n'a pu modifier la résolution de Grégoire ; il signe le procès-verbal rédigé, le 9 mai, par l'abbé Guillon, mais il y ajoute cette note : « Je réitère au respectable M. Guillon l'expression de ma profonde reconnaissance et de mon attachement inviolable,... reconnaissant le droit et le devoir qu'il a d'expliquer, suivant ses sentimens et ses impressions personnelles, sa charitable conduite à mon égard, je déclare ici... qu'on n'en peut inférer de ma part aucune adhésion à ce que M. l'archevêque aurait voulu exiger. »

*17 mai.* — Le refus de sacrements, la menace de fer-



mer l'église à la dépouille mortelle de l'ancien évêque de Blois, agitent l'opinion publique ; on craint des troubles, on parle de mesures pour maintenir l'ordre ; ses amis politiques protestent contre l'intolérance du clergé, ses ennemis insultent le vieux conventionnel, rebelle au pape et à l'Église. L'abbé Desjardin, vicaire général, écrit à M. Baradère : « M. l'archevêque est tourmenté d'apprendre l'état d'angoisse et l'imminent danger de M. Grégoire, il voudrait aller lui offrir encore et de vive voix les secours et les consolations de la charité la plus ardente et la plus compatissante. J'allais porter au malade l'expression de cette sollicitude... Mais on me représente qu'il est sans connaissance, que je ne serais pas admis... Chargez-vous donc de tout tenter pour obtenir son adhésion aux brefs de Pie VI et de Pie VII... » L'abbé Baradère répond sur-le-champ : « Il n'est que trop vrai, M. Grégoire est mourant, sans connaissance depuis trois jours... Il ne saurait correspondre à l'expression de votre sollicitude, vos prières seules peuvent en ce moment lui être utiles, devant Dieu... Les graves motifs qui ont déterminé M. Guillon à lui administrer le sacrement des mourants et le délire qui agite le malade, depuis trois jours, pendant lesquels la grâce peut agir sur son cœur, devraient vous porter à lui ouvrir les portes du temple après sa mort... Il ne comparera pas à l'athée Lalande, à l'impie Volney, qui ont été enterrés avec toutes les cérémonies religieuses... un homme qui par ses vertus chrétiennes a édifié, étonné tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. »

28 mai. — L'anéantissement est complet, toutes les facultés ont disparu, la nuit précédente ; la respiration

née présage une catastrophe ; à quatre heures après midi, sans secousse, sans effort, Grégoire s'éteint, à l'âge de 80 ans, 5 mois et 24 jours. « Personne, dit l'abbé Baradère, n'a vu la mort avec plus de sang-froid, plus de résignation... pas une plainte, qui ne fût une prière, ses yeux baignés de larmes se portaient d'eux-mêmes sur son crucifix... Il parlait de sa mort comme d'un événement ordinaire... Il nous pressait les mains... Mes amis ne vous attristez pas, soyez les consolateurs de ma bonne mère adoptive... Ce monde est un lieu de passage et d'exil... Je pouvais, comme tant d'autres, disparaître au milieu des orages politiques, je meurs dans mon lit, entouré des secours de la religion, de la médecine, de l'amitié... Dans les plus fortes crises, il ne semblait occupé que de ceux qui l'entouraient... Dans son délire, il parlait des Haïtiens... Sa douloureuse agonie dura trois jours, on n'a pu recueillir que des paroles incohérentes, quelques versets de psaumes... Il répétait souvent : *In manus tuas commendo... Urbs Jerusalem beata*... Ses yeux éteints se portaient encore vers le crucifix, par fois il tendait les mains vers le ciel... » On avait religieusement exécuté tout ce qu'il avait demandé que l'on fit durant sa maladie ; MM. Dutrône et Duplès, conseillers à la cour, MM. Boyer père et fils, Lherminier et Fabré-Palapat, ses médecins ordinaires, secondaient l'abbé Baradère dans les soins qu'il prodiguait au malade.

31 mai. — M. Carnot, qui a vécu dans l'intimité de Grégoire, qui a admiré sa naïve et profonde piété, nous a raconté ses funérailles ; il a parlé de cette foule silencieuse et triste, qui se porte durant deux jours au domicile du défunt, qui, revêtu des habits épiscopaux, est

exposé, la face découverte, dans une chapelle ardente, — de ces amis de la liberté qui viennent rendre hommage au noble et persévérant champion de leur cause, — de l'imprudente opiniâtreté du clergé, qui n'a laissé dans l'église que les ornements les plus usés, — de la vive fermentation qui règne dans la multitude, — des jeunes gens qui détellent les chevaux du char funèbre et le traînent à bras jusqu'au cimetière, de ce cortège d'au moins vingt mille personnes, ouvriers, étudiants, décorés de Juillet, députés de l'opposition, anciens proscrits, — il nous a conservé le discours prononcé sur la tombe par le conventionnel Thibaudeau, qui l'appelle son collègue, son ami, son honorable complice ; — il ne semble pas frappé du contraste étrange qui résulte de ces paroles de haine et des violences de cette harangue impie, avec les pieuses espérances de ce vieillard, dont les testaments, qui résument si bien la vie morale et religieuse, affirment la charité et la foi, je ne dirai pas orthodoxe, mais chrétienne.

En Lorraine, on célébra sans bruit plus d'une messe de *Requiem* pour le salut de son âme ; j'ai vu des larmes dans les yeux de ses vieux et fidèles amis, lorsque je m'indignais devant eux contre les manifestations sacrilèges qui se produisirent, le 31 mai, au cimetière Montparnasse. A Haïti, à Saint-Domingue, sa mort fut un deuil public ; le président Boyer ordonna des prières solennelles dans toute l'étendue du pays.

La presse libérale attaqua l'archevêque avec violence ; M. Carnot l'accuse de fanatisme, il est tenté de voir dans sa conduite « *une comédie politique* : le clergé ultramontain veut répondre par une victoire gagnée sur l'illustre

apôtre de la démocratie à l'aversion du peuple de Paris<sup>1</sup>. » Soyons plus justes : M. de Quélen épargne à son ministère une faiblesse coupable, il obéit à sa conscience ; ce qu'il fait pour Grégoire, il le fera sept ans plus tard pour l'un des chefs de l'Église constitutionnelle, l'évêque d'Autun, et ici, je ne puis m'empêcher de comparer la conduite du prince de Talleyrand à son lit de mort avec celle de l'évêque de Blois. — En 1823, l'archevêque avait en vain conjuré le prince de retourner à la foi de l'Église ; en 1838, l'heure de Dieu arrive. Plus heureux et plus habile que l'abbé Baradère, l'abbé Dupanloup est l'instrument de ses miséricordes. Au terme d'un grand âge, après une longue expérience, le diplomate ne discute pas, il adresse au souverain Pontife des déclarations brèves, précises, complètes : il blâme l'égarement et les excès du siècle auquel il a appartenu, il condamne franchement les graves erreurs qui ont troublé l'Église de France et auxquelles il a eu le malheur de participer... Jamais il n'a cessé de se regarder comme un enfant de l'Église ; il déplore les actes de sa vie, qui l'ont contristée, ses derniers vœux sont pour elle et pour son chef suprême... Le Saint-Père, dans sa justice, daignera apprécier toutes les circonstances qui ont dirigé ses actions... Il s'en rapporte en tout à l'indulgence et à l'équité de l'Église et de son vénérable chef<sup>2</sup>. — 1832. Un grave conflit s'élève entre les exécuteurs testamentaires : M<sup>me</sup> Dubois accuse Baradère d'avoir soustrait la croix et l'anneau de Grégoire ; elle obtient de faire

---

1. *Mém.*, t. I<sup>er</sup>, 280-286.

2. *Vie de M<sup>sr</sup> Dupanloup*, t. I, ch. XV.

ouvrir le cercueil ; le 17 février, au cimetière du Sud, un commissaire de police dresse un procès-verbal d'exhumation et de réinhumation du corps ... « *l'anneau pastoral n'est pas au doigt du défunt..., la croix est d'une forme différente de celle dont il a le signalement...* » Le dossier de cette triste affaire est à la bibliothèque de Nancy (C. 534).

1832, mai. — Dans son rapport, le secrétaire de l'Académie de Stanislas, à Nancy, annonce, en ces termes, la mort de notre confrère : « Depuis sa dernière communication, l'Académie a perdu M. Grégoire (le comte), ancien évêque de Blois et sénateur, auteur d'un grand nombre de savants écrits sur des sujets de philanthropie, de religion et de politique. »

Ma tâche est terminée, Messieurs ; dans ce simple exposé des discours, des écrits, des actes du célèbre abbé, je me suis efforcé de ne rien omettre d'important, de ne rien dire que de vrai. Plus tard, si vous le permettez, je résumerai, en quelques pages, mon opinion personnelle, et je vous dirai les divers jugements, dont il a été l'objet.

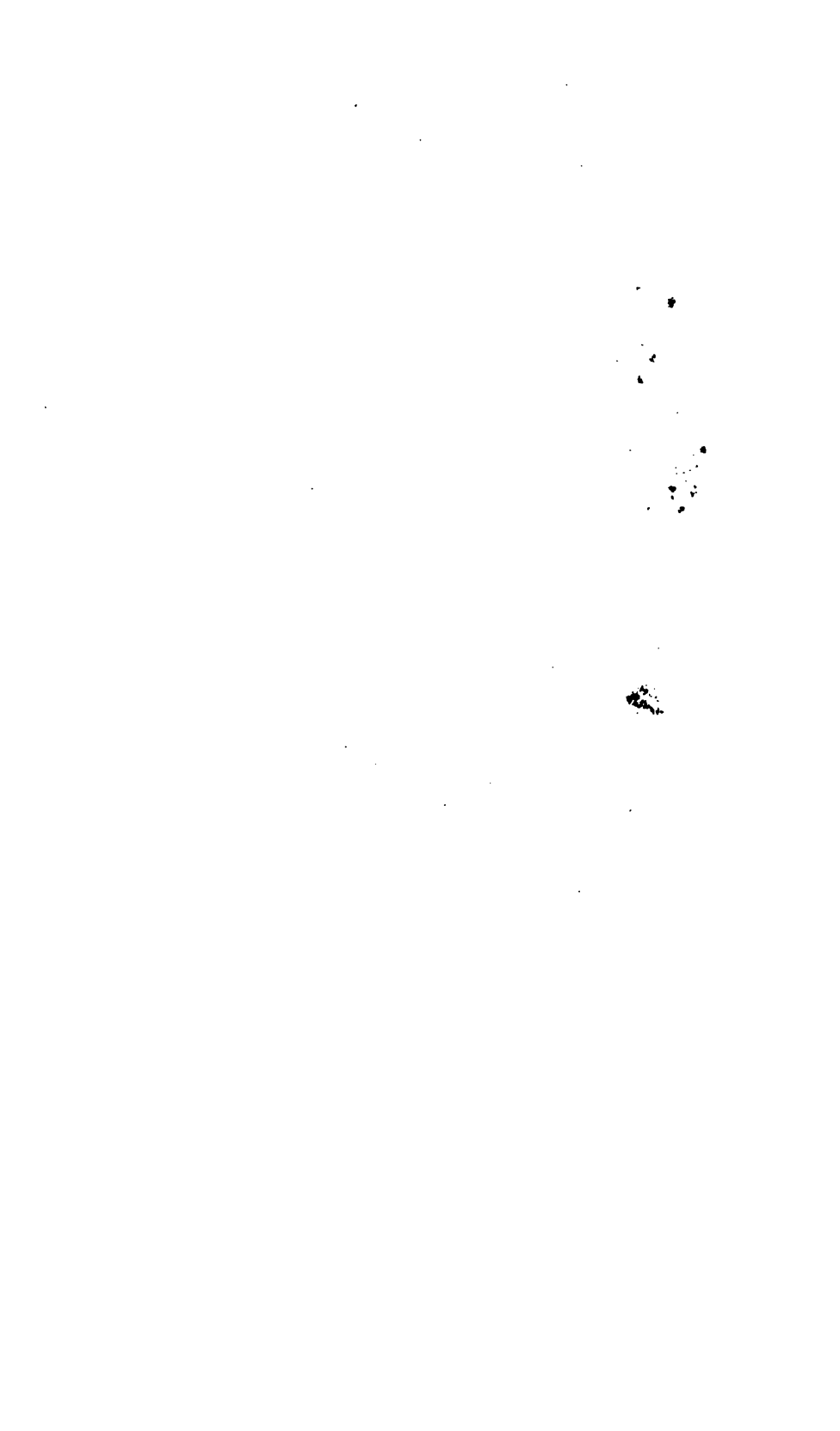








24448  
62





3 2044 010 710 572

**THE BORROWER WILL BE CHARGED  
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS  
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON  
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE  
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE  
BORROWER FROM OVERDUE FEES.**

**Harvard College Widener Library  
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413**

